

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lementorvertueux00br

PJ
1862
.B29
1825
SMRS

LE
MENTOR VERTUEUX,
MORALISTE ET BIENFAISANT.

Des collections qui ne supposent ni prétentions ni efforts, sont les délassements les plus honorables d'un homme de *Lettres* quand c'est le bien public qui les dirige.

(*Lettre de M. Man... à M. Bér...*)

TOUL, IMPRIMERIE DE J. CAREZ

LE
MENTOR VERTUEUX,
MORALISTE ET BIENFAISANT,

OU

Choix de Faits mémorables, d'Anecdotes intéressantes, d'Entretiens moraux, de Lettres et de Descriptions propres à inspirer le goût des choses honnêtes, et à former le style et le langage des jeunes gens.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE.

A PARIS,
CHEZ BELIN MANDAR, LIBRAIRE,
RUE HAUTE FEUILLE, N°. 13.
1825.

AVERTISSEMENT.

On ne saurait trop multiplier les recueils de ce genre; ils forment une espèce de contrepoids à la dégradation flétrissante que l'égoïsme imprime à notre siècle. Le succès qu'ont obtenu *la Morale en Action*, *l'École du Bonheur*, *les Annales de la Vertu*, *les Étrennes de la Vertu*, *les Vertus du Peuple*, *etc.*, *etc.*, *etc.*, doit être plus flatteur pour les estimables Auteurs de ces collections, que les fleurs éphémères, et trop souvent avilies, des couronnes académiques. Ces Livres, lorsqu'ils sont donnés en prix dans les écoles publiques de la ville et de la province, descendent dans l'humble atelier du pauvre et de l'artisan : là, ils deviennent souvent les délices journalières de toute une famille que la lecture de ces beaux traits instruit, touche, ravit, et dispose à la vertu. C'est en cultivant par de bonnes lectures et par de nobles entretiens, la délicatesse du sens moral, qu'on développe, qu'on exalte cette précieuse sensibilité, le plus bel apanage de l'homme,

et sans laquelle la raison serait bien triste, bien froide, et rarement utile à nos semblables. Quelle vive émulation d'égaler ses modèles ne sent-on pas en soi, lorsqu'on vient de voir représenter ces Drames bienfaisants dont nos anecdotes vertueuses ont fourni les sujets! Quelles douces larmes ne verse-t-on pas *au Bienfait anonyme*, *à l'Habitant de la Guadeloupe*, *aux trois Fermiers*, *à l'honnête Étourdi*, *à l'honnête Criminel*, *à l'Enfant trouvé*, *etc.*, *etc.* Mais le peuple, les enfants, qu'il importe surtout d'instruire, quand on veut régénérer les mœurs d'une nation, n'assistent pas à ces représentations. Il n'y a que les livres, et les livres peu chers, qui puissent leur offrir des modèles qu'ils doivent imiter. Pourquoi les seigneurs de paroisse, pourquoi les chefs des écoles de la campagne ne répandent-ils pas avec profusion ces recueils d'anecdotes, tous si bien faits pour prêcher *sans ennui*, et ramener, par l'exemple, le goût et la pratique des choses honnêtes, c'est-à-dire, *les bonnes mœurs?* On a formé çà et là

dans les villages des dépôts de remèdes gratuits pour les pauvres habitants des campagnes; il faudrait établir dans toutes les conciergeries des châteaux et chez tous les curés, des dépôts de bons Livres, pour propager les instructions élémentaires de la morale et de l'économie rustique, et l'histoire des découvertes utiles. Il faudrait que les pasteurs ne dédaignassent pas d'annoncer en chaire, des choses qui n'ont rien de profane quand elles servent à répandre des vérités. Moins le peuple aura d'ignorance et de préjugés, plus il sera heureux; et rapprocher les hommes de ce bonheur tant cherché, n'est-ce pas la plus belle, la plus divine fonction des Ministres de nos autels?

Ce recueil est divisé en trois parties. Dans la première, on a réuni les plus beaux traits de l'histoire ancienne. La seconde renferme une foule d'anecdotes connues, mais est composée presque uniquement de traits où les jeunes gens sont acteurs. Des contes moraux, ou des entretiens relatifs à l'éducation, terminent *ce Choix*, qui, par la réputation des Au-

vous; alors vous aimerez à répandre dans les écoles qui seront sous votre protection, un livre toujours cher à votre souvenir, puisqu'il vous aura donné des leçons de morale sans ennui, sans dégoût et sans pédanterie, et qu'il aura contribué si efficacement à vous former dans l'art de bien faire, et dans celui de bien dire. Permettez-moi de me dire aujourd'hui, et d'être à jamais sans compliment et sans flatterie,

Votre sincère ami,

L. P.

On trouve aussi chez le même Libraire :

Abrégé de l'Histoire et de la Morale de l'Ancien Testament. 1 vol. in-12.

— de l'Histoire de l'Église ; par Lhomond. 1 vol. in-12.

— de l'Histoire de la Religion ; par le même.

Adelaïde de Witzburg, ou la Pieuse Pensionnaire. 1 v. in-12.

Beautés et Merveilles du Christianisme. 1 vol. in-12. fig.

Comte de Valmont, ou les Égaremens de la Raison. 6 vol in-12. fig.

Cabinet du Jeune Naturaliste. 6 vol. in-12. fig.

Correspondance morale d'un père avec son fils. 1 vol. in 12. fig.

Discours sur l'Histoire Universelle ; par Bossuet. 6 vol. in-18.

Le même ouvrage. 2 vol. in-12.

Dialogues sur l'Éloquence ; par Fénélon. 1 vol. in-12.

Doctrine Chrétienne ; par Lhomond. 1 vol. in-12.

Écolier (l') Vertueux. 1 v. in-18.

Héroïnes Chrétiennes (les nouvelles). 1 vol. in-18.

Histoires Saintes les plus remarquables et les plus intéressantes de l'Ancien Testament. 1 vol. in-12. fig.

Histoire de Bayard. 1 vol. in-12.

— de Turenne. 1 vol. in-18.

— d'Henry IV ; par Péréfixe. 1 vol. in-12.

— édifiantes ; par Baudran. 1 vol. in-12.

— de Duguesclin. 2 vol. in-12.

— du Vieux et du Nouveau Testament. 1 vol. in-12.

— de la Vie édifiante de Madame Louise. 1 vol. in 12.

Leçon de la Sagesse ; par Bertin. 1 vol. in 18.

Mentor des Enfants ; par l'abbé Reyre. 1 vol. in 12. fig.

Le même ouvrage. 1 vol. in-18. fig.

Modele (nouveau) des Enfants, par le même. 1 vol. in 18. fig

Morale en Action. 1 vol. in-12.

— du Jeune Age. 2 vol. in-18. fig.

Morceaux choisis des Lettres Édifiantes. 2 vol. in-12. fig.
— de Bossuet. 1 vol. in-12. fig.
Le même, in-18. fig.
— de Bourdaloue. 1 vol. in-12. fig.
Le même, in-18. fig.
— de Fénélon. 1 vol. in-12. fig.
Le même, in-18.
Parfait Écolier. 1 vol. in-18.
Pensées de Massillon. 1 vol. in-12.
Petit Dictionnaire historique d'Éducation chrétienne. 1 v. in-12.
Précis de la Vie de Jésus-Christ; par Peigné, 1 vol. in-12. fig.
Le même, 1 vol. in-18. fig.
Précepteur (le) des Enfants. 1 vol. in-12. fig.
Récréations morales de l'Enfance. 2 vol. in-12. fig
Recueil des Oraisons funèbres; par Bossuet et Fléchier. 1 fort vol. in-12.
Religion (la); poème par Racine. 1 vol. in-18.
Théodule, ou l'Enfant de bénédiction. 1 vol in-18. fig.
Vies des Dames Françaises. 1 vol. in-12.
Vies des Enfants Célèbres. 2 vol. in-12. fig.
Vie de Madame la Dauphine. 1 vol. in-12. fig.
Vie de Fénélon, archevêque de Cambray. 1 vol. in-12.

LE MENTOR
VERTUEUX,
MORALISTE ET BIENFAISANT.

LE MÉDECIN D'ALEXANDRE.

Alexandre-le-Grand poursuivant l'armée de Darius par la Cilicie, se rendit maître de la ville de Tharse, à travers de laquelle on voyait passer le Cydne, rivière moins renommée pour la grandeur de son canal que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement claires, mais aussi extrêmement froides, à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On était alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très-grandes en Cilicie. C'était encore au plus chaud du jour; et comme le roi arrivait tout couvert de sueur et de poussière, voyant cette eau si claire et si belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, qu'on crut qu'il allait mourir. On l'emmena dans sa tente, ayant perdu toute connaissance. La consternation fut générale dans tout le camp. Les sol-

dats fondaient tous en larmes, et s'oubliant bientôt eux-mêmes et les malheurs qui les menaçaient, ils ne firent entendre que des regrets, et des plaintes de ce que, dans la fleur de sa jeunesse et dans le cours de ses plus grandes prospérités, celui qui était leur roi et leur compagnon tout ensemble, leur était ainsi enlevé et comme arraché d'entre les bras.

Cependant il reprenait ses esprits, et peu-à-peu revenant à soi, il reconnaissait ceux qui étaient autour de lui, quoique son mal ne semblât s'être relâché qu'en ce qu'il commençait à le sentir. Mais l'esprit était encore plus agité que le corps n'était malade; car il avait reçu la nouvelle que Darius pourrait bientôt arriver. Il ne cessait de se plaindre de sa destinée, qui le livrait sans défense à son ennemi, et lui dérobait une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente, d'une mort obscure, et bien éloignée de cette gloire qu'il s'était promise. Ayant fait entrer ses confidents et ses médecins: « Vous voyez, mes amis, leur dit-il, dans quelle extrêmité pressante la fortune me réduit. Il me semble déjà entendre le bruit des armes ennemies, et voir arriver Darius. Il était sans doute d'intelligence avec ma mauvaise fortune, quand il écrivit à ses Satrapes des lettres si pleines de hauteur et de fierté à mon égard. Mais il n'en est pas où il pense,

pourvu que l'on me traite à mon gré. L'état de mes affaires ne souffre pas des remèdes lents, ni des médecins timides. Une prompte mort m'est meilleure qu'une guérison tardive. Si les médecins croient avoir quelque ressource pour moi dans leurs remèdes, qu'ils sachent que je ne cherche pas tant à vivre qu'à combattre. »

Cette impatience précipitée du roi alarmait tout le monde. Les médecins, qui savaient qu'on les rendrait responsables de l'évènement, n'osaient hasarder un remède violent et extraordinaire, d'autant moins que Darius avait fait publier qu'il donnerait mille talents à quiconque tuerait Alexandre. Philippe, un des médecins d'Alexandre, Arcanien de nation, qui, l'ayant toujours servi dès son bas âge, l'aimait tendrement, non seulement comme son roi, mais comme son nourrisson, s'élevant, par affection pour son maître, au dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un remède qui ne serait pas fort violent, et qui ne laisserait pas de faire un prompt effet. Il demandait trois jours pour le préparer. A cette offre chacun trembla, excepté celui qui y était le plus intéressé et que le délai seul de trois jours affligeait, dans l'impatience où il était de paraître à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre

de Parménion qui était resté en Cappadoce, celui de tous les grands de sa cour en qui il se fiait le plus, par laquelle il lui mandait de se garder de Philippe; que Darius l'avait corrompu en lui promettant mille talents et sa sœur en mariage. Cette lettre le jeta dans une grande perplexité, ayant tout le temps de peser en lui-même les raisons de craindre et d'espérer qui s'offraient à son esprit. La confiance en un médecin dont il avait connu et éprouvé dès sa première enfance le tendre et fidèle attachement, l'emporta bientôt, et dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, et la mit sous son chevet sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe entre avec son remède. Alexandre tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe: en même temps il prend la coupe, et les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, et sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avait marqué plus d'indignation que de surprise et de crainte; et la jetant sur le lit du roi: seigneur, lui dit-il d'un ton ferme et assuré, votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grâce que je vous demande, est que vous mettiez votre esprit en repos, et que vous laissiez opérer le remède, sans songer à ces avis que vous ont donnés des serviteurs pleins de zèle à la vérité,

mais d'un zèle peu discret, et tout-à-fait hors de saison. Ces paroles ne rassurèrent pas seulement le roi, mais lui remplirent l'âme de joie et d'espérance; et prenant Philippe par la main: Soyez vous-même en repos, lui dit-il; car je vous crois doublement inquiet sur ma guérison et sur votre justification.

Cependant la médecine le travailla de telle sorte, que les accidents qui s'ensuivirent fortifièrent l'accusation de Parménion. Le roi perdit la parole, et tomba dans de si grandes défaillances qu'il n'avait presque plus de pouls, ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui était de son art pour le secourir; et quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mère et de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançait à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin la médecine s'étant rendue maîtresse, et ayant répandu dans toutes ses veines une vertu salutaire et vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, et le corps ensuite beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvait se lasser de le contempler, et qui avait peine à croire ce qu'elle voyait, tant la grandeur du danger l'avait consternée et abattue. Il n'y eut point de caresses qu'elle ne fît au médecin,

chacun venant l'embrasser, et lui rendre grâces comme à un Dieu qui avait sauvé la vie au prince.

Commentaire philosophique de l'anecdote précédente.

L'histoire n'est pas toujours, comme on le pense communément, à la portée des enfants: voici une anecdote qui le prouve; c'est R. ** qui la rapporte dans son traité de l'éducation. J'étais, dit-il, allé passer quelques jours à la campagne chez une bonne mère de famille, qui prenait grand soin de ses enfants et de leur éducation. Un matin, j'étais présent aux leçons de l'aîné: son gouverneur, qui l'avait très-bien instruit de l'histoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du médecin de Philippe, qu'on a mis en tableau, et qui sûrement en valait bien la peine. Le gouverneur, homme de mérite, fit, sur l'intrépidité d'Alexandre, plusieurs réflexions qui ne me plurent point: mais j'évitai de le combattre, pour ne pas le décréditer dans l'esprit de son élève. A table, on ne manqua pas, selon la méthode française, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge, et l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises,

à travers lesquelles partaient de temps en temps quelques mots heureux qui faisaient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du médecin de Philippe; il la raconta fort nettement et avec beaucoup de grâce. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeait la mère et qu'attendait le fils, on raisonna sur ce qu'il avait dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, admiraient sa fermeté, son courage; ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étaient présents ne voyaient en quoi consistait la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paraît que, s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, et convint que c'était une extravagance. J'allais répondre et m'échauffer, quand une femme qui était à côté de moi, et qui n'avait pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, et me dit tout bas: *tais-toi, J. J. ils ne t'entendront pas.* Je la regardai, je fus frappé, et je me tus. Après le dîner, soupçonnant, sur plusieurs indices, que mon jeune docteur n'avait rien compris du tout à l'histoire qu'il avait si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, et l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admirait plus que personne le courage si

vanté d'Alexandre. Mais savez-vous où il voyait ce courage? uniquement dans celui d'avaler, d'un seul trait, un breuvage d'un mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avait fait prendre médecine il n'y avait pas quinze jours, et qui ne l'avait prise qu'avec une peine infinie, en avait encore le déboire à la bouche: la mort, l'empoisonnement ne passaient dans son esprit que pour des sensations désagréables, et il ne concevait pas pour lui d'autre poison que du séné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avait fait une grande impression sur son jeune cœur, et qu'à la première médecine qu'il lui faudrait avaler, il avait bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissements qui passaient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, et je m'en retournai, riant en moi-même de la haute sagesse des pères et des maîtres qui pensent apprendre l'histoire aux enfants. Quelques lecteurs mécontents du *tais-toi*, *Jean Jacques*, demanderont, je le prévois ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre. Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre croyait à la vertu; c'est qu'il y croyait sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande âme était faite

pour y croire. O que cette médecine avalée était une belle profession de foi ! Non, jamais mortel n'en fit une si sublime. S'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

DAMON ET PYTHIAS.

Damon et Pythias, tous deux élevés dans les principes de la Secte de Pythagore, et liés ensemble par les nœuds sacrés d'une étroite amitié, s'étaient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut mise à une rude épreuve. Damon, condamné à mort par Denis le tyran, demanda par grâce qu'il lui fût permis de faire un voyage dans sa patrie pour régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps, et Pythias s'offrit généreusement pour caution. Les courtisans, et Denis surtout, attendaient avec impatience quelle serait l'issue d'une aventure si extraordinaire et si délicate. Le jour marqué approchant, et comme Damon ne revenait point, chacun blâmait le zèle imprudent et téméraire de celui qui l'avait cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondait avec un visage tranquille et d'un ton affirmatif, qu'il était sûr que son ami reviendrait; et en effet il arriva au jour et à l'heure marqués.

Le tyran, ravi en admiration d'une si rare fidélité, et attendri à la vue d'une si aimable union, lui accorda la vie, et leur demanda par grâce d'être admis *en tiers de leur amitié.*

HISTOIRE D'ABDOLONYME.

Les Sydoniens s'étant soumis à Alexandre le grand, ce prince chargea Éphestion de leur donner pour Roi celui d'entre eux qu'il jugerait le plus digne d'un si haut rang. Ce favori était logé chez deux jeunes frères des plus considérables du pays, auxquels il offrit le sceptre; mais ils le refusèrent, apportant pour raison que, par les lois de l'État, nul ne pouvait monter sur le trône qu'il ne fût du sang royal. Éphestion, admirant cette grandeur d'âme, qui méprisait ce que les autres cherchent par le fer et par le feu: « Continuez, leur dit-il, de penser ainsi, vous qui les » premiers avez compris combien il est plus glorieux de refuser un royaume que de le posséder; mais au moins donnez-moi quelqu'un de » la race royale, qui se souvienne, quand il sera » Roi, que vous lui avez mis la couronne sur la tête ». Ces deux frères, voyant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiraient à ce haut rang, et que pour y parvenir ils faisaient servilement

la cour au favori d'Alexandre, déclarèrent qu'ils ne connaissaient personne plus digne du diadème qu'un certain Abdolonyme, descendu, quoique de loin, de la tige royale; mais si pauvre, qu'il était contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avait réduit, comme bien d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendait pas le bruit des armes qui avaient ébranlé toute l'Asie. Les deux frères aussitôt l'étant allé chercher avec les habits royaux, le trouvèrent qui arrachait les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluèrent Roi; et l'un d'eux portant la parole: » Il s'agit, lui » dit-il, de changer ces vieux haillons avec l'ha- » bit que je vous apporte. Quittez cet extérieur » vil et bas dans lequel vous avez vieilli; prenez » un cœur de roi: mais portez et conservez sur » le trône cette vertu qui vous en a rendu digne; » et, quand vous y serez monté, devenu le sou- » verain arbitre de la vie et de la mort de tous » vos citoyens, gardez vous bien d'oublier l'état » dans lequel vous avez été choisi ». Il semblait à Abdolonyme que c'était un songe; et ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demanda s'ils n'avaient pas honte de se moquer ainsi de lui? Mais comme il tardait trop à leur gré, ils le revêtent eux-mêmes, et lui jettent sur les

épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; et après lui avoir fait mille serments qu'ils parlaient avec sincérité, ils le conduisirent au palais. Incontinent la renommée porta cette nouvelle dans toute la ville: le plus grand nombre en fut ravi de joie; quelques-uns en murmurèrent, principalement les riches, qui, pleins de mépris pour la bassesse de sa fortune précédente, ne purent s'empêcher d'en marquer leur mécontentement dans la cour du Prince. Alexandre commanda qu'on le fît venir; et après l'avoir long-temps considéré, il lui dit: « Ton air ne » dément point ce que l'on dit de ton origine; » mais je voudrais bien savoir avec quelle pa» tience tu as porté ta misère?... Plaise aux Dieux, » répondit-il, que je puisse porter cette couronne » avec autant de joie et de force! Ces bras ont » fourni à tous mes désirs; et tandis que je n'ai » rien eu, rien ne m'a manqué ».

Cette réponse fit concevoir au roi une grande opinion de sa vertu; et pour lui prouver son estime, il le combla de présents magnifiques, et ajouta à ses états une des contrées voisines. (*M. Rollin.*)

SOLON ET CRÉSUS.

Le philosophe Solon s'étant rendu à Sardes, à la sollicitation de Crésus, roi de Lydie, qui témoignait un empressement extraordinaire pour le voir, on le présenta d'abord à ce prince, qui l'attendait assis sur son trône, et qui s'était exprès revêtu de ce qu il avait de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vue de tant de magnificence. Crésus lui dit: Mon hôte, je connais ta sagesse par réputation; je sais que tu as beaucoup voyagé; mais as-tu jamais vu personne vêtu si magnifiquement que moi? Oui, répondit Solon, les faisans, les coqs et les paons ont quelque chose de plus magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. Une réponse si imprévue surprit fort Crésus. Il commanda à ses gens que l'on ouvrît tous ses trésors, et qu'on déployât devant Solon tout ce qu'il y avait de meubles précieux dans son palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. Avez-vous jamais vu, lui dit-il, un homme plus heureux que moi? Oui, répondit Solon: c'est Tellus, citoyen d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une république bien policée: il

a laissé deux enfants avec un bien raisonnable pour les faire subsister, et enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main, en remportant une victoire pour sa patrie. Les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même où il avait perdu la vie, et lui ont rendu de grands honneurs.

Crésus ne fut pas moins étonné que la première fois. Il crut que Solon était un insensé. Eh bien, continua-t-il, quel est le plus heureux des hommes, après Tellus? Il y a eu autrefois deux frères, répondit-il, dont l'un s'appelait Cléobis et l'autre Byton: ils étaient si robustes, qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes de combats. Ils s'aimaient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête, la Prêtresse de Junon, leur mère, pour qui ils avaient beaucoup de tendresse, devait aller nécessairement faire un sacrifice au Temple; on tardait trop à amener ses bœufs: Cléobis et Byton s'attelèrent à son char, et la traînèrent jusqu'au lieu où elle voulait aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Toutes les mères ravies en admiration, félicitèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfants. Pénétrée des plus vifs sentiments de joie et de reconnaissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses fils pour récompense ce qu'il y avait de

meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent, dans le Temple même, d'un doux sommeil, et y terminèrent leur vie par une mort tranquille. Crésus ne put s'empêcher de faire paraître sa colère. Comment, répliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des heureux ? O roi des Lydiens! répondit Solon, vous possédez de grandes richesses, et vous êtes maître de quantité de peuples; mais la vie est sujette à de si grands changements, qu'on ne saurait décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carrière.

LE JEUNE CYRUS.

Quand Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mère, Mandane, le mena en Médie chez Astyage son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendait dire de ce jeune prince avait donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnaient partout. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes.

Astyage voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la délicatesse et la qualité des mets. Cyrus regardait avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil; et comme Astyage en paraissait surpris: Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour apaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but: un peu de pain et de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi, qui se trouvèrent présents: à l'un, parce qu'il lui apprenait à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servait bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avait celle d'introduire chez le roi ceux qui devaient être admis à son audience; et comme il ne lui était pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la lui demandait, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour

qui il avait une considération particulière, et qui la méritait par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire: Ne faut-il que cela, mon père, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces? je les aurai bientôt gagnées; car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement des trois doigts. Il la présenta au roi avec une dextérité et une grâce qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant, il s'écria, plein de joie. Oh Sacas! pauvre Sacas! te voilà perdu; j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il; on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle; c'est de faire l'essai. En effet, l'échanson avait coutume de verser de la liqueur dans la main gauche, et d'en goûter avant que de présenter la coupe au prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en use ainsi. Et pourquoi donc? dit Astyage. C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison? et comment cela? Oui, mon père, car il n'y a pas long-temps que dans un grand repas que vous donniez aux grands seigneurs de

votre cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort et à travers. Vous paraissiez avoir oublié que vous étiez roi, et eux, qu'ils étaient vos sujets: enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père? jamais, répondit Cyrus. Eh! quoi donc? quand il a bu, il cesse d'avoir soif; et voilà tout ce qui lui en arrive.

LES DIGNES RIVAUX.

DÉMOSTHÈNE ET ESCHINE.

L'ORATEUR Eschine, jaloux de la gloire de Démosthène, son rival, entreprit d'attaquer le décret qui lui avait accordé une couronne d'or.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, et ne fut plaidée avec tant d'appareil. On accourut de toutes parts, et l'on accourut avec raison.

Quel plus beau spectacle, que de voir aux mains deux orateurs, excellents chacun en son genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, et de plus animés par d'éternelles dissensions et par une haine implacable! Eschine succomba, et paya de la juste peine de l'exil une ac-

cusation témérairement intentée. Au moment qu'il sortit d'Athènes, son vainqueur, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avait moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine s'écria: Comment ne regretterais-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent.

Il alla s'établir à Rhodes, et ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battements de mains et les acclamations redoublèrent; et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival: Eh! que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?

C'est ainsi qu'un grand cœur sait parler d'un grand homme.

LE TYRAN POÈTE.

Denis le tyran avait quelquefois la manie de faire des vers, et même celle de les croire excellents; mais peu content de ses propres suffrages,

il poussa la tyrannie jusqu'à extorquer des applaudissements de tous ceux auxquels il lisait ses poèmes. Un essaim d'insipides flatteurs et de poètes faméliques se faisaient un devoir de le confirmer dans la haute idée qu'il avait de ses productions. Philoxène, poète d'une grande réputation, et qui excellait surtout dans le genre dithyrambique, fut le seul qui ne se laissa point entraîner à ce torrent de louanges et de flatteries. Denis l'ayant régalé un jour d'une pièce de vers de sa façon, et l'ayant pressé de lui en dire son sentiment, Philoxène lui parla avec une entière franchise, et lui en fit remarquer tous les défauts. Le tyran, qui n'était pas accoutumé à ce langage, en fut très blessé, et attribuant une telle audace à la jalousie, ordonna qu'on le conduisît aux carrières: cette peine répondait à celle de nos galères. Toute la cour affligée et alarmée s'intéressa pour le généreux prisonnier, on obtint sa délivrance. Il fut élargi le lendemain, et rentra dans les bonnes grâces du prince. Dans le repas que Denis donna ce jour-là aux mêmes convives, qui fut comme le sceau de la réconciliation, et dans lequel la joie et la gaîté régnèrent plus que jamais, après qu'on eut fait long-temps bonne chère, le prince ne manqua pas de faire entrer parmi les propos de table, ses vers, qui en faisaient le sujet le plus ordinaire. Il choisit surtout

certains morceaux, qu'il avait travaillés avec soin, qu'il regardait comme ses chefs-d'œuvre, et qu'il ne pouvait lire sans une sensible complaisance et sans une vraie satisfaction de lui-même: mais pour mettre le comble à sa joie, il avait besoin du suffrage et de l'approbation de Philoxène, dont il faisait d'autant plus de cas, qu'il n'avait pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'était passé la veille était une bonne leçon pour ce poète. Denis lui demanda donc ce qu'il pensait des vers qu'il venait de lire. Philoxène ne se déconcerta point; et sans lui répondre un mot, se tournant vers ses gardes qui étaient autour de la table, il dit d'un ton sérieux mêlé de gaîté: Qu'on me remène aux carrières. Le prince ne put s'empêcher de rire de ce qui, dans une autre occasion, l'aurait offensé vivement, et ne lui en sut point du tout mauvais gré.

LES DEUX AMIS GRECS.

Un vaisseau de la Calcide revenant d'Italie et dirigeant sa course vers Athènes, fut surpris au sortir du détroit de Sicile, par une violente tempête qui le porta à la vue de l'île de Zacinte, sans qu'il pût surmonter l'effort des vagues. Il y avait plusieurs personnes dans ce navire, et en-

tre autres deux jeunes Calcidiens liés ensemble d'une étroite amitié, l'un robuste et vigoureux, nommé Euthidique, l'autre tout pâle et défait appelé Damon, qui ne faisait que relever d'une maladie. Celui-ci, se trouvant mal de l'agitation, s'approcha du bord du vaisseau, qui dans cet intervalle vint à pencher d'un coup de vent, et le renversa dans la mer. En tombant, il crie à l'aide à son ami, qui se jette aussitôt après lui sans délibérer, quoique ce fût en plein minuit et qu'il fût déjà couché. Il commence à le soulever sur les flots, où il ne se pouvait plus tenir, à cause de la pesanteur de ses habits et de la faiblesse où il était. Ceux du navire, émus de compassion, les voulurent aider; mais ils furent emportés en un instant par la violence de la tempête, et tout ce qu'ils purent faire, fut de leur jeter quelques pièces de liége avec l'échelle du vaisseau. Ces deux amis vertueux nagèrent à l'aide de quelques liéges jusqu'au point du jour qu'apercevant l'échelle du navire qui était faite de grosses planches, ils montèrent tous deux dessus, et se sauvèrent dans l'île qui était proche. De-là ils se rendirent à Athènes, où ils passèrent leurs jours au sein de l'amitié et de la philosophie, et en bénissant les dieux, toujours prêts à secourir la vertu.

LA VENGEANCE D'UNE GRANDE AME.

Démétrius Poliorcètes avait fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce Prince en partant pour la guerre, laissa sa femme et ses enfants chez les Athéniens. Il perdit la bataille, et fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord, qu'il n'avait qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens: Mais ces ingrats refusèrent de le recevoir; ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfants, sous prétexte qu'ils ne seraient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourraient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de Démétrius, car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime et auxquels il a fait du bien. Quelque temps après, ce prince racommoda ses affaires, et vint avec une grande armée mettre le siége devant la ville d'Athènes. Les Athéniens persuadés qu'ils n'avaient aucun pardon à espérer de Démétrius, résolurent de mourir les armes à la main, et donnèrent un arrêt qui condamnait à mort ceux qui parleraient de se rendre à ce prince. Mais ils ne faisaient pas réflexion qu'il n'y avait presque pas de blé dans la ville

et que bientôt ils manqueraient de pain. Effectivement, après avoir souffert la faim très longtemps, les plus raisonnables dirent: « Il vaut mieux que Démétrius nous fasse tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes et de nos enfants. » Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. Démétrius commanda que tous les hommes mariés fussent assemblés dans une grande place qu'il venait de faire environner de soldats qui avaient tous l'épée nue. Alors on n'entendait dans la ville que des cris et des gémissements. Les femmes embrassaient leurs maris, les enfants leurs pères, et leur disaient leur dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, Démétrius monta dans un lieu élevé, et leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchants: Il était si pénétré qu'il versait des larmes en leur parlant. Ils gardaient le silence, et s'attendaient à tout moment que ce prince allait commander à ses soldats de les massacrer. Ils furent donc bien surpris lorsque ce bon prince leur dit: «Je veux vous montrer combien vous êtes coupables à mon égard; car enfin ce n'est pas à un ennemi à qui vous avez refusé du secours, c'est à un prince qui vous aimait, qui vous aime encore, et qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant, et en vous faisant du bien : retournez chez vous,

pendant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du blé et du pain dans vos maisons.

LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ.

Démétrius de Sunion avait été élevé dès son enfance avec Antiphile, et voyagea avec lui en Égypte, pour y apprendre la philosophie cinique, au lieu que le dessein d'Antiphile était d'y étudier la médecine. Comme Démétrius était allé voir les antiquités du pays et naviguait il y avait déjà six mois sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade qui ne pouvait souffrir les chaleurs et les autres incommodités du voyage, il arriva à Antiphile un accident qui lui fit regretter l'absence de son ami. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs pour piller le temple d'Anubis, d'où ils emportèrent la statue du Dieu avec plusieurs autres choses, qu'ils cachèrent sous un lit au logis d'Antiphile.

Mais les voleurs ayant été pris, comme ils vendaient quelques pièces de leur larcin, ils confessèrent tout à la question; de sorte qu'on arrêta l'esclave, et ensuite le maître qui était aux écoles publiques, après avoir trouvé chez lui le butin: car l'indignité de l'action faisait qu'on ne l'osait

secourir; et chacun l'avait en horreur comme un sacrilége. Cependant ses deux autres esclaves emportèrent tout ce qui lui restait tandis qu'il était en prison, abandonné de tout le monde, et tourmenté par le géolier qui croyait rendre service aux Dieux, en le maltraitant, et qui ne le voulait pas seulement ouir lorsqu'il se voulait justifier. Il tomba bientôt malade de chagrin et de misère; car il couchait sur la terre, sans pouvoir étendre ses jambes pour dormir, parce qu'on les attachait la nuit à une pièce de bois; mais de jour il n'avait qu'une main liée avec le cou. Toutefois le bruit des chaînes l'empêchait de pouvoir reposer le jour, non plus que la nuit, parce qu'il était enfermé pêle-mêle, avec plusieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avait de la peine à respirer. En ce funeste état, insupportable même aux plus robustes, et à plus forte raison à un jeune homme qui avait été élevé délicatement; il commençait à défaillir peu à peu, et ne voulait déjà plus rien prendre, lorsque Démétrius, qui ne savait rien de l'affaire, arriva, et sitôt qu'il l'eut appris, il courut en hâte à la prison où l'on ne voulut pas le laisser entrer, à cause qu'il était tard, et que le geôlier était retiré et les gardes posées. Il fallut donc attendre jusqu'au lendemain, qu'il eut de la peine à en-

trer et encore plus à reconnaître son ami tout défiguré; après l'avoir cherché long-temps comme on cherche un homme entre les morts en un jour de bataille, s'il ne se fût avisé de l'appeler par son nom, il ne l'eût jamais pu trouver. Mais comme il eut répondu, il le reconnut à sa voix, et lui détournant les cheveux de dessus le front, il s'évanouit à ce spectacle et Antiphile aussi. Démétrius étant revenu le premier, aida son compagnon à reprendre ses esprits et lui donna la moitié de son manteau au lieu des haillons dont il était couvert. Ensuite il sortit pour l'assister; et comme il n'avait ni argent ni crédit, il se louait pour porter des marchandises sur le port; et après avoir travaillé tout le matin, il portait tout ce qu'il avait gagné à son ami, dont il donnait une partie au geôlier et s'entretenait du reste. Mais la nuit venue, il fallait qu'il se retirât et qu'il dormît à la porte sur un petit lit qu'il s'était fait d'herbes et de branches; car on ne le voulait pas laisser coucher dans la prison. Ils vécurent ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'un des prisonniers étant mort de poison, à ce qu'on croyait, on ne voulut plus laisser entrer personne; si bien que Démétrius qui ne pouvait quitter son ami, s'alla par désespoir, déclarer complice du même crime, et fut attaché avec lui; encore eut-il bien de la peine à obtenir cette

courtoisie du geôlier. Cependant ils tâchaient d'adoucir leurs maux par leur conversation, et chacun avait plus de soin de la santé de son compagnon que de la sienne, particulièrement Démétrius, qui étant tombé malade, ne laissait pas de faire ce qu'il pouvait pour consoler Antiphile. Sur ces entrefaites, un accident imprévu leur rendit la liberté lorsqu'ils ne l'attendaient plus; car un prisonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaîne où ils étaient tous attachés et se sauva avec les autres, après avoir tué les gardes: Mais la plupart furent repris comme ils s'écartaient çà et là. Cependant nos deux amis demeurèrent dans la prison, et arrêtèrent leur esclave, aimant mieux mourir que de passer pour coupables d'un crime pire que la mort même. Le Gouverneur de l'Égypte, ayant appris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté après qu'ils eurent justifié leur innocence. Mais plein d'admiration pour leur vertu, il donna dix mille dragmes à Antiphile, et le double à Démétrius, qui se retira vers les Gymnosophistes des Indes, et laissa le tout à son camarade.

LA FILLE DE CATON.

Brutus, chef des conspirateurs contre César, ou plutôt contre l'oppresseur de la liberté romaine, se trouvant à la tête d'une si hasardeuse entreprise, et voyant attaché à sa personne et à sa conduite, le sort de tout ce qu'il y avait de plus brillant et de plus illustre dans Rome par la vertu et par la naissance, se possédait assez pour conserver pendant le jour et en public un air de calme et de tranquillité qui ne donnait lieu à aucun soupçon: mais chez lui et pendant la nuit, il n'était plus le même, et sa femme Porcia, fille de Caton, s'aperçut qu'il avait l'esprit agité de quelque grand dessein, de quelque souci cuisant qu'il affectait de lui cacher. Elle aimait tendrement son mari, et voulait partager avec lui le poids de son inquiétude; mais avant que de lui demander aucun éclaircissement, elle résolut de faire sur elle-même une épreuve des plus singulières, et d'essayer jusqu'où elle pourrait porter la constance. Elle prend un petit couteau, de ceux dont on se servait pour couper et polir les ongles, et ayant fait sortir de sa chambre toutes ses femmes, elle se l'enfonce profondément dans la cuisse; le sang coule en abondance, et les

douleurs violentes sont bientôt suivies de la fièvre. Brutus, plein de trouble et d'alarmes ne savait que penser. Alors Porcia dans le temps qu'elle souffrait le plus lui tint ce discours: « Brutus, je suis fille de Caton, et je vous ai été donnée non pas pour partager simplement votre lit et votre table comme une maîtresse, mais pour entrer en société de tout ce qui peut vous être agréable ou fâcheux. Votre conduite à mon égard est irréprochable: mais moi, que ferai-je pour vous, et par où vous prouverai-je ma reconnaissance de vos bons procédés, si je ne vous aide à porter une inquiétude secrète et des soins qui demandent de la fidélité? Je sais que les femmes ne passent pas communément pour être bien capables de garder un secret; mais, Brutus, la bonne éducation et une société vertueuse peuvent beaucoup sur les mœurs et sur le caractère: et qui peut à plus juste titre se glorifier de ces avantages que la fille de Caton et la femme de Brutus? J'y comptais pourtant moins par le passé; mais maintenant je viens de me convaincre que la douleur même ne triomphe pas de mon courage. En finissant de parler, elle lui montra la blessure qu'elle s'était faite et lui rendit compte de son motif et de tout ce qu'elle avait pensé. Brutus étonné, ravi en admiration, leva les mains au ciel, demandant aux Dieux de pouvoir, en réussissant

dans son entreprise, parvenir à être le digne époux de Porcia. Il lui fit part ensuite de tout le projet de la conspiration, et il n'eut pas lieu de se repentir de la confiance qu'il prit en elle et qu'elle avait si bien méritée.

CLÉMENCE D'AUGUSTE.

Auguste, ce prince cruel et vindicatif avant l'époque où il se vit le maître du monde, se distingua par sa douceur et par son humanité lorsqu'il fut parvenu à l'empire. Tandis qu'il séjournait dans les Gaules, on vint lui donner avis que L. Cinna, personnage de peu de mérite et d'un génie borné, tramait une conjuration contre lui. On lui dit où, quand, et de quelle manière la chose devait s'exécuter : c'était un des complices qui l'en informait. Auguste résolu de se venger du perfide, indiqua pour le lendemain un conseil de ses amis. Il passa une nuit fort agitée et fort inquiète, pensant qu'il s'agissait de condamner un jeune homme qui d'ailleurs était sans reproche, un jeune homme de la plus haute noblesse, et petit-fils du grand Pompée. Il ne pouvait plus se déterminer à ordonner la mort d'un seul homme, lui qui avait autrefois dicté, en soupant avec Marc-An-

toine, l'édit de proscription. Poussant des soupirs, il parlait seul avec lui-même, et exprimait vivement les différentes pensées qui se combattaient dans son esprit: « Quoi, disait-il, je laisserai » mon assassin libre et tranquille, et l'inquié- » tude restera pour moi? Après que tant de guer- » res civiles ont respecté mes jours, après que » j'ai échappé aux périls de tant de combats sur » terre et sur mer, un traître veut m'immoler » au pied des autels, et je ne lui ferai pas su- » bir la peine qu'il mérite! » Car il devait être attaqué pendant qu'il offrirait un sacrifice. Il s'arrêtait, et après quelques moments de silence, il élevait de nouveau la voix pour se faire son procès à lui-même avec plus de sévérité qu'à Cinna. Il continuait de s'apostropher ainsi: « Si ta » mort est l'objet des vœux de tant de citoyens, » es-tu digne de vivre? Quand finiront les sup- » plices? quand cesseras-tu de verser du sang? » Ta tête est exposée en butte aux coups de la » jeune noblesse qui compte s'immortaliser en » t'égorgeant. Non, la vie n'est pas d'un assez » grand prix, si pour t'empêcher de périr, il faut » que tant d'autres périssent ». Sa femme Livie, qui entendait tous ces discours, l'interrompit enfin. « Voulez-vous, lui dit-elle, écouter les con- » seils d'une femme? Imitez les médecins, qui, » lorsque les remèdes accoutumés ne réussis-

» sent point, en essayent de leurs contraires. Jusqu'ici vous n'avez rien gagné par la sévérité; » Lépidus a succédé à Salvidienus, Murena à Lépidus, Cépion à Murena, Egnatius à Cépion, » pour ne point parler de tant d'autres que vous » avez fait repentir de leur audace. Essayez » maintenant la clémence; pardonnez à Cinna: il est découvert, il ne peut plus vous nuire; » et la grâce que vous lui accorderez peut vous » procurer beaucoup de gloire. » Auguste, charmé d'avoir trouvé quelqu'un qui approuvait le parti de la douceur, vers lequel il penchait déjà lui-même, remercia tendrement son épouse, contremanda sur-le-champ ses amis, et ayant appelé Cinna seul, il fit sortir tout le monde de son appartement, lui ordonna de s'asseoir, et lui parla en ces termes; « J'exige avant tout que » vous m'écoutiez sans m'interrompre; que vous » me laissiez achever ce que j'ai à dire sans vous » récrier: lorsque j'aurai fini, vous aurez toute » liberté de répondre. Je vous ai trouvé, Cinna, » dans le camp de mes adversaires; vous n'étiez » pas seulement devenu mon ennemi, mais vous » étiez né pour l'être. Dans de telles circonstances, » je vous ai accordé la vie, je vous ai rendu » tout votre patrimoine. Vous êtes aujourd'hui » si riche, et dans une situation si florissante, » que les vainqueurs portent envie à la condition

» du vaincu: je vous ai accordé le sacerdoce que » vous m'avez demandé, en faisant un passe-» droit à plusieurs autres dont les pères avaient » servi dans mon armée. Après que je vous ai » comblé de tant de bienfaits, vous avez formé le » projet de m'assassiner! » A ce mot, Cinna s'étant écrié qu'une telle fureur était bien loin de sa pensée: « Vous ne me tenez point parole, reprit » Auguste, nous étions convenus que vous ne » m'interrompriez point: oui, je vous le répète, » vous voulez m'assassiner ». Il lui exposa ensuite toutes les circonstances, toutes les mesures prises; il lui nomma le lieu et les complices, et en particulier celui qui devait porter le premier coup. En voyant alors que Cinna était consterné et gardait un morne silence, non plus en vertu de la convention, mais par remords de conscience et par terreur, il ajouta: « Par quels » motifs avez-vous conçu un pareil dessein? » Est-ce pour régner à ma place? Assurément » le peuple Romain est bien à plaindre si je suis » le seul obstacle qui vous empêche de devenir » Empereur: à peine pouvez-vous gouverner » votre maison. Dernièrement un affranchi vous » a écrasé par son crédit dans une affaire particu-» lière qui vous intéressait. Tout vous est diffi-» cile, excepté de conjurer contre votre prince et » votre bienfaiteur. Voyons, examinons: suis-je

» le seul qui arrête le succès de vos projets am-
» bitieux? Pensez-vous réduire à supporter votre
» domination un Paulus, un Fabius Maximus,
» les Cossus, les Servilius, et tant d'autres no-
» bles qui ne se parent point d'un vain titre, et
» qui rendent à leurs ancêtres l'honneur qu'ils en
» reçoivent? » Auguste continua de parler sur ce ton pendant plus de deux heures, alongeant exprès la durée de la seule vengeance qu'il prétendait exercer sur le coupable. Il finit en lui disant: » Cinna, je vous ai autrefois donné la vie
» comme à mon ennemi, je vous la donne main-
» tenant comme à mon assassin. Commençons
» aujourd'hui à être sincèrement amis. Efforçons-
» nous de rendre douteux, si en vous pardonnant
» j'aurai montré plus de générosité que vous ne
» ferez voir de reconnaissance. » Il donna ensuite à Cinna le consulat pour l'année suivante, en se plaignant de ce qu'il n'osait pas le lui demander lui-même. Depuis ce temps, Auguste n'eut qu'à se féliciter de sa clémence. Cinna lui fut toujours fort attaché et très-fidèle; il le fit son légataire universel, et il n'y eut plus dans la suite de conspiration contre Auguste. (*Par M. De Poncol.*)

PRÉCIS DE LA VIE D'AGRICOLA.

Ce grand Capitaine, ce vertueux citoyen naquit à Fréjus, colonie romaine qui était alors très florissante. Son père, qui en avait régi la police et les finances, fut massacré par l'ordre de Caligula, pour aveir refusé de se rendre le délateur de Silanus. Le fils, privé de ses exemples domestiques, fut élevé par les soins d'une mère vertueuse, qui mit sa complaisance à cultiver le fruit de son amour. Marseille, qui avait l'urbanité de Rome, sans en avoir adopté le luxe et la dissolution, fut le lieu que cette mère vigilante choisit pour le soustraire à la contagion qui infectait les sources publiques. Son penchant l'entraînait vers la Philosophie, l'amour de l'étude devint en lui une passion qui asservit toutes les autres. Sa mère crut devoir corriger cette intempérance de savoir qui le détournait des connaissances nécessaires à l'homme public.

Ce fut sous les ordres de Suétone qu'il fit son apprentissage de guerre. Ce Capitaine, sage et expérimenté, démêlait en lui la semence des talents qui s'empressaient d'éclore, et ce fut pour les mieux cultiver qu'il le reçut dans sa maison. La gloire des grands maîtres est d'avoir des élèves

qui leur ressemblent: supérieurs à l'envie, ils se voient sans chagrin surpassés par eux.

L'Angleterre, où se faisait cette guerre, était agitée par des tempêtes: les vétérans massacrés, les colonies dévorées par les flammes, les armées défaites annonçaient la ruine prochaine de la domination des Romains dans cette île. Ce fut au milieu de ces orages qu'Agricola fut mis à la tête d'une cohorte. Il vit dans ce commandement moins un titre de décoration qu'un fardeau dont il fallait apprendre à soutenir le poids. Il s'instruisit de ses devoirs, il parcourut toute l'Angleterre, et se trouva dans toutes les actions les plus meurtrières. Courageux sans faste et sans ostentation, il ne refusa aucun poste périlleux, et n'eut jamais la vanité de les briguer. Les exemples de Suétone jetèrent dans son cœur un germe fécond d'émulation; et lorsque son devoir ne le retint plus dans la province, il se rendit à Rome, où il épousa Domitie, dont la naissance illustre lui fraya un chemin à toutes les dignités. Époux tendre et fidèle, il lui déféra le sceptre domestique, dont elle était digne par la pudicité de ses mœurs.

Pendant sa questure d'Asie, il fit admirer son esprit d'ordre et de détail. Les exactions furent punies. Son désintéressement opposa un frein à la cupidité du proconsul, qui cessa d'être cou-

pable dès qu'il n'eut plus de complice. Il en revint pauvre et chargé de gloire. Sa modération fut récompensée par le tribunat: mais il ne fit rien de mémorable dans l'exercice de cette charge, ni dans celui de sa préture, parce que Néron punissait l'éclat des talents, et qu'il y avait plus de sûreté à ne rien faire, qu'à exécuter des choses utiles qui auraient été la censure de l'administration du tyran. Ses emplois lui imposèrent l'obligation de donner des jeux et des spectacles: il s'en acquitta avec modération; et magnifique avec décence, il prévint le reproche d'avarice et de profusion. Sa maxime était de s'assujétir aux usages et d'en éviter les abus. Son intégrité le fit choisir par Galba pour s'opposer à l'avidité sacrilége de ceux qui enlevaient les offrandes des temples. Il apporta dans cette recherche une exactitude religieuse. Tandis qu'il pouvait jouir à Rome de toute sa gloire: sa piété filiale l'en arracha, pour aller rendre les devoirs funèbres à sa mère qui avait été massacrée par les soldats d'Othon. L'héritage des nations était successivement disputé par des ambitieux qui ne semblaient monter sur le trône que pour être précipités dans l'abîme. Il était alors impossible à l'homme de bien d'agir par principes, et de marcher d'un pas ferme sur ce théâtre mobile. Agricola, jaloux de son obscurité, en fut arraché par Nutien qui

gouvernait l'empire, tandis que Domitien, jeune encore, s'abandonnait aux plus sales débauches. Chargé de nouvelles levées, il les fit avec tant de succès, qu'il en fut récompensé par le commandement de la dixième légion, qui avait été la dernière à reconnaître Vespasien. L'Angleterre, où il avait commencé à développer ses talents, en fut encore le théâtre. Il y servit sous les ordres de Pétitius Céréalis, qui voulut l'associer à sa gloire, en lui confiant des expéditions importantes. Des succès sans aucun mélange de revers ne lui causèrent point cette ivresse qui égare les favoris de la fortune. Toujours simple et modeste, il fit honneur à son chef de ses victoires; et comme il était sans ostentation, il n'excita point l'envie. Vespasien, après l'avoir élevé au rang de Patricien, lui confia le gouvernement d'Aquitaine, qui était un degré au consulat. Sa franchise militaire semblait incompatible avec la dextérité qu'exige le secret des affaires. Quiconque est plus accoutumé à se servir de son bras que de son esprit, manque souvent de cette souplesse artificieuse qui assure le succès de la politique. Agricola, né pour les emplois, n'eut point cet orgueil insultant que le guerrier exhale sur le citoyen pacifique, ni cette austérité rebutante qu'on contracte dans l'embarras des affaires. Le travail lui devint facile, parce qu'il sut se régler. La variété

de ses occupations fut son délassement. Grave sans être austère, il inspirait sur son tribunal le respect et la confiance; et dès qu'il en était descendu, il avait cette simplicité décente qui est le plus noble attribut de l'homme public. Jaloux des prérogatives de sa place, il n'avait pas la vaine ambition d'en passer les limites, et il n'usait de son pouvoir que pour conserver à chacun ses priviléges. Au bout de trois ans, il fut appelé à Rome, où la voix publique le nommait au consulat. C'était attester qu'il en était digne. Cette dignité à laquelle il fut élevé, ne fut pas la seule récompense dont on honora son mérite. Il fut nommé Pontife et gouverneur d'Angleterre.

Dès qu'il eut débarqué dans cette île, il dédaigna les réceptions pompeuses qu'on avait faites à ses prédécesseurs; et quand on le croyait occupé à recevoir des hommages et à donner des fêtes, il signalait les premiers jours de son commandement par une victoire. Il releva l'éclat de ce succès par la précaution qu'il prit de le cacher. Il ne mit point, selon la coutume, des feuilles de laurier sur ses faisceaux ni dans la lettre qu'il écrivit à l'Empereur. La plupart des grands généraux semblent tous jetés dans le même moule. Les peindre, c'est multiplier les copies. Il n'y a que les génies supérieurs qui offrent des traits particuliers, dignes de passer à la postérité. Agri-

cola, pour faire rétablir la discipline militaire tombée dans le relâchement, crut devoir commencer par une réforme dans sa maison; entreprise souvent aussi difficile que de régir un Empire. Ses domestiques traités avec douceur n'eurent aucune influence dans la distribution des grades et des récompenses; il n'y eut plus d'autres recommandations que les services. Les plus courageux et les plus fidèles furent les mieux récompensés. Doux et clément, il excusait les fautes légères, et punissait avec éclat et sévérité les crimes. Le poids des impôts fut diminué par l'égalité de la répartition. La police qu'il introduisit dans les affaires, le fit regarder moins comme un Général que comme le législateur de la nation.

Il mit cet esprit d'ordre dans son armée à l'ouverture de la campagne. Le soldat convaincu de pillage fut sévèrement puni. Cette discipline le rendit cher aux barbares, et plusieurs peuples qui combattaient pour conserver leur liberté, mirent bas les armes, et se crurent libres avec son alliance. Ce fut ainsi, qu'également craint et respecté, il rassembla des peuples sauvages dont il adoucit les mœurs farouches, en leur faisant goûter les délices de la paix. Il subjugua plus de pays par sa douceur que par ses armes. Les Anglais sans besoins languissaient sans industrie: il

leur fit concevoir qu'ils n'étaient que des barbares; et rougissant de l'être, ils sortirent de leur engourdissement, et sentirent naître l'émulation créatrice des grandes choses. Leurs enfants reçurent l'éducation des Romains, dont ils prirent les habits et les usages: et ce fut par le vernis des mœurs polies qu'on leur déguisa les fers de la servitude.

La troisième année fut une continuité de prospérité; de sorte que la quatrième ne fut employée qu'à mieux assurer ses conquêtes. Ces insulaires étaient trop sauvages pour se familiariser avec le joug: souvent vaincus et toujours rebelles, Agricola n'avait pas plutôt remporté une victoire, qu'il fallait tenter la fortune d'un nouveau combat. Il marcha contre les Ecossais, plus faciles à vaincre qu'à être subjugués. Il fut attaqué dans sa marche par ces barbares: la mêlée fut meurtrière, la neuvième légion fut taillée en pièces. Il rétablit l'ordre parmi les troupes épouvantées, et les barbares, pliant à leur tour, se précipitèrent dans les bois et les marais, qui favorisèrent leur retraite. Ce revers n'abattit point leur courage, et la dernière campagne fut la plus meurtrière et la plus glorieuse pour Agricola, puisqu'elle termina une guerre dont l'issue assura la domination de cette île fameuse aux Romains. La relation qu'il en écrivit à Domitien fut

reçue avec l'extérieur d'une joie reconnaissante. Ce monstre couronné, jaloux de la gloire d'autrui, ne vit dans le courage actif de son Général que la censure de sa paresse et de ses débauches. Dévoré du poison de l'envie, il se rendit inaccessible. Jamais il ne se livrait à la réflexion du cabinet, que pour méditer quelque attentat contre la vertu qui offensait ses yeux. La crainte de soulever le soldat lui fit dissimuler sa haine. Il lui fit décerner les ornements du triomphe avec une statue couronnée de lauriers. Mais Agricola, au lieu d'entrer dans Rome en triomphateur, eut ordre de se rendre de nuit chez le prince, qui le reçut avec froideur, en le laissant confondu dans la foule. Il connoissait trop le cœur du tyran, pour ne pas prévoir ce qu'il devait en attendre. Il crut devoir se soustraire à ses fureurs, en se condamnant à l'obscurité. Il ne se montra qu'avec un extérieur simple et modeste, qui faisait méconnaître le grand homme, dans une cour où l'étalage du luxe usurpait la considération due à la supériorité du génie. Des délateurs calomnièrent ouvertement son innocence, sans pouvoir en obscurcir l'éclat. Les courtisans plus adroits préparaient sa perte en exaltant son mérite en présence de l'Empereur bassement jaloux. Les fléaux dont l'Empire fut frappé sur le Danube et sur le Rhin, rappelèrent le souvenir du

vainqueur d'Albion: alors il s'éleva un cri pour le mettre à la tête des armées C'était déclarer que lui seul en était digne; mais en même temps, c'était aigrir contre lui un monstre farouche qui frémissait au bruit des acclamations dont la multitude honorait la supériorité des talents, et qui ne laissait jamais la vertu impunie: ce fut dans ces circonstances qu'il fut attaqué de la maladie qui le ravit à la terre. La douleur publique fut le plus bel éloge des actions de sa vie, et en même temps un témoignage que Rome corrompue conservait, par un reste de pudeur, quelque attachement pour les gens de bien. La sensibilité était d'autant plus vive qu'on le croyait empoisonné. L'Empereur, pour dissiper des soupçons que lui-même avait fait naitre, l'envoyait chaque jour visiter par ses médecins et ses affranchis. Mais il était trop abhorré pour séduire la crédulité. Il était peut-être innocent, et l'on s'obstinait à le croire coupable. Il ne trouva pas même son apologie dans le testament d'Agricola qui l'instituait son héritier, conjointement avec sa femme et sa fille. C'était alors une maxime avouée, qu'il n'y avait que les méchants princes qui fussent les héritiers d'un bon père. Agricola mourut âgé de cinquante-six ans, et l'histoire n'a pas dédaigné de nous transmettre tous ses traits. Sa taille, sans être extraordinaire, était régulière

et bien proportionnée: sa physionomie douce et affable tempérait l'éclat de ses talents, et il ne manqua à son bonheur et à sa gloire que d'avoir vécu sous un Trajan. La mort lui enleva plusieurs enfants: il eut de grands motifs de consolation dans une fille qui lui survécut, et qui fut l'épouse de Tacite, qui transmit à la postérité les choses louables qu'il avait su exécuter. Tac. (*Par M. Robinet, censeur royal.*)

ÉPONINE ET SABINUS.

Anecdote romaine.

Sabinus était un Romain qui, durant les guerres civiles, s'engagea dans un parti contraire à celui de Vespasien, et prétendit même à l'Empire. Mais quand la puissance de Vespasien fut bien établie, Sabinus ne s'occupa que des moyens qui pouvaient le soustraire aux persécutions, et en imagina un aussi bizarre que nouveau. Il possédait de vastes souterrains, inconnus à tout le monde, et il résolut de s'y cacher; cette lugubre retraite l'affranchissait du moins de l'insupportable crainte des supplices, et d'une mort ignominieuse, et il y portait l'espoir que peut-être quelque nouvelle révolution lui donnerait la possibilité de reparaître dans le monde. Mais parmi tant de sacrifices que sa situation le for-

çait de faire, il en était un surtout qui déchirait son cœur, il avait une femme jeune, belle, sensible et vertueuse; il fallait la perdre et lui dire un éternel adieu, ou lui proposer de s'ensevelir pour jamais dans une sombre prison, et renoncer à la liberté, à la société, à la clarté du jour. Sabinus reconnaissait la tendresse et la grandeur d'âme d'Éponine, cette épouse si chère. Il était sûr qu'elle consentirait avec transport à le suivre, et à ne vivre que pour lui; mais il craignit pour elle les regrets qui trop souvent succèdent à l'enthousiasme, et dont la vertu même ne garantit pas toujours; enfin il eut assez de générosité pour ne vouloir pas abuser de celle d'Éponine, ou, pour mieux dire, il n'avait qu'une idée imparfaite de la manière dont une femme peut aimer. Il ne mit dans sa confidence que deux affranchis qui le suivirent. Il assemble ses esclaves, leur persuade qu'il est décidé à se donner la mort: il les récompense, les congédie, brûle sa maison, et se sauve ensuite dans ses souterrains avec ses fidèles affranchis. Personne ne douta de sa mort. Éponine était absente: mais bientôt cette fausse nouvelle parvint jusqu'à elle, et l'abusa comme tout le monde. Elle résolut de ne point survivre à Sabinus: comme elle était observée et gardée avec soin par ses parents et ses amis, elle

choisit à regret le genre de mort le plus lent, et refusa constamment toute espèce de nourriture. Cependant les affranchis de Sabinus, qui tour-à-tour sortaient chaque soir des souterrains pour aller chercher des aliments, s'informèrent, par ordre de leur maître, de la situation d'Éponine, et apprirent qu'elle touchait presque au dernier moment de sa vie: ce rapport fit connaître à Sabinus que lorsqu'il s'était cru généreux, il n'avait été qu'ingrat. Accablé d'inquiétudes, pénétré de reconnaissance, il envoye sur-le-champ un de ses affranchis instruire Éponine de son secret et du lieu de sa retraite.

Pendant que cette commission s'exécutait, quelles durent être les craintes et l'impatience de Sabinus! Son messager trouvera-t-il Éponine vivante? Si cette tendre épouse respire encore, la nouvelle qu'on lui porte ne lui causera-t-elle pas une révolution funeste? Sabinus, après avoir conduit Éponine sur le bord de sa tombe, va-t-il, par sa fatale imprudence, l'y précipiter, et devenir l'assassin du seul objet qui puisse l'attacher à la vie?... Voilà donc le prix qu'elle recevra pour tant d'amour et de fidélité!.. Mais tandis que le malheureux Sabinus s'abandonne ainsi à ces déchirantes réflexions, le Ciel lui prépare un moment de bonheur, fait pour dédommager d'une vie entière de souffrances: avant

la fin du jour, Éponine elle-même doit paraître dans ce lugubre souterrain qui retentit si tristement des cris de Sabinus... Ce lieu d'horreur et de ténèbres, désormais habité par la vertu la plus pure, va devenir le temple auguste de la sainte fidélité, et l'asile heureux du bonheur. Comment s'empêcher de regretter que les historiens ne nous aient pas transmis le détail touchant de la première entrevue d'Éponine et de son époux, lorsqu'elle parut tout à coup à ses yeux, pâle, tremblante, arrachée au trépas par le seul désir de vivre dans un cachot avec ce qu'elle aime, et l'instant où, se jetant dans les bras de Sabinus, elle lui dit sans doute: « Je viens adoucir » ton sort en le partageant: je viens reprendre » les droits sacrés et d'épouse et d'amie; je viens » enfin te consacrer la vie que tu m'as rendue». Quelle admiration, quelle reconnaissance dut éprouver Sabinus! Comme dans un moment tout est changé autour de lui! Quel charme répand Éponine sur chaque objet qui l'environne! Cette vaste caverne n'offre plus rien de triste aux yeux de Sabinus: cependant en songeant que c'est désormais la demeure d'Éponine, il soupire.... Hélas! il ne peut offrir qu'une affreuse prison à celle qui serait digne de régner dans un palais.

Éponine et Sabinus concertèrent ensemble les mesures qu'ils devaient prendre pour leur sûreté commune. Il était impossible qu'Éponine disparût entièrement du monde, sans s'exposer à des recherches dangereuses; d'ailleurs, en renonçant pour toujours à sa famille et à ses amis, elle s'ôtait les moyens de servir Sabinus, si l'occasion s'en présentait. Il fut donc décidé qu'elle ne viendrait dans le souterrain que la nuit. Mais sa maison en était éloignée; il fallait faire cinq lieues à pied: comment une femme timide et délicate, élevée dans le luxe et la mollesse, oserait-elle, si belle et si jeune, s'exposer, sous la garde d'un seul affranchi, à tous les dangers d'un voyage nocturne et pénible, qui devait se renouveler si souvent? comment enfin aurait-elle assez de discrétion et de prudence pour dérober à tous les yeux et ses démarches et son secret? Comment! Elle aimait, elle pouvait se passer d'expérience, de force, et de courage; elle était guidée par les deux plus grands mobiles des actions extraordinaires, l'amour et la vertu, si rarement réunis, mais si puissants lorsqu'ils se trouvent ensemble. Éponine en effet tint avec exactitude tous les engagements que son cœur lui avait fait prendre: elle venait régulièrement chaque soir au souterrain, et souvent elle y passait plusieurs jours de

suite, ayant su prendre les précautions nécessaires pour que son absence ne donnât aucun soupçon. La vie sauvage et retirée qu'elle menait dans le monde, la douleur qu'on lui supposait, lui procuraient la facilité de dérober ses démarches au public, et d'échapper aux observations des gens curieux et désœuvrés. Pour aller voir son époux, elle triomphait de tous les obstacles; ni les rigueurs de l'hiver, ni le froid, ni la pluie ne pouvaient l'arrêter ou la retarder : quel spectacle pour Sabinus lorsqu'il la voyait arriver tremblante, hors d'haleine, pouvant à peine se soutenir sur ses pieds délicats et meurtris, et tâchant cependant, par un doux sourire, de dissimuler sa lassitude et sa souffrance, ou, pour mieux dire, les oubliant auprès de lui !... Mais un nouvel évènement doit rendre encore Éponine plus chère, s'il est possible, à Sabinus; elle va bientôt devenir mère et donner le jour à deux jumeaux... Quelle nouvelle source de bonheur pour elle, mais en même temps de craintes et d'inquiétudes !... A quel embarras vont la livrer l'obligation de cacher son état à tout ce qui l'entoure, et l'impossibilité d'avoir les secours dont une femme, dans sa situation, peut si difficilement se passer!... Mais avec un cœur si fidèle et si passionné, Éponine est-elle une femme ordinaire? est-il une épreuve au dessus de ses for-

ces, et qui puisse la décourager ou l'abattre?.... Non, elle saura dérober la connaissance d'un secret aussi important à ses domestiques, à sa famille, à ses amis: pourrait-elle manquer d'expédiens et de prudence? Eh! il s'agit de conserver son honneur, sa réputation, ou la vie de Sabinus. Elle saura triompher de la douleur même et la supporter sans se plaindre. Absente de Sabinus, et tout à coup atteinte d'un mal aussi nouveau pour elle que violent, elle s'enferme, invoque, au défaut des secours humains, l'assistance du ciel, répète mille fois le nom de Sabinus, et se résigne à son sort avec autant de patience que de courage. C'est ainsi qu'elle devient mère de deux enfants, dont l'existence si chère la dédommage et la récompense de tout ce qu'elle a souffert. Aussitôt que la nuit est venue, Eponine, prenant ses enfants dans ses bras, s'échappe de sa maison et chargée de ce précieux fardeau, elle arrive au souterrain. Qui pourrait peindre le profond attendrissement, les transports et la joie de Sabinus, en apprenant d'Éponine, qu'il est père et en recevant à la fois dans ses bras son épouse et ses enfants!... Ces enfants, gages touchants de la tendresse la plus parfaite et la plus pure, condamnés dès leur naissance à vivre et à croître dans une prison!.. Cruelle pensée! faite pour empoisonner le bonheur de Sabinus, qui sans

doute, en les embrassant, dut se dire: » Infortu-
» nés enfants, hélas ! quand pourrez-vous jouir
» de la lumière et de la liberté?.., Mais Éponine
» est votre mère, vous serez chéris par elle :
» ah ! vous ne vous plaindrez point de votre des-
» tinée. »

Les deux enfants d'Éponine furent élevés dans le souterrain, et n'en sortirent jamais durant l'espace de neuf ans que Sabinus y resta caché. Loin que le temps eût diminué l'assiduité d'Éponine, il ne fit que rendre ses voyages plus fréquents au souterrain; elle y trouvait son époux, ses enfants; devenue étrangère au monde et à la société, l'univers et le bonheur n'existaient pour elle qu'au fond de la caverne de Sabinus. Cependant, ses absences, devenant chaque jour plus multipliées et plus longues, donnèrent enfin des soupçons, et l'excès de sa sécurité acheva de la perdre. Elle fut observée, suivie, et l'infortuné Sabinus découvert. Des soldats envoyés par l'empereur viennent l'arracher de son souterrain, et ne conçoivent pas en voyant cette affreuse demeure, qu'on puisse la regretter et verser des pleurs en la quittant. Dans cette extrêmité, Éponine, ne démentant ni sa vertu, ni le courage dont elle avait donné tant de preuves, se rend au palais de l'empereur, suivie de ses deux enfants. On se précipite en foule sur son passage: chacun veut la voir et

l'applaudir: tout le palais retentit des acclamations qu'elle excite, et c'est ainsi qu'on vit du moins la vertu malheureuse obtenir le tribut d'éloges qu'elle méritait. Éponine, insensible à la gloire, ne comprenant pas même qu'on puisse admirer sa conduite, et plaignant ceux qu'elle étonne, s'avance tristement à travers la foule qui l'environne, et arrive enfin à l'appartement de l'empereur. Tout le monde se retire: alors Éponine, se jetant avec ses enfants aux pieds de Vespasien, lui parla en ces termes.

« Voyez, César, à vos genoux, la femme et les
» enfants de l'infortuné Sabinus, ces enfants inno-
» cents, élevés dans un lugubre cachot, et qui
» pour la première fois jouissent aujourd'hui de
» la vue du soleil. Eh quoi! cet astre radieux qui
» ne luit pour eux que depuis si peu d'instants,
» doit-il éclairer le supplice de Sabinus? et ce
» jour qui les arrache des ténèbres et de la cap-
» tivité, doit-il être enfin le dernier des jours
» de leur père?... Mais quel fut le crime de Sabi-
» nus? L'ambition. César, si cette passion n'eût
» pas dominé dans votre âme, feriez-vous le bon-
» heur de l'univers, seriez-vous l'arbitre du sort
» de mon époux?... Vous avez prouvé jusqu'ici
» que la fortune ne fut point aveugle en vous
» favorisant: achevez de la justifier par votre
» clémence... Tout vous est soumis; vous régnez,

» Ah! connaissez le plus doux charme de ce
» haut rang où vous a placé le sort; plaignez les
» malheureux, et sachez pardonner. Pourriez-
» vous être insensible aux pleurs d'une épouse,
» d'une mère, aux gémissements de ses enfants?
» Vous êtes souverain, vous êtes père, et l'inno-
» cence et la nature auraient en vain versé des
» larmes à vos pieds! Hélas! le ciel ne s'est-il
» pas chargé lui-même du châtiment de Sabinus?
» ne vous a-t-il pas ôté le droit de le punir, en
» ne le livrant en vos mains qu'après neuf ans
» de captivité?... Souffrirez-vous qu'on puisse
» vous reprocher un jour cet excès de rigueur
» si peu nécessaire à votre sûreté? Ah! César,
» songez-y, votre inflexibilité ne peut ravir à Sa-
» binus qu'une vie obscure et languissante, tan-
» dis qu'elle ternirait aux yeux de la postérité
» cette gloire si brillante et si pure, heureux et
» juste fruit de vos travaux et de vos exploits. »

On demandera sans doute, après la lecture de cette anecdote intéressante, si Vespasien se laissa toucher: hélas! non! et ce prince, peu sensible à tant de vertus, condamna à la mort l'époux d'Éponine, qui, engagé dans un parti contraire au sien, avait manifesté des prétentions à l'Empire. Au reste, l'héroïsme d'Éponine ne se démentit pas jusqu'au dernier instant, et elle accompagna son mari au supplice. (*Par Madame de Genlis.*)

L'ÉCUEIL DE L'AMITIÉ POSTICHE.

RICHARD STEELE donnait d'excellents préceptes d'économie, mais personne n'était moins économe que lui: sa prodigalité le réduisit souvent à de fâcheuses circonstances. Généralement aimé de ceux qui le connaissaient, il faisait les délices des plus aimables sociétés de Londres. Un Baronnet de Lincolnshire, fort riche, et grand admirateur de Steele ne cessait de le combler d'éloges et de marques d'estime; il le pressait de disposer de son crédit, de sa fortune, et sur-tout de ne point recourir à d'autres, s'il se trouvait jamais dans quelque situation embarrassante. Richard Steele fut bientôt dans cette situation; il alla chez son ami, qui, ne se doutant point du sujet de cette visite, s'épuisait en offres de services, et ne parlait que du désir qu'il avait de trouver une occasion favorable. Comment, dit Steele, et c'est précisément cette maudite occasion qui me conduit chez vous. J'ai besoin de cent livres pour apaiser un créancier qui me tourmente, et qui ne veut plus attendre. Cette demande inattendue pétrifia le Baronnet; il bégaya quelques mauvaises excuses. Quoi ! Sir, répondit Steele, vous m'avez engagé par vos fausses promesses à vous expo-

ser l'état de mes affaires, et vous me refusez! écoutez: je supporte avec constance tous les revers du sort; mais je ne saurais souffrir l'insulte que vous me faites; ou prêtez-moi tout à l'heure l'argent que vous m'avez offert, ou préparez-vous à mon ressentiment. Steele prononça ces mots avec tant de fermeté, que le Baronnet tremblant ouvrit son portefeuille, et lui présenta un billet de cent livres. Steele le prit, et regardant avec mépris le timide prêteur: Sir Baronnet, lui dit-il, quelque peu d'envie que j'aye de devoir cette somme à un misérable aussi vil que vous, je reçois cependant votre billet, et promets de vous le rembourser au premier jour: mais afin qu'à l'avenir vous soyez plus réservé dans vos offres, et moins lâche dans vos procédés, souffrez que je prenne la liberté de vous donner une leçon. Steele saisit en même temps le Baronnet par le nez, et le tirant avec force le contraignit d'avouer qu'il était le plus misérable des hommes.

ANECDOTE ANGLAISE.

Il se passa, dit-on, en Angleterre une scène assez plaisante entre un honnête cordonnier et un gentilhomme prétendant être nommé député au parlement. Celui-ci, d'un air fort humble,

entre dans la boutique de l'artisan, qui lui demande d'un ton brusque de quelle affaire il s'agissait? « de me rendre un petit service, répondit » le gentilhomme; il ne me manque plus qu'une » voix pour être élu, et je vous prie de m'accor» der la vôtre. Oh bien, si cela est, reprit le » cordonnier en lui présentant une escabelle, » asseyez-vous là, causons ensemble, et voyons » un peu quel homme vous êtes... Vous buvez » de la bière, n'est-ce pas? En voilà un pot déjà » entamé: nous le finirons de compagnie. Allons » prenez mon verre; buvez à ma santé, je boirai » ensuite à la vôtre... Qu'à cela ne tienne, répon» dit le gentilhomme... En même temps il boit » en faisant un peu la grimace. Dieu me damne! » vous fumerez, car je fume, moi, poursuivit » l'artisan... Eh! mais... comme vous voudrez, » repartit le candidat en dévorant son dépit. » D'un air assez gauche il allume sa pipe à celle de son nouveau camarade; et les voilà tous deux en train de politiquer. Enfin le protecteur fort content d'avoir fait passer son protégé par toutes sortes d'humiliations, le congédie sans façon. . . Sortez sur le champ de chez moi, et ne comptez pas sur mon suffrage: je me respecte trop pour le donner à un homme qui se respecte si peu, et qui cherche à s'élever par tant de bassesses.

LE PORTIER GÉNÉREUX.

Un pauvre homme qui était portier à Milan chez un maître de pension, trouva un sac où il y avait deux cents écus. Celui qui l'avait perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension; il donna de bonnes preuves que le sac lui appartenait. Le portier le rendit. Plein de joie et de reconnaissance, il offrit à son bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refusa absolument; il se réduisit donc à dix, puis à cinq: mais le trouvant toujours inexorable: Je n'ai rien perdu, dit-il d'un ton de colère, en jetant par terre son sac, je n'ai rien perdu si vous ne voulez rien recevoir. Le portier reçut cinq écus, qu'il distribua aussitôt aux pauvres. Combien la noblesse des sentiments relève-t-elle la bassesse des états et des conditions les plus communes!

HÉROÏSME D'UNE REINE.

Montaigu, qui commandait l'armée du prince Édouard, profitant du désordre qui régnait dans le camp de Henri IV, roi d'Angleterre, l'attaqua et le força. Le roi et la reine se sauvèrent chacun

de leur côté. Quelque temps après, Henri fut arrêté et conduit dans la tour de Londres. L'habitude où ce prince était d'être gouverné, le rendait assez indifférent sur ses maîtres. La reine Marguerite, son épouse, n'avait pas la même insensibilité : digne du trône par sa vertu, et supérieure au malheur par sa constance, elle se sauva avec son fils dans une forêt, où elle fut rencontrée par des voleurs. Ces brigands commencèrent par la dépouiller de ses pierreries ; mais ayant pris querelle entre eux pour le partage d'un si riche butin, la reine, dont l'âme ne s'altérait jamais par le malheur, profita de leur division pour leur échapper, et se jeta dans le plus épais de la forêt, tenant son fils entre ses bras, et marchant au hasard. Elle rencontra un autre voleur: la lassitude ne lui permettant plus de fuir, et ne craignant que pour son fils, elle s'avança vers le voleur avec cet air de majesté qui ne l'abandonna jamais: « Tiens, mon ami, lui dit-elle, sauve le fils de « ton roi. » Le voleur, touché de compassion et frappé de respect, prit le jeune prince, aida la reine à marcher, et la conduisit au bord de la mer, où ils trouvèrent une barque qui les passa à l'Écluse. Le duc de Bourgogne reçut cette princesse avec le respect dû aux illustres malheureux, lui donna deux mille écus, et la fit conduire auprès du roi René son père.

TRAIT DE JUSTICE.

L'EMPEREUR se promenant seul dans les rues de Vienne, vêtu comme un simple particulier, rencontra une jeune personne tout éplorée qui portait un paquet sous son bras. — Qu'avez-vous? lui dit-il affectueusement; que portez-vous? où allez-vous? ne pourrais-je calmer votre douleur? — Je porte des hardes de ma malheureuse mère, répondit la jeune personne au prince qui lui était inconnu, je vais les vendre; c'est, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, notre dernière ressource. Ah! si mon père, qui versa tant de fois son sang pour la patrie, vivait encore, ou s'il avait obtenu la récompense due à ses services, vous ne me verriez pas dans cet état. — Si l'empereur lui répondit le monarque attendri, avait connu vos malheurs, il les aurait adoucis; vous auriez dû lui présenter un mémoire, et employer quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins. — Je l'ai fait, répliqua-t-elle, mais inutilement; le seigneur à qui je m'étais adressée, m'a dit qu'il n'avait jamais pu rien obtenir. — On vous a déguisé la vérité, ajouta le prince en dissimulant la peine qu'un tel aveu lui faisait; je puis vous assurer qu'on ne lui aura pas dit un mot de votre situa-

tion, et qu'il aime trop la justice pour laisser périr la veuve et la fille d'un officier qui l'a bien servi. Faites un mémoire, apportez-le-moi demain, au château, en tel endroit, à telle heure; si tout ce que vous dites est vrai, je vous ferai parler à l'empereur, et vous en obtiendrez justice. La jeune personne en essuyant ses pleurs, prodiguait des remercîments à l'inconnu, lorsqu'il ajouta: il ne faut cependant pas vendre les hardes de votre mère. Combien comptiez-vous en avoir? — Six ducats, dit-elle. — Permettez que je vous en prête douze jusqu'à ce que nous ayons vu le succès de nos soins.

A ces mots, la jeune fille vole chez elle, remet à sa mère les douze ducats avec les hardes, lui fait part des espérances qu'un seigneur inconnu vient de lui donner: elle le dépeint, et des parents qui l'écoutaient reconnaissent l'empereur dans tout ce qu'elle en dit. Désespérée d'avoir parlé si librement, elle ne peut se résoudre à aller le lendemain au château; ses parents l'y entraînent: elle y arrive tremblante, voit son souverain dans son bienfaiteur, et s'évanouit. Cependant le prince, qui avait demandé la veille le nom de son père, et celui du régiment dans lequel il avait servi, avait pris des informations, et avait trouvé que tout ce qu'elle lui en avait dit était vrai. Lorsqu'elle eut

repris ses sens, l'empereur la fit entrer avec ses parents dans son cabinet, et lui dit de la manière la plus obligeante: voilà, mademoiselle, pour madame votre mère, le brevet d'une pension égale aux appointements qu'avait monsieur votre père, dont la moitié sera reversible sur vous, si vous avez le malheur de la perdre: je suis fâché de n'avoir pas appris plutôt votre situation, j'aurais adouci votre sort. Depuis cette époque, ce prince a fixé un jour par semaine où tout le monde est admis à son audience.

LES SUITES DE L'INDISCRÉTION.

L'INDISCRÉTION d'une personne a souvent entraîné la ruine de plusieurs familles, semé la division entre les amis les plus intimes, et fait commettre des crimes atroces.

Vilkins, seigneur anglais, eut le malheur d'être disgracié de son roi, qui l'envoya dans l'île de Jersey. Là, sans amis, il menait la vie la plus languissante et la plus affreuse: vingt fois il avait été près de se percer de son épée, et vingt fois cette réflexion, que la vie est un présent du ciel dont l'homme lui doit rendre compte, avait retenu son bras.

Avant que de se rendre au lieu de son exil, il avait prié un de ses amis de se charger de l'éducation d'un fils unique, gage précieux de la tendresse de deux époux injustement malheureux. Milord Gervey (c'est le nom de cet ami) mourut. Cet accident détermina Vilkins à repasser secrètement à Londres, afin d'arranger ses affaires, retirer ses fonds et ramener son fils. Milord Thaley lui offrit sa maison, et Vilkins s'y rendit de manière à n'être pas reconnu. Ses affaires étaient terminées... Le soleil ne devait pas le lendemain éclairer ses pas dans la capitale. Il se félicitait du succès de son voyage... Le jeune duc de Cercey entre, considère Vilkins, le reconnaît. Ce dernier lui avoue qu'il est à Londres incognito, et qu'il n'y est venu que pour y ramasser les débris de sa fortune. Il demande le secret: le duc le lui promet, babille un instant, et sort... Un de ses amis le rencontre, lui demande des nouvelles... Le secret pèse au duc, il veut en partager le poids ... Il manque au devoir le plus essentiel de la société ... L'ami du duc était un des plus grands ennemis de Vilkins. Il profite de l'occasion pour lui arracher la vie. Il court le déclarer au ministre, qui fait arrêter Vilkins, son fils, et son généreux hôte... Vilkins paye de sa tête la désobéissance; l'exil est la récompense de celui qui s'est acquitté des devoirs de

l'hospitalité, et le jeune Vilkins partage le même sort.

Telles furent les suites de l'indiscrétion du duc de Cercey: il sentit vivement la faute qu'il avait commise, mais elle était irréparable; les marques de douleur qu'il donna, firent succéder la compassion à l'indignation qu'on avait d'abord conçue contre lui: on le plaignit de ne pas joindre aux qualités qui le faisaient aimer, l'art, le grand art de se taire.

LE MONARQUE CHINOIS.

L'EMPEREUR Kam-Hi étant à la chasse, et s'étant écarté de ceux de sa suite, trouva un pauvre vieillard qui pleurait amèrement, et paraissait affligé de quelque disgrâce extraordinaire. Il s'approche de lui, touché de l'état où il le voit, et sans se faire connaître, lui demande ce qu'il avait. Ce que j'ai? lui répliqua le vieillard, hélas! Seigneur, quand je vous le dirais, c'est un mal auquel vous n'apporteriez aucun remède. Peut-être, mon bon-homme, répartit l'Empereur, que je vous serai d'un plus grand secours que vous ne pensez; faites-moi confidence de ce qui vous afflige. Puisque vous le voulez savoir, reprit le vieillard, c'est qu'un Gouverneur d'une

des maisons de plaisance de l'Empereur, trouvant mon bien, qui est auprès de cette maison royale, à sa bienséance, s'en est emparé, et m'a réduit à la mendicité où vous me voyez. Il a fait plus: je n'avais qu'un fils qui était le soutien de ma vieillesse, il me l'a enlevé et en a fait son esclave. Voilà, seigneur, le sujet de mes pleurs. L'Empereur fut si touché de ce discours, que ne pensant qu'à venger un crime qu'on commettait sous son autorité, il demanda d'abord à ce vieillard s'il y avait loin du lieu où ils étaient, à la maison dont il parlait; et le vieillard lui ayant répondu qu'il n'y avait guère qu'une demi-lieue, il lui dit qu'il y voulait aller avec lui, pour exhorter le gouverneur à lui rendre son bien et son fils, et qu'il ne désespérait pas de le persuader. Le persuader! reprit le vieillard; ah! seigneur, souvenez-vous, s'il vous plaît, que je viens de vous dire que cet homme appartient à l'empereur. Il n'est sûr, ni pour vous ni pour moi, de lui aller faire une pareille proposition; il ne m'en traitera que plus mal, et vous en recevrez quelque insulte que je vous prie de vous épargner. Que cela ne vous inquiète pas, reprit l'empereur; je suis résolu à tout, et j'espère que nous aurons meilleure issue de notre négociation que vous ne pensez. Le vieillard, qui voyait briller dans cet inconnu quelque chose de

ce que la naissance imprime sur le front aux personnes de ce rang, crut ne devoir plus faire de résistance. Il objecta seulement qu'étant cassé de vieillesse et à pied, il ne pourrait pas suivre le train du cheval sur lequel l'empereur était monté. Je suis jeune, répondit le prince; montez sur mon cheval, et j'irai à pied. Le vieillard ne voulût point accepter l'offre. L'empereur trouva l'expédient de le prendre en croupe derrière lui; et le vieillard s'en excusant encore, sur ce que, sa pauvreté lui ayant ôté les moyens de changer de linge et d'habits, il serait en danger de lui communiquer une vermine dont il ne se pouvait défendre: Allez, mon ami, répartit l'empereur, ne laissez pas de monter derrière moi, j'en serai quitte pour changer d'habits. Le vieillard monta donc enfin, et ils furent bientôt rendus tous deux à la maison où ils allaient. L'empereur n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il demanda le gouverneur, lequel étant venu, fut bien surpris lorsque le prince, en l'abordant, lui découvrit, pour se faire connaître, le dragon en broderie qu'il portait sur l'estomac, et que son habit de chasse cachait. Il semble que pour rendre plus célèbre cette action mémorable de justice et d'humanité, la plupart des grands qui suivaient l'empereur à la chasse, se trouvèrent là autour de lui, comme si on leur eût donné rendez-vous: car ce fut de-

vant cette grande assemblée qu'il fit mille reproches sanglants au persécuteur du bon vieillard, et qu'après l'avoir obligé de lui rendre son bien et son fils, il lui fit sur le champ trancher la tête. Il fit plus: il mit le vieillard en sa place, et l'avertit de prendre garde que, la fortune changeant ses mœurs, un autre ne profitât un jour de ses injustices, comme il venait de profiter de celles d'autrui.

Quel trait dans un empereur à peine âgé de quatorze ans!

TRAIT TIRÉ DE L'HISTOIRE DES ARABES.

Hégiage, célèbre guerrier arabe, mais d'un caractère cruel et féroce, avait condamné plusieurs prisonniers de guerre à la mort. L'un d'eux ayant obtenu d'Hégiage un moment d'audience, lui tint ce discours: vous devriez, Seigneur, m'accorder ma grâce; car un jour Abdarrahman ayant prononcé des imprécations contre vous, je lui représentai qu'il avait tort, et dès cet instant j'ai toujours été brouillé avec lui. Hégiage lui ayant demandé s'il avait quelque témoin de ce fait, l'officier nomma un prisonnier prêt à subir la mort ainsi que lui: Le général fit avancer ce dernier, et après l'avoir interrogé, il accorda

la grâce que l'autre sollicitait; ensuite il demanda à celui qui avait servi de témoin, s'il avait aussi pris sa défense contre Abdarrahman. Celui-ci, continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avait pas cru devoir le faire. Hégiage, malgré sa férocité, fut vivement frappé de tant de franchise et de grandeur d'âme. Eh bien: reprit-il après un moment de silence, si je vous accordais la vie et la liberté, seriez-vous encore mon ennemi? Non, seigneur, répondit le prisonnier. Il suffit, dit Hégiage, je compte entièrement sur cette simple parole; vous m'avez trop prouvé l'horreur que vous cause le mensonge, pour que je puisse douter de vos promesses. Conservez cette vie qui vous est moins chère que l'honneur et que la vérité, et récevez la liberté, comme la juste récompense due à tant de vertu.

Vous voyez, mes enfants, continua la baronne, que la vérité, ainsi que l'a dit votre mère, nous sert même dans les circonstances où elle semble qu'elle pourrait nous être funeste. N'auriez-vous pas cru que, dans cette occasion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux et sanguinaire? cependant elle est si belle et si touchante, qu'au lieu d'irriter un tyran, elle l'adoucit et le désarma. Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on est bien vrai,

on n'a pas besoin d'affirmer ce qu'on dit. Sans doute les protestations sont inutiles; un simple oui persuade mieux que tous les serments que pourrait faire une personne dont la sincérité ne serait pas bien reconnue. Vous vous rappelez à ce sujet sans doute la glorieuse preuve d'estime que Xénocrate reçut des Athéniens. Je vous ai lu ce trait. On ne peut posséder cette précieuse qualité sans être véritablement vertueux; aussi tous les grands hommes ont-ils été particulièrement recommandables par leur amour pour la vérité; entre autres Xénocrate, cet illustre philosophe, et Épaminondas, ce héros si vertueux, qui avait pour règle constante de ne mentir jamais, même en riant. (*Madame de Genlis.*)

LE MAURE ET L'ESPAGNOL.

La plupart des Maures qui font leur séjour dans les villes d'Afrique, tirent leur extraction des malheureux proscrits qui ont été chassés d'Espagne en divers temps; et c'est une opinion presque unanime parmi ces barbares, que le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à Dieu est de tuer un chrétien. Ali Pélégrini, un de leurs généraux, ayant un jour débarqué sur la côte quelques prisonniers Espagnols, après un sanglant

combat, un Maure s'approcha de lui, et se jetant à ses pieds: « Seigneur, lui dit-il, vous êtes bien heureux d'avoir tué tant de chrétiens, et de trouver l'occasion d'en tuer tous les jours; vous serez couvert de gloire dans le Paradis. Pour moi, je n'ai jamais eu cette satisfaction; mais il ne tiendrait qu'à vous de me le procurer en m'abandonnant un de ces misérables esclaves pour l'immoler à Dieu. » Ali parut consentir à cette demande, et montrant au Maure un Espagnol jeune et robuste, lui dit de se rendre dans le bois voisin où il lui enverrait sa proie. En même temps il fit part à l'esclave des desseins du Maure, lui permettant de se défendre s'il était attaqué.

L'Espagnol ayant pris un sabre et un fusil, entra hardiment dans le bois: mais son ennemi le voyant armé prit la fuite, et revint trouver le général, auquel il avoua que la crainte l'avait empêché d'exécuter son projet. Alors Ali lui dit d'un ton sévère: « Apprends, malheureux, que la mort d'un chrétien n'est agréable au Tout-Puissant et à son prophète, que lorsqu'on le tue avec bravoure, et qu'il n'y a aucun mérite devant Dieu à massacrer des gens qui sont dans l'impuissance de se défendre. » Le Maure se retira couvert de confusion, et tous les Turcs applaudirent aux sentiments généreux de leur chef.

L'HÉROÏSME HÉRÉDITAIRE.

DURANT les troubles de la ligue, Barri, gouverneur de Leucate en Languedoc, fut fait prisonnier par je ne sais quel accident, et conduit à Narbonne dont les Ligueurs étaient les maîtres. Ils le pressèrent vivement et inutilement de leur livrer sa place. On le menaça à la fin de le condamner à mort, à moins qu'il n'obligeât sa femme, demeurée à Leucate, à leur en ouvrir les portes: il fut inébranlable. La femme, avertie du danger de son époux, répond que si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, et qu'elle ne rachètera jamais la vie de son mari en livrant une forteresse pour la conservation de laquelle il se ferait gloire de mourir. Irrités d'une constance que des gens plus généreux auraient admirée, les Ligueurs exécutèrent leur cruelle menace. Henri IV, donna le gouvernement de Leucate au fils de deux personnes comparables à ce que l'antiquité a eu de plus grand. Sous le règne suivant, une armée espagnole forma le siége de cette ville. Serbellon, qui la commandait, fit tenter le gouverneur par les promesses les plus magnifiques. « Que vous me connaissez mal, répondit Bari

à l'envoyé: l'honneur me sera toujours plus cher que toutes les richesses du monde, que la vie même. A Dieu ne plaise que je dégénère de la vertu de mon père et de ma mère, et que je ne suive pas le grand exemple de courage et de fidélité qu'ils ont laissé dans leur famille. L'un aima mieux mourir que de livrer Leucate aux ennemis de son roi, et l'autre refusa constamment de racheter par une trahison la vie d'un époux tendrement aimé. Donnerai-je pour quelques pistoles ce que ma mère n'a pas voulu donner pour une chose qu'elle estimait sans prix? si j'ai le malheur de ne pouvoir conserver Leucate, je conserverai du moins mon honneur et ma réputation. J'aime mieux être pauvre dans ma patrie, que riche chez ses ennemis. »

Le suborneur, voyant qu'il ne gagnait rien, annonça à Barri que la place serait vigoureusement battue dès le lendemain. Que j'aime à vous entendre parler de la sorte! répliqua le gouverneur. Si les Espagnols m'attaquent fortement, ils me donneront occasion d'acquérir une double gloire: j'aurai résisté à leurs promesses trompeuses et à leurs vains efforts contre une place mieux défendue qu'attaquée. Barri tint parole. Il fit une résistance opiniâtre. Le duc d'Halluin vint à son secours, et battit l'armée de Serbellon. On trouva parmi les morts des femmes déguisees

en hommes. Un Français ayant demandé aux prisonniers espagnols s'ils connaissaient ces nouvelles Amazones: « Vous vous trompez, répondit spirituellement un d'entre eux; ce ne sont point des femmes. S'il y en avait dans notre armée, ce sont les lâches qui ont pris la fuite. »

SAINT BASILE ET SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Modèles pour les Étudiants.

Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze étaient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde, et encore plus selon Dieu. Ils naquirent presque en même temps, et leur naissance fut le fruit des prières et de la piété de leurs mères, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avaient reçus. Celle de Saint Grégoire le lui présentant dans l'église, sanctifia ses mains par les livres sacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avaient l'un et l'autre tout ce qui rend les enfants aimables; beauté de corps, agrément dans l'esprit, douceur et politesse dans les manières.

Leur éducation fut telle qu'on peut se l'imaginer dans ces familles où la piété était, si l'on peut parler ainsi, héréditaire et domestique; et où père, mère, frères, sœurs, aïeux, de côté et

d'autre, étaient tous des Saints, et des Saints fort illustres.

Le naturel heureux que Dieu leur avait accordé, fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques on les envoya séparément dans les villes de la Grèce qui avaient le plus de réputation pour les sciences, et ils y prirent les leçons des plus excellents maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On sait que cette ville était comme le théâtre et le centre des belles lettres et de toute érudition: elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux Saints, ou du moins elle servit beaucoup à en serrer les nœuds d'une manière plus étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avait à Athènes une coutume fort bizarre, par rapport aux écoliers nouveaux venus, qui s'y rendaient de différentes provinces. On commençait par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, et là on leur faisait essuyer mille brocards, mille railleries, mille insolences; après quoi on les menait aux bains publics en cérémonie, à travers la ville, escortés et précédés par tous ces jeunes gens qui marchaient deux à deux. Lorsqu'on y était arrivé, toute la troupe s'arrêtait, jetait de grands cris, et faisait mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusait de les leur ouvrir. Quand le

nouveau venu y avait été admis, pour lors il recouvrait sa liberté. Grégoire, qui était arrivé le premier à Athènes, et qui savait combien cette ridicule cérémonie était contraire et coûterait au caractère grave et sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser. Ce fut là, dit saint Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui ne s'éteignit jamais, et ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours.

Cette liaison formée et commencée comme je viens de le dire, se fortifia de plus en plus, surtout lorsque ces deux amis, qui n'avaient rien de secret l'un pour l'autre, eurent reconnu qu'ils avaient tous deux le même but et cherchaient le même trésor, je veux dire la sagesse et la vertu. Ils vivaient sous le même toit, mangeaient à la même table, avaient les mêmes exercices et les mêmes plaisirs, n'étaient, à proprement parler, qu'une même âme.

Ces deux Saints, et l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillèrent toujours parmi leurs compagnons par la beauté et la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité et la promptitude

avec laquelle ils saisirent toutes les sciences qu'on enseignait à Athènes, belleslettres, poésie, éloquence, philosophie; mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs qui était alarmée à la vue du moindre danger, et qui craignait jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut Saint Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, et dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentiments. Pendant qu'il dormait, il crut voir deux Vierges du même âge et d'une égale beauté, vêtues d'une manière modeste et sans aucune de ces parures que cherchent les personnes du siècle; elles avaient les yeux baissés en terre et le visage couvert d'un voile, qui n'empêchait pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandait sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vue me remplit de joie, car elles paraissaient avoir quelque chose au-dessus de l'humain. Elles, de leur côté, m'embrassèrent et me caressèrent comme un enfant qu'elles aimaient tendrement: et quand je leur demandai qui elles étaient, elles me dirent, l'une qu'elle était la pureté, et l'autre la continence, toutes deux les compagnes de J. C. et les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Après elles s'envolèrent au ciel, et mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

Tout cela n'était qu'un songe, mais qui fit un effet très réel sur son cœur. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, et il la repassait avec plaisir dans son esprit: ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui, s'enflammant de plus en plus, l'embrâsa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avaient un grand besoin, lui et Basile, d'une telle vertu pour se soutenir au milieu des périls d'Athènes, la ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs, à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendaient de toutes parts, et qui y apportaient chacun leurs vices: « Mais, dit Saint Grégoire, nous eûmes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue, quelque chose de pareil à ce que disent les poètes d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, d'un animal qui subsiste au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchants. Nous ne connaissions à Athènes que deux chemins; l'un qui nous conduisait à l'église et aux saints Docteurs qui y enseignaient, l'autre qui nous menait aux écoles et chez nos maîtres de Littérature: pour ceux qui conduisaient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, aux festins, nous les ignorions absolument.»

Il semble que des jeunes gens de ce caractère,

qui se séparaient de toute société, qui n'avaient aucune part aux plaisirs et aux divertissements de ceux de leur âge, dont la vie pure et innocente était une censure continuelle du dérèglement des autres, devaient être en butte à tous leurs compagnons, et devenir l'objet de leur haine, ou du moins de leur mépris et de leurs railleries. Ce fut tout le contraire; rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis; et, j'ose le dire, ne fait plus d'honneur à la piété même qu'un tel évènement. Il fallait en effet que leur vertu fût bien pure, et leur conduite bien sage et bien mesurée, pour avoir su non-seulement éviter l'envie et la haine, mais s'attirer généralement l'estime, l'amour et le respect de tous leurs compagnons.

C'est ce qui parut d'une manière bien éclatante, lorsqu'on apprit qu'ils songeaient à quitter Athènes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut universelle; les cris et les plaintes retentissaient de toutes parts, les larmes coulèrent de tous les yeux; ils allaient perdre, disaient-ils, tout l'honneur de leur ville et la gloire de leurs écoles.

Je ne sais s'il est possible d'imaginer un modèle plus parfait pour les jeunes gens que celui que je viens d'exposer à leurs yeux, où l'on

trouve réunis tous les traits qui rendent la jeunesse aimable et estimable: noblesse du sang, beauté d'esprit, ardeur incroyable pour l'étude, succès merveilleux dans toutes les sciences, manières polies et honnêtes, modestie étonnante au milieu des louanges, une piété et une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître et fortifier. *(M. Duguet.)*

TRAIT HÉROÏQUE.

L'EMPEREUR Achmet Ier succéda à Mahomet III: il monta sur le trône l'an 1602. Il n'avait alors que quinze ans, et ce fut la première fois qu'on vit un prince aussi jeune régner en Turquie. Il n'y avait que peu de mois qu'il était parvenu à l'empire, lorsque le grand Visir mourut. Achmet ne choisit aucun de ceux qui l'environnaient pour remplir cette importante dignité. Murad, pacha du Caire, était un vieillard sage et plein d'expérience. Au milieu des troubles du règne précédent, il avait maintenu tous les états d'Afrique dans la plus profonde paix, et fait passer exactement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples et sans s'enrichir. N'ayant jamais vu son nouveau maître, il était loin de prévoir son

élévation, et n'imaginait pas qu'avec un monarque aussi jeune, les soins d'un sujet fidèle dussent l'emporter sur les intrigues de la cour. Cependant au fond de l'Égypte il reçut les sceaux et l'ordre de se rendre à Constantinople. Ce choix d'Achmet annonçait à l'empire un prince qui désirait le bien, et qui saurait aimer ses peuples. Quelques années après, la guerre contre les Perses fut résolue malgré les avis de Murad qui fut chargé du commandement des armées, et qui choisit pour lieutenant Nasuf, jeune homme actif, entreprenant, qui avait acquis de grandes richesses dans différents gouvernements. Le grand Visir partit à la tête de ses troupes; et loin de presser sa marche, il mit la plus grande lenteur dans toutes ses opérations. Ce défaut d'activité fit naître au perfide Nasuf l'idée de supplanter son bienfaiteur et son ami. Il écrivit secrétement à la Porte, et il offrit à l'empereur soixante mille sequins pour les frais des approvisionnements, si sa hautesse voulait le faire grand Visir à la place de Murad. Le sultan, plein d'estime et de reconnaissance pour son ministre, fut indigné de l'ingratitude de Nasuf. Il envoya sa lettre à Murad, en lui mandant qu'il le laissait maître absolu du sort de son lieutenant; qu'il lui permettait également de le conserver, de le dégrader, ou enfin de le faire étrangler. Murad, sur-le-champ fit ordonner à Nasuf de se rendre

dans sa tente, et lui montra la lettre de l'empereur. Nasuf crut lire l'arrêt irrévocable de sa mort. Cependant il voulut entreprendre de se justifier, ou plutôt descendre à des prières, lorsque Murad l'interrompant: « Vous avez fait une » perfidie, lui dit-il, mais vous avez de grands ta- » lents. Je vous crois en effet capable de comman- » der l'armée; ainsi je vous en remets la charge, » et les sceaux de l'empire devenus trop pesants » pour mon âge. Soyez fidèle à l'empereur: puis- » sent vos armes être victorieuses ! » Aussitôt Murad assembla les troupes, et proclama lui-même son successeur. Murad finit tranquillement ses jours dans une retraite agréable. La Providence ne permit pas que Nasuf jouît long-temps du fruit de sa trahison. Devenu grand Visir, il épousa une fille de l'empereur; mais ayant indignement abusé de sa faveur, il fut étranglé par les ordres d'Achmet.

TRAIT D'AMOUR FRATERNEL.

Anecdote portugaise.

En 1585, des troupes Portugaises qui passaient dans les Indes, firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Cafres, et l'autre se remit en mer

sur une barque construite des débris du vaisseau. Le pilote, s'apercevant que le bâtiment était trop chargé, avertit le chef Édouard de Mello que l'on va couler à fond si on ne jette dans l'eau une douzaine de victimes. Le sort tomba entre autres, sur un soldat dont l'histoire n'a point conservé le nom. Son jeune frère tomba aux genoux de Mello, et demanda avec instances de prendre la place de son aîné. « Mon frère, dit-il, est plus capable que moi; il nourrit mon père, ma mère, et mes sœurs; s'ils le perdent, ils mourront tous de misère: conservez leur vie en conservant la sienne; et faites-moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun secours. » Mello y consent, et le fait jeter à la mer. Le jeune homme suit la barque pendant six heures; enfin il la rejoint. On le menace de le tuer, s'il tente de s'y introduire: l'amour de la conservation triomphe de la menace: il s'approche, on veut le frapper avec une épée qu'il saisit et retient jusqu'à ce qu'il soit entré: sa constance touche tout le monde: on lui permet enfin de rester avec les autres, et il parvient ainsi à sauver sa vie et celle de son frère.

APOLOGUE ALLEMAND.

La générosité consiste surtout à faire du bien à ses ennemis; c'est le sujet de cet Apologue de monsieur Lichtwehr.

Un honnête père de famille, chargé de biens et d'années, voulut régler d'avance sa succession entre ses trois fils, et leur partager ses biens, le fruit de ses travaux et de son industrie. Après en avoir fait trois portions égales et avoir assigné à chacun son lot: Il me reste, ajouta-t-il, un diamant de grand prix: je le destine à celui de vous qui saura le mieux le mériter par quelque action noble et généreuse, et je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir. Aussitôt les trois fils se dispersèrent; mais ils se rassemblèrent au temps prescrit. Ils se présentèrent devant leur juge, et voici ce que l'aîné raconta: Mon père, durant mon absence, un étranger s'est trouvé dans des circonstances qui l'ont obligé de me confier toute sa fortune; il n'avait de moi aucune sûreté par écrit, et n'aurait été en état de produire aucune preuve, aucun indice même du dépôt; mais je le lui ai remis fidèlement: cette fidélité n'est-elle pas quelque chose de louable? Tu as fait, mon fils, lui répondit le vieil-

lard, ce que tu devais faire; il y aurait de quoi mourir de honte, si l'on était capable d'en agir autrement; car la probité est un devoir: ton action est une action de justice, ce n'est point une action de générosité.

Le second fils plaida sa cause à son tour à peu près en ces termes. Je me suis trouvé pendant mon voyage sur le bord d'un lac; un enfant venait imprudemment de s'y laisser tomber ; il allait se noyer, je l'en ai tiré, et je lui ai sauvé la vie aux yeux des habitants d'un village que baignent les eaux de ce lac; ils pourront attester la vérité du fait. A la bonne heure, interrompit le père; mais il n'y a point encore de noblesse dans cette action, il n'y a que de l'humanité. Enfin le dernier des trois frères prit la parole. Mon père, dit-il, j'ai trouvé mon ennemi mortel, qui, s'étant égaré la nuit, s'était endormi, sans le savoir, sur le penchant d'un abîme; le moindre mouvement qu'il eût fait au moment de son réveil, ne pouvait manquer de le précipiter: sa vie était entre mes mains, j'ai pris soin de l'éveiller avec les précautions convenables, et je l'ai tiré de cet endroit fatal. Ah! mon fils, s'écria le bon père avec transport et en l'embrassant tendrement, c'est à toi sans contredit que la bague est due.

(*M. Hubert.*)

JUGEMENT MÉMORABLE.

Cette anecdote se trouve dans une ancienne relation latine d'un voyage à Pékin, par J. B. Petau.

Un riche inspecteur des manufactures de la Chine, étant sur le point de faire une longe tournée, donna un gouverneur à ses deux fils, dont l'aîné n'avait que neuf ans, et qui tous deux annonçaient d'heureuses dispositions. Le père fut à peine parti, que l'instituteur, abusant de l'autorité qu'on lui avait confiée, devint le tyran de la maison. Il éloigna les honnêtes gens qui pouvaient éclairer ses démarches, et fit chasser ceux d'entre les domestiques qui avaient le plus à cœur les intérêts de leur maître absent. On eut beau l'instruire de ce désordre, il n'en voulut rien croire, parce qu'ayant une belle âme il n'imaginait pas qu'on pût jamais en agir ainsi. Ce n'eût été encore que demi-mal, si ce méchant pédagogue eût pu donner à ses écoliers quelques vertus et des talents : mais comme il en manquait lui-même, il n'en fit que des enfants grossiers, impérieux, faux, cruels, libertins et ignorants. Après cinq ans de course, l'inspecteur, de retour,

vit enfin la vérité, mais trop tard; et sans autrement punir le serpent qu'il avait réchauffé dans son sein, il se contenta de le renvoyer. Ce monstre eut l'impudence de citer son maître au tribunal d'un mandarin, pour qu'on eût à lui payer la pension qu'on lui avait promise.

« Je la payerais très volontiers, et même dou-
» ble répondit-il en présence du Juge, si ce
» malheureux m'avait rendu mes enfants tels que
» je devais naturellement l'espérer. Les voici,
» poursuivit-il en s'adressant à l'homme de la
» loi, examinez-les, et prononcez. » En effet, après les avoir interrogés et entendu toutes leurs inepties, le mandarin porta cette sentence mémorable: Je condamne ce précepteur à la mort, comme homicide de ses élèves; et leur père à l'amende de trois livres de poudre d'or, non pour l'avoir choisi mauvais, car on peut se tromper; mais pour avoir eu la faiblesse de le conserver si longtemps. Il faut qu'un homme, ajouta-t-il par réflexion, ait la force d'en perdre un autre quand il le mérite, et surtout si le bien de plusieurs l'exige. (*M. Feutry.*)

EXEMPLE CÉLÈBRE D'AMOUR FILIAL.

Les annales Japonaises font mention de cet exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail. Quoique le prix de cette subsistance fût peu considérable, les travaux néamoins de ces jeunes gens n'étaient pas toujours suffisants pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissaient, en proie au besoin, leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avait publié depuis peu que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets, toucherait une somme assez considérable. Les trois frères s'accordent entre eux qu'un des trois passera pour le voleur, et que les deux autres le mèneront au juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime de l'amour filial et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge; il répond qu'il a volé: on l'envoie en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère: ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison; et croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs

larmes. Le magistrat, qui les aperçoit par hasard, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens de suivre ces deux délateurs; il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de la commission, et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché et les avait entendus raconter à leur mère ce que l'on vient de lire; que la pauvre femme, à ce récit, avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfants de reporter l'argent qu'on leur avait donné, disant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice: mais le jeune homme tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. « Ah! c'en est trop, lui dit le magistrat en se jetant à son cou; enfant vertueux, votre conduite m'étonne. » Il va aussitôt faire son rapport à l'Empereur, qui, charmé d'une affection si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable, et une moindre à chacun des deux autres.

LE BON FILS.

Anecdote attendrissante.

Un enfant de très bonne naissance, placé à l'école militaire, se contentait depuis plusieurs jours de la soupe et du pain sec avec de l'eau. Le gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue. Le jeune enfant continuait toujours sans découvrir son secret. M. P. D. instruit par le gouverneur de cette persévérance, fit venir le jeune élève, et après lui avoir doucement représenté combien il était nécessaire d'éviter toute singularité et de se conformer à l'usage de l'école, voyant qu'il ne s'expliquait pas sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne se réformait, de le rendre à sa famille. « Hélas! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais, la voici. Dans la maison de mon père je mangeais du pain noir en petite quantité; nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter: ici je mange de la bonne soupe, le pain y est bon, blanc et à discrétion; je trouve que je fais grande chère, et je ne puis me résoudre à manger davantage, me souvenant de l'état de mon père et de ma mère. »

M. P. D. et le gouverneur ne pouvaient retenir leurs larmes, en voyant la sensibilité et la fermeté de cet enfant. Monsieur, reprit M. P. D., si M. votre père a servi, n'a-t-il pas de pension? non; répondit l'enfant. Pendant un an il en a sollicité une; le défaut d'argent le contraint d'y renoncer. Il a mieux aimé languir, que de faire des dettes à Versailles. Eh bien, dit M. P. D., si le fait est aussi prouvé qu'il paraît vrai dans votre bouche, je vous promets de lui obtenir cinq cents livres de pension. Puisque vos parents sont si peu à leur aise, vraisemblablement ils ne vous ont pas bien fourni le gousset; recevez pour menus plaisirs ces trois louis que je vous présente de la part du roi; et quant à monsieur votre père, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent? Ne vous en inquiétez pas, répondit M. P. D., nous en trouverons le moyen. Ah! monsieur, reprit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner. Ici j'ai de tout en abondance; cet argent me deviendrait inutile, il fera grand bien à mon père pour ses autres enfants.

ANECDOTE SUR CATINAT.

tirée de son éloge.

Quelque attachement que Catinat eût pour la solitude de Saint-Gratien, cependant il passait à Paris quelques mois de l'hiver, du moins tant que sa fortune le lui permit; mais toujours fidèle à ses goûts et à son caractère, il avait choisi son logement dans un des quartiers de la capitale le plus tranquille et le moins brillant. L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire: tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler, et pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfants: mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire était aussi l'objet de ses fréquentes visites.

Un enfant, c'était le fils de son homme d'affaires, qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent, on répète de tous côtés: *Voilà le père la Pensée.* Ce mouvement, ce bruit causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure. « Ce sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent; et avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières, qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux: *A la santé*, dit-il, *de mes anciens camarades.* » Il boit et fait boire l'enfant avec lui: les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous encore aujourd'hui quelque chose d'attendrissant et d'auguste. (*Par M. de la Harpe.*)

NOUVELLE INSTITUTION.

Le mardi 24 Juin 1784, je passais, dit l'auteur qui rapporte cette anecdote, par la rue saint-Germain-l'Auxerrois. J'y fus arrêté par le spectacle le plus touchant. Un grand nombre d'enfants de l'un et de l'autre sexe, âgés d'environ douze ou treize ans, s'avançaient avec beaucoup d'ordre et de modestie du côté du grand Châtelet. Une douce joie mêlée d'attendrissement, paraissait sur tous les visages. Le premier de chaque sexe avait à la main une bourse contenant une somme d'argent. Arrivés aux portes de la prison, ils s'arrêtent: les deux enfants dépositaires de la bourse s'avancent avec gravité au milieu de leurs jeunes compagnons et de leurs jeunes compagnes, entrent dans la prison, et en sortent peu de temps après. Le jeune trésorier conduisait par la main un homme qui portait l'honnêteté peinte sur la figure, et la jeune trésorière, une veuve qui, intéressante par elle-même, intéressait encore plus par un enfant en bas âge qu'elle tenait de l'autre main: ils vont ainsi reprendre leur place à la tête de la procession. L'attendrissement était général; plusieurs versaient des larmes, tous

comblaient de bénédictions le pasteur qui formait ainsi des enfants à la vertu. Curieux d'apprendre toutes les particularités d'une cérémonie aussi intéressante, je m'adressai à un Ecclésiastique de la paroisse. Nous avons, me dit-il, le bonheur d'avoir à notre tête un pasteur qui a un cœur extrêmement sensible pour les malheureux. Persuadé qu'il n'est point de vertu plus essentielle au Christianisme et plus propre à le faire aimer, il a voulu en donner une leçon frappante à ces enfants, qui ont été admis pour la première fois à la sainte communion. Il est venu dans le lieu où nous les instruisons, et après un discours très touchant, et proportionné à leur âge, sur la charité chrétienne, qui les a fait tous fondre en larmes; il a ajouté qu'il connaissait un père de famille très laborieux, ayant quatre enfants à sa charge, et une veuve non moins respectable, tous deux arrachés à leur famille et détenus depuis plusieurs mois dans la prison, pour n'avoir pu, sans qu'il y ait aucune négligence de leur part, payer les mois de nourrice de leurs enfants, et qu'il voulait qu'ils partageassent avec lui la gloire d'en être les libérateurs. En conséquence il a indiqué une quête. On avait fait, peu de temps auparavant, un examen public sur les instructions de toute l'année. Les deux enfants les plus sages, les plus assidus et les plus instruits,

ont reçu en dépôt la rançon d'un captif pour leur récompense. Vous avez vu le reste de la cérémonie, mais nous seuls avons été témoins de la grande sensibilité qu'ont marquée tous les enfants. Lorsqu'ils ont vu paraître ces deux infortunés, il a fallu user d'autorité pour les empêcher de donner tout ce qu'ils avaient; tels sont les détails que j'ai appris de cet honnête et vertueux Ecclésiastique. Convenez, Messieurs, qu'ils sont des plus intéressants, et qu'il était difficile de donner à des enfants une idée plus sublime et plus consolante de la religion; pour moi, je vous avoue que quoique personne n'admire et ne respecte plus que moi tous les établissements qu'on a formés comme à l'envi dans notre siècle, pour servir d'encouragement à la vertu, celui-ci me paraît avoir un caractère qui le distingue de tous les autres et le rend préférable: c'est que la vertu y est seule la récompense de la vertu, je vois un grand nombre d'enfants animés de la plus noble émulation, et le seul prix promis à leurs efforts, est de concourir plus prochainement à briser les liens d'un malheureux. Cependant ceux qui l'ont remporté n'ont pas été moins satisfaits, ni moins enviés par leurs concurrents, que si on leur avait fait un avantage personnel, ce qui prouve que nous ne rendons pas assez de justice aux enfants, que les motifs les plus nobles peu-

vent faire impression sur eux, pourvu qu'on sache les leur présenter.

LE GENTILHOMME GÉNÉREUX.

Un Gentilhomme fit un de ces traits qui devraient être répétés dans toutes les Histoires. On lui avait proposé un duel. La loi de Dieu, les lois de l'État le lui défendaient, et il l'avait constamment refusé. Son agresseur, chez qui la passion étouffait tout autre sentiment, et faisait taire la raison, résolut de l'engager malgré lui. Un jour, il se trouve dans une rue écartée où devait passer ce Gentilhomme, et tirant de sa poche deux pistolets, il lui en présente un. Celui-ci, contraint de défendre sa vie, prend l'arme qu'on lui présente, et propose à son adversaire de tirer le premier. Il accepte: mais dans l'agitation étrange où il était, il manqua son coup. « Rechargez si vous voulez, et tirez encore, » lui dit le Gentilhomme avec un sang-froid qui aurait dû le désarmer, s'il n'eût été aveuglé par la passion. Il ne se le fit pas dire deux fois, et tira un second coup qui porta dans les habits. « Maintenant ce serait à mon tour, reprit le Gentilhomme généreux; mais je frémirais d'attenter à la vie d'un de mes concitoyens; oubliez ce qui

peut vous avoir indisposé contre moi; j'oublie volontiers la violence de votre procédé: embrassons-nous, et qu'il me soit permis de croire que vous me comptez au nombre de vos amis. Ces paroles ouvrirent enfin les yeux à son fougueux agresseur: il se jeta à ses pieds, et lui jura une amitié dont il ne s'est jamais départi. Une pareille action est-elle inférieure à ce qu'ont fait de plus grand ces guerriers fameux qu'on nomme des héros?

LE CADET GÉNÉREUX.

Un marchand de Londres avait deux fils; l'aîné, d'un mauvais cœur et d'un caractère dur, haïssait son jeune frère qui était plus aimable que lui, et d'un naturel doux et paisible; il n'était pas de mauvais traitement qu'il ne lui fît essuyer dès que l'occasion s'en présentait, et les remontrances et les réprimandes du père ne purent lui faire changer de conduite. Le père avait une fortune considérable dans le commerce: se sentant déjà vieux, il fit son testament; et par un partage des plus étranges, lui qui connaissait ses deux enfants, qui aimait le cadet et blâmait la dureté de l'aîné, laissa à l'aîné tout son bien avec tout ce

qu'il avait de fonds et de vaisseaux, le priant seulement de continuer le négoce et d'aider son jeune frère. Il mourut quelque temps après. Dès que l'aîné se vit seul maître, il ne contraignit plus sa haine, et chassa de la maison son malheureux cadet: l'exposant à la merci du sort, sans lui donner aucun secours. Tant d'inhumanité dans un frère remplit le cœur du jeune homme d'indignation et d'amertume: il était découragé. « Si mon frère me traite ainsi, disait-il en pleurant, que dois-je donc attendre des étrangers ? » Il fallait vivre, et la nécessité lui rendit le courage. Comme il était un peu au fait du commerce, il quitte Londres, s'adresse à un négociant d'une ville voisine, à qui il offre ses services; l'autre les accepte, et le reçoit dans sa maison. Après quelques années d'épreuve, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertu, et tant d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage, et en mourant il lui laissa tous ses biens. Après la mort du beau-père, le gendre se trouvant assez riche, et n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser n'abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix et de jouir de lui-même, il acheta dans une province éloignée de la capitale une belle terre avec son château, s'y retira avec son épouse, et y vécut content avec honneur et bonne renommée.

Il est une providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné, depuis la mort du père, avait continué le commerce, multiplié les entreprises, et long-temps tout réussit au gré de ses vœux: mais il vint une année fatale; ses pertes s'accumulèrent, une tempête engloutit tous ses vaisseaux lorsqu'ils revenaient avec une riche cargaison. Dans le même temps, plusieurs marchands qui avaient entre les mains ce qui lui restait d'argent, firent banqueroute; et pour comble d'infortune le feu prit à sa maison, consuma tout ce qu'il avait d'effets, et le réduisit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui restait d'autre ressource, pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables que le récit de ses malheurs pouvait attendrir; il mangeait le pain de la charité publique dans les larmes et les remords.

Où en serais-je à présent, se disait-il en soupirant, si tous les hommes étaient aussi durs que moi? Ah! s'ils savaient comment j'ai traité mon frère! Mon frère! s'écriait-il quelquefois dans le chemin, où es-tu? tu me maudis sans doute, et tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim. Ah! que ne peux-tu me rencontrer et me voir, tu seras vengé! que ne puis-je, en t'embrassant, rompre avec toi ce morceau de

pain qu'une mère pauvre et généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant; je serais consolé... Hélas! si le hasard m'offrait à ses yeux, il ne reconnaîtrait jamais son aîné sous les lambeaux de la misère, il devrait pourtant espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur.

Un jour qu'il avait fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui fallait pour se soutenir, il aperçut de loin un homme bien mis, se promenant dans une prairie voisine d'un joli château dont il lui parut le seigneur; il s'avance, il l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins, et le conjure de lui accorder quelque secours. D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, et comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes? L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitements envers son frère: dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, et d'avouer qu'il avait bien mérité ses malheurs; mais la crainte et le besoin le retinrent; il craignit d'éteindre par cet aveu la pitié qu'il voulait inspirer à ce seigneur ; il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connaissait sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmène au château, et ordonne

à ses gens de le bien traiter, et de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir, il raconte à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, et lui communique son dessein. Le pauvre dormit d'un sommeil profond et paisible toute la nuit, et le matin, à son réveil, sa première pensée fut: Que cet homme est bienfaisant! s'il n'est pas riche, il mériterait de le devenir. Quelques heures après, le maître l'envoya chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa pendant quelque temps avec attendrissement, et lui demanda s'il ne le connaissait pas. Non, répondit le pauvre. Eh quoi! s'écria-t-il en pleurs, je suis ton frère! En même temps il s'élance à son cou, et l'étreint tendrement dans ses bras. L'aîné, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnaissance et de joie, tombe à ses genoux, en s'écriant: Mon frère! les embrasse et et les arrose de ses larmes en lui demandant pardon. Il y a long-temps, lui répond son frère, que je t'ai pardonné. Oublie le passé; tu es riche, car je le suis; vivons ensemble et aimons-nous. Oui, mon frère, je t'aimerai, lui répond l'aîné d'une voix étouffée par les sanglots; mais je ne me pardonnerai jamais, je me souviendrai toujours de la manière dont je t'ai traité, et que c'est toi qui me soulages.

ANECDOTE SUR LE DUEL ET LES DUELLISTES.

Le vrai brave consacre son courage à la défense de sa patrie.

Je ne sais où j'ai lu le trait suivant, que je crois être de M. de Turenne lui-même, avant qu'il fût avancé dans le service. Étant appelé en duel par un autre officier, il lui répondit: « Je ne sais » pas me battre en dépit des lois; mais je saurai » aussi bien que vous affronter le danger, quand » le devoir me le permettra. Il y a un coup de » main à faire, très utile et très honorable pour » nous, mais très périlleux. Allons demander à » notre général la permission de le tenter, et » nous verrons qui des deux s'en tirera avec » plus d'honneur. » Celui qui avait proposé le duel, trouva le projet si périlleux en effet, qu'il refusa de soumettre sa valeur à une pareille épreuve. Tel est le genre de courage de la plupart des duellistes. On en a vu chercher à se faire une réputation de bravoure dans des rencontres particulières, et se mettre au lit un jour de bataille.

On peut voir dans la vie de M. de Turenne, par Raguenet, quelle a été sa conduite à l'égard

du maréchal de la Ferté et du prince palatin. Elle ne s'accorde guère avec le point d'honneur de nos faux braves.

Il y aurait, après tout, bien peu d'affaires, si tous ceux qui sont témoins de quelques disputes, se comportaient comme il serait à souhaiter qu'ils le fissent, d'après l'exemple que nous allons citer.

Un jour, douze personnes avaient dîné ensemble dans une maison: après le repas, on proposa de jouer, et l'on fit deux parties différentes, dans l'une desquelles il s'éleva entre deux officiers une dispute, suivie de quelques propos assez durs. Les autres personnes qui étaient présentes, s'empressent de l'apaiser, en leur disant qu'ils ont tort tous deux. Ceux-ci cependant commençaient à s'échauffer, lorsqu'un autre officier de la compagnie, homme de tête, très sage et très sensé, fut à la porte de la salle, ferma la serrure à double tour, et en mit la clef dans sa poche. Ensuite se tournant vers la compagnie, il dit: Personne ne sortira d'ici qu'après que ces messieurs se seront accommodés. Il faut que celui qui est auteur de la querelle commence (car c'est lui qui a le premier tort) à faire excuse à l'autre de ce qu'il lui a dit; que celui qui se croit attaqué reçoive l'excuse, et témoigne qu'il est fâché d'avoir relevé avec trop de hauteur l'insulte qu'il croit

qu'on lui a faite; et qu'ensuite ces deux messieurs s'embrassent et promettent de ne se rien demander davantage. S'ils refusent de le faire, j'en porterai mes plaintes aux maréchaux de France, et je les prierai de donner leurs ordres pour empêcher un duel entre ces messieurs. La conduite de cet officier fut fort approuvée. La compagnie engagea ces deux militaires à se faire des excuses respectives, et ils s'embrassèrent.

MIFFLIN.

Monsieur Walter Mifflin, par son humanité, sa candeur, son affabilité et ses connaissances, est un de ces hommes respectables qui honorent leur patrie et leur siècle. Il est membre de la société des amis, qui est le nom que les Quakers ont pris.

Depuis long-temps, plusieurs amis avaient proposé d'émanciper leurs nègres : cette heureuse doctrine avait été promulguée et recommandée dans plusieurs assemblées; déjà même un membre de cette société, habitant la ville de Flushing sur l'île de Nassau, fameux par ses connaissances médecinales, ainsi que par ses vertus chrétiennes, avait donné la liberté à tous ses nègres, et

par son testament leur avait légué une subsistance décente. Walter Mifflin ne tarda pas à suivre un exemple si conforme à ses sentiments. Il avait reçu de son père trente-sept nègres, tant vieux que jeunes. Le jour qu'il avait fixé pour leur émancipation étant venu, il les appela dans sa chambre les uns après les autres; et voici l'entretien qu'il eut avec l'un d'eux.

Hé bien, ami Jacques, quel âge as-tu?

— Mon maître, j'ai vingt-neuf ans et demi. — Tu aurais dû, comme nos frères blancs, être libre à vingt et un ans. La religion et l'humanité m'enjoignent de te donner aujourd'hui la liberté, et la justice m'ordonne de te payer huit ans et demi de travail, qui, à 270 livres par an, y compris ta nourriture et ton habillement fait la somme de 2294 livres que je te dois: mais comme tu es jeune et vigoureux, et qu'il faut que tu travailles pour te maintenir, mon intention est de te donner une obligation pour cette somme portant à l'ordinaire sept pour cent d'intérêt. Voilà le commencement de ta fortune. Écoute, Jacques, tu es libre comme moi; tu n'as plus d'autre maître que Dieu et les lois; va dans l'autre chambre trouver ma femme Phébé, ton ancienne maîtresse, et mon neveu Guillaume Robert, ils sont occupés à écrire ta manumission; aussitôt que je l'aurai scellée et signée devant témoins, tu iras la faire

recorder dans les livres de notre société de Douvres, ainsi que dans les regisires de la Comté. Puisse Dieu te bénir, Jacques! sois sage et laborieux, dans tous tes malheurs et détresses, tu trouveras un ami dans ton ancien maître Walter Mifflin. Jacques, surpris d'une scène si nouvelle, si touchante, si inattendue, fondit en larmes, comme si on lui eût annoncé le plus grand des malheurs. L'effet soudain de l'étonnement, de la reconnaissance, et de plusieurs autres sentiments, lui gonfla le cœur et produisit même des mouvements convulsifs. Il pleura amèrement, et à peine put-il s'exprimer. « Ah! mon » maître, que ferai-je de ma liberté? Je suis né » sous votre toit; j'y ai toujours joui de tout ce » dont j'avais besoin; dans les champs nous tra» vaillions ensemble, et je puis dire que je travail» lais autant pour moi que pour vous, puis» que j'étais nourri des mêmes viandes et vêtu » des mêmes habits; nous n'allions jamais à l'é» glise à pied; nous avions le samedi pour nous; » nous ne manquions de rien. Quand nous étions » malades, notre bonne et tendre maîtresse venait » à côté de notre lit, nous disant toujours quelque » chose de consolant. Eh bien Jacques, eh bien » mon bon garçon, qu'est-ce que tu as? ne te dé» courage point; le médecin va bientôt venir, » j'aurai soin de toi; souffre avec patience; c'est » le premier remède, etc. ».

« Ah! quand je serai libre, où irai-je? que ferai-
» je? et quand je serai malade? — Tu seras com-
» me les blancs; tu iras te louer à ceux qui te don-
» neront les plus hauts gages. Dans quelques an-
» nées, tu achèteras de la terre: tu épouseras alors
» une négresse sage et industrieuse comme toi
» tu éleveras tes enfants comme je t'ai élevé,
» dans la crainte de Dieu et l'amour du travail.
» Après avoir vécu libre et tranquille, tu mour-
» ras en paix: il faut absolument que tu reçoives
» ta manumission, Jacques, il y a long-temps que
» j'aurais dû te la donner. Plût à Dieu, le père
» de tous les hommes, que les blancs n'eussent
» jamais pensé à faire le commerce de tes frères
» d'Afrique! puisse-t-il inspirer à tous les Amé-
» ricains le désir de suivre notre exemple! Nous
» qui regardons la liberté comme le premier de
» tous les biens, pourquoi la refuserions-nous à
» ceux qui vivent avec nous? — Ah! mon maître,
» que vous êtes bon! c'est à cause de cela que
» je ne vous quitterai point. Je n'ai jamais été es-
» clave; vous ne m'avez jamais parlé que comme
» vous parlez aux hommes blancs; je n'ai jamais
» manqué de rien, ni en santé, ni en maladie; je
» je n'ai jamais plus travaillé que ne le font vos
» voisins, qui travaillent pour eux-mêmes, j'ai été
» plus riche que plusieurs blancs, auxquels j'ai
» prêté de l'argent; et ma bonne et chère maîtresse

« qui ne nous commande jamais, mais qui nous fait
» faire ce qu'elle veut en nous disant seulement,
» Jacques, je voudrais que tu fisses telle chose,
» comment pourrai-je la quitter? Donnez-moi
» par an ce que vous voudrez, sous le nom d'hom-
» me libre ou d'esclave, peu m'importe, puisque
» je ne puis qu'être heureux avec vous: je ne vous
» quitterai jamais. — Eh bien, Jacques, je consens
» à ce que tu désires. Après que ta manumission
» aura subi les formes nécessaires, je te louerai
» à l'année; mais prends au moins une semaine
» de congé; ceci est une grande époque dans ta vie;
» célèbre-là par la joie, par le repos, par tout ce
» que tu voudras. — Non, mon maître, nous som-
» mes en semailles; je prendrai mon congé dans
» un autre temps; qu'aujourd'hui seulement soit
» un jour de fête dans la famille noire. Puisque
» vous le voulez, j'accepte donc ma liberté, et
» que ma première action comme homme libre,
» soit de vous prendre par la main, mon maître,
» et de vous la serrer dans les miennes, en l'ap-
» prochant, en la plaçant sur mon sein, où l'at-
» tachement et la reconnaissance de Jacques ne
» finiront que quand il finira de palpiter; que la
» seconde soit de vous assurer qu'il n'y a point de
» travailleur dans le comté de Ken qui sera ja-
» mais plus diligent que celui qui dorénavant
» s'appellera le fidèle Jacques. »

L'homme peut-il offrir un encens plus agréable à la Divinité? (Lettre d'un Américain.)

ANECDOTE PERSANE.

Cosroès, roi de Perse, dit le philosophe Sadi, avait un ministre dont il était content, et dont il se croyait aimé, Un jour ce ministre vint lui demander à se retirer. Cosroès lui dit: Pourquoi veux-tu me quitter? j'ai fait tomber sur toi la rosée de ma bienfaisance; mes esclaves ne distinguent point tes ordres des miens; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. — Mitrane (c'était le nom du ministre) répondit: O Roi! Je t'ai servi avec zèle, et tu m'en as trop récompensé: mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés: laisse-moi les remplir. J'ai un fils; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.—Je te permets de te retirer, dit Cosroès, mais à une condition: parmi les hommes de bien que tu m'as fait connaître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'éclairer et d'élever l'âme de mon fils; finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux autres hommes; qu'ils te doivent un bon maître. Je connais la corruption de la Cour; il ne faut pas qu'un jeune Prince

la respire: prends mon fils, et va l'instruire avec le tien dans la retraite au sein de l'innocence et de la vertu. Mitrane partit avec les deux enfants; et après cinq ou six années, il revint avec eux auprès de Cosroès, qui fut charmé de revoir son fils, mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien ministre. Cosroès sentit cette différence avec une douleur amère, et il s'en plaignit à Mitrane. O Roi! lui dit Mitrane, mon fils à fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un et à l'autre: mes soins ont été également partagés entre eux; mais mon fils savait qu'il aurait besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au tien que les hommes auraient besoin de lui. (*M. De Saint Lambert.*)

TRAIT CHARMANT.

Madame de Saint-J..., épouse du juge de C..., reçut, en l'absence de son mari, une pauvre paysanne dont le procès devait être jugé le lendemain, et de ce procès dépendait sa modique fortune. Le père de la paysanne s'etait approprié quelques terrains qui ne lui appartenaient pas, et cette infortunée, qui ignorait cette faute punissable, jouissait, comme héritiere, de ce bien

mal acquis. Sa famille était nombreuse, et la perte de ce terrain les réduisait tous à la mendicité. Ses larmes touchèrent Madame de St.-J... Elle fut d'autant plus sensible à la douleur de cette pauvre femme, qu'elle vit de la délicatesse et de la probité dans sa façon de penser. Elle gémissait plus encore de la coupable cupidité de son père, que de la perte qu'elle allait faire. » Consolez-vous, lui dit Madame de St.-J...; quand » votre procès sera jugé, venez me trouver, mais » que ce soit en particulier; j'aurai alors quel- » que chose à vous dire qui ne doit être su que » de vous et de moi. » Après avoir congédié la paysanne, madame de St.-J... fut chez M. de P..., qui était son parrain, et qui lui avait donné, en se mariant, un contrat de deux cents livres de rente, pour être employées uniquement à ses menus plaisirs. « De grâce, mon cher parrain, lui » dit-elle, donnez-moi les fonds de ce contrat: je » veux m'acheter un bijou dont je suis enchan- » tée, que je ne puis demander à mon mari, et » que je ne veux pas même obtenir de vos bon- » tés pour moi: vous m'avez donné ce contrat, » rachetez-le moi; cela me suffit. » M. de P... questionna en vain sa filleule sur le bijou en question; elle éluda toujours de le satisfaire avec le ton de la gaîeté. M. de P... était avare et profita du désir de madame de St-J... Il ne voulut

racheter le contrat que pour trois mille livres. Madame de St. J... accepta avec empressement, et se priva, comme on voit, de deux cents livres de rente et de cent pistoles d'argent qui devait lui revenir sur son contrat. Mais satisfaite d'avoir une somme dont elle voulait faire un digne usage, elle revint chez elle, et attendit avec impatience la décision du procès. La paysanne le perdit, et revint le lendemain toute en pleurs trouver madame de St.-J... Entrées toutes deux dans le cabinet, la bienfaisante épouse du juge le plus intègre remit à la paysanne désolée les trois mille livres qu'elle avait eues de son parrain. « Prenez » cette somme, ma chère amie, lui dit-elle; em» ployez-la à racheter le bien que vous venez de » perdre si on veut vous le vendre, ou un autre » de même valeur. Vous n'aurez rien perdu, et » vous me ferez gagner à moi un jour de bon» heur. Allez, allez, ne me refusez pas; ce que » je vous donne m'enrichit pour l'autre monde, » et ne peut appauvrir, dans celui-ci, une femme » prudente qui n'attache aucun prix aux baga» telles dont elle se pare ».

BEAU TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

Un ancien négociant qui avait fait une fortune considérable, fut un jour, après son dîner, au

café d'Élie, rue S.-Honoré. A côté de la table où il prenait son café, étaient deux autres bourgeois si occupés de leur entretien, qu'ils ne paraissaient pas s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un auprès d'eux. Il entendit que l'un d'eux disait à l'autre: Mais, mon ami, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de se retourner? est-ce que douze; quinze mille francs ne seraient pas capables de te tirer d'affaire? Non, mon ami, répondit l'autre, il me faudrait au moins vingt-cinq mille francs; et comme il ne m'est pas possible de les trouver, je me vois forcé de manquer. Tu juges bien que ce n'est pas ma propre personne qui m'affecte le plus: mais l'honneur!... mais une femme!... mais des enfants!... Tu vois un homme au désespoir.

L'ancien négociant, qui avait paru ne prendre aucune part à ce qui se disait à côté de lui, attendit que les deux particuliers fussent sortis, et s'informa de la maîtresse du café, qui ils étaient. Ce sont, lui dit-elle, deux marchands de cette rue. —Et connaissez-vous particulièrement celui qui est habillé de telle façon? (lui désignant celui qu'il savait être dans l'embarras.) Ah! c'est un très honnête homme; il est chargé de famille, et on ne peut rien lui reprocher.

L'ancien négociant ayant encore pris ailleurs quelques autres informations, qui furent favo-

rables au marchand, retourna chez lui, fit l'inventaire de ses papiers, et y choisit pour trente mille livres d'effets payables au porteur. Le lendemain matin il les envoya à M. D... Celui-ci, à la vue de ces effets, reste tout interdit, et demande de quelle part cela lui vient. Le domestique lui nomme son maître, et ajoute qu'il ne lui a rien dit de plus, sinon de lui remettre ce paquet. M. D... prend avec lui ces effets, et va sur-le-champ trouver l'ancien négociant.—Monsieur, lui dit-il, votre domestique vient de me remettre ce paquet; il y a sans doute quelque méprise, puisque je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. — Non, monsieur, il n'y en a pas; je vous connais, je sais même votre position actuelle, et je suis charmé de pouvoir obliger un galant homme, en faveur de qui tous les témoignages se rapportent. — Oserais-je vous demander, lui dit le marchand, en rougissant, comment vous pouvez savoir la position dans laquelle je me trouve? L'ancien négociant lui raconta naturellement ce qui s'était passé au café, et de quelle manière il avait appris son embarras. Eh bien, monsieur, lui dit le marchand, puisque vous savez ma situation, il ne me conviendrait pas de vouloir m'en défendre et de faire le difficile; ainsi, j'accepte avec la plus vive reconnaissance les secours que vous m'offrez si noblement; mais

je crois, monsieur, que vingt-cinq mille livres me suffiraient — Non, monsieur, je vous ai entendu dire qu'il vous faudrait au moins vingt-cinq mille francs; il vaut mieux que vous ayez plus que moins. Le marchand, le cœur rempli d'un pareil procédé, et en même temps de la satisfaction de se voir, par ce secours, à l'abri du sort dont il était menacé, ne savait comment exprimer sa reconnaissance, et enfin demanda une plume et de l'encre pour faire son billet — Non, monsieur, je ne veux point de billet; votre parole me suffit: si vous avez le bonheur de vous rétablir, vous me rendrez cette somme, sinon je vous la donne. Le marchand ayant donc pris les trente-mille livres, se retira; et l'on peut se peindre aisément ses sentiments. Assez peu de temps après, le généreux négociant mourut; l'honnête marchand fut trouver la veuve, à qui il déclara ce qui s'était passé: elle confirma tout ce que son mari avait fait; et un pareil secours ayant mis le marchand au-dessus de ses affaires, il ne tarda pas à rendre cette somme.

Lettre à M. l'abbé de Fontenay, auteur du journal général de France.

C'est entrer dans les vues patriotiques qui vous animent, Monsieur, que de vous communiquer

des traits qui honorent la religion et l'humanité. Nous venons de perdre un de ces hommes rares dont les bienfaits ont souvent soulagé une infinité de malheureux, M. de Tressemane, ancien évêque de Glandève, âgé de soixante-trois ans. Il n'y a que seize mois qu'il occupait une maison de campagne à Franconville. Il s'y annonça d'abord en habillant de pied en cap cinquante pauvres de chaque sexe, et en distribuant des secours en tout genre à tous ceux qu'on lui fit connaître. L'hiver dernier il s'est signalé; ne se contentant pas de fournir du pain, du bois, des vêtements, il a donné des sommes considérables à plusieurs familles honteuses qui avaient été lui exposer à Paris leur triste situation. Ce n'était autrefois qu'une partie de ses bonnes œuvres: il assistait des indigents sans nombre; il avait des pensionnaires même dans plusieurs villes de province. C'était là sa passion favorite d'être utile à ses semblables; et ce qui est très rare, c'est qu'il était secondé par ceux qui l'environnaient, qui se faisaient un plaisir de lui peindre l'état des indigents, et se prêtaient à être les instruments de sa bienfaisance.

On était surpris qu'un homme e sa naissance et de sa dignité n'eût point d'équipage; un jour, on lui en fit une espèce de reproche en présence d'un curé qu'il honorait de sa confiance; et ce

digne prélat répondit avec sa modeste candeur, qu'il aimait mieux nourrir les pauvres que des chevaux. Les pauvres! loin d'en détourner la vue, il les regardait avec une compassion mêlée de complaisance; il n'attendait pas à en être salué, il les prévenait souvent. Il les portait si fort dans son cœur, qu'il avait toujours désiré de finir ses jours parmi eux; il a été exaucé.

Je n'ai parlé que de sa commisération pour les nécessiteux: ceux qui feront un éloge complet de ce pontife, pourront relever ses autres vertus. Je me contenterai de remarquer que sa présence avait déjà fait ici une impression sensible, et que la foi et les mœurs, qui se perdent toujours par la contagion du mauvais exemple, semblaient reprendre leurs droits à l'aspect d'un prélat si édifiant. En même temps il ne se refusait pas à la société: il en faisait l'agrément par l'aménité de son caractère, par sa candeur, par son affabilité.

Aussi cet homme précieux a laissé parmi nous un vide qui sera difficile à réparer. Je ne suis que l'écho des respectables voisins avec qui il s'était lié, et qui, de concert avec le peuple, versèrent des pleurs sur sa tombe.

Je suis, etc.

Le comte de Dreux.

BEAUX TRAITS DE BOILEAU.

Le célèbre Patru, avocat au parlement de Paris, était un des plus beaux esprits de son siècle: mais ayant préféré ses livres et son cabinet aux occupations du barreau, il tomba dans une extrême indigence, et se vit réduit à la dure nécessité de vendre sa bibliothèque. Despréaux l'apprend: il court chez Patru, lui offre près d'un tiers davantage de ce qu'il en voulait avoir, et met dans le marché une condition qui surprend fort l'avocat; c'est qu'il gardera ses livres comme auparavant, et qu'ils n'appartiendront à l'acquéreur qu'après sa mort. Ayant appris à Fontainebleau que l'on venait de retrancher la pension que le roi accordait au grand Corneille, il courut avec précipitation chez madame de Montespan, et lui dit que le roi, tout équitable qu'il était, ne pouvait sans quelque apparence d'injustice donner une pension à un homme comme lui qui ne commençait qu'à monter sur le Parnasse, et l'ôter à M. Corneille, qui depuis si long-temps était arrivé au sommet; qu'il la suppliait, pour la gloire de sa Majesté, de lui faire plutôt retrancher la sienne, qu'à un homme qui la méritait mieux que lui. Madame de Montespan trouva

sa générosité si grande et si peu commune, et sa manière d'agir si honnête, qu'elle lui promit de faire rétablir la pension de Corneille, et lui tint parole.

L'ÉCOLIER GÉNÉREUX.

Un écolier âgé de dix-sept ans, étudiant en rhétorique au collége d'Harcourt, rencontra dans une de ses promenades un homme couvert des haillons de la misère. L'indigence et les malheurs avaient altéré dans cet infortuné les traits d'un ancien domestique qui l'avait autrefois servi chez ses parents. Il le reconnut avec peine, et s'en approcha avec la pitié la plus vive et le plus puissant intérêt: après l'avoir interrogé sur les causes de son infortune, à laquelle il remarqua que les vices ni la paresse n'avaient aucune part, il lui assigna un rendez-vous secret pour le matin au collége d'Harcourt. Il lui donne pour premier secours tout l'argent qu'il possédait alors, et la portion de pain destinée à son déjeûner, avec ordre de revenir l'après-dîner pour son goûter. Il le charge de se loger dans une maison honnête, et de lui faire connaître l'hôtesse chez laquelle

il aurait choisi son gîte. Il s'excuse sur la modicité des secours qu'il lui procure alors, et l'exhorte à espérer du temps et de sa bonne conduite des jours plus calmes et plus heureux. L'hôtesse choisie et présentée au jeune homme a reçu pendant huit mois le prix de ses loyers: elle a éclairé les démarches de l'indigent, et a rendu témoignage de sa conduite. L'infortuné a vécu pendant ce long espace de temps de la portion de pain destinée au déjeûner et au goûter de ce généreux écolier. Mais comme elle n'aurait pas suffi, il y a ajouté par chaque semaine la modique somme d'argent que ses parents, en récompense de son travail, lui abandonnaient pour les plaisirs et les besoins de son âge. Cependant il en retranchait méthodiquement quelque chose pour mettre en masse afin d'habiller cet homme malheureux. Quand il a été assez riche, il a employé l'industrie d'un tiers pour acheter à la friperie un habit qui mît son protégé en état de se présenter sans humiliation pour solliciter quelque emploi. Cependant l'impatient jeune homme s'agitait, et s'intriguait pour lui trouver une place où il pût, en travaillant, se procurer une vie plus douce et plus aisée. Enfin il a eu le bonheur de prévenir le vœu de cet indigent, qui pour dernière ressource voulait s'engager. Il l'a fait entrer pour domestique dans

une maison où sa mère avait quelques liaisons. Cette mère, dînant un jour chez son amie, a reconnu ce laquais autrefois à ses gages. La curiosité l'a portée à lui demander l'histoire de sa vie depuis qu'il avait quitté son service: elle finissait par le récit détaillé de la généreuse sensibilité de son fils. Jusques-là un profond secret avait été gardé de la part du jeune bienfaiteur, qui avait même trompé, sur cet article, la vigilance de son précepteur.

De l'éducation relativement à la passion du jeu; conduite d'un père envers son fils. Anecdote arrivée à Riom.

Entrez dans la plupart des maisons, vous y verrez des enfants rôder autour des tables, y dévorer des yeux l'or et l'argent que le père et la mère, dont ils partagent les passions, disputent aux étrangers.

Caresser les enfants dans le gain, les repousser dans la perte, se servir de leurs mains pour mêler les cartes, pour remuer les dez, ou choisir des billets de loterie, n'est-ce pas souffler dans ces jeunes âmes les premières étincelles de la fureur du jeu? n'est-ce pas fonder leur témérité future sur des idées fausses et pusillanimes?

Que les instituteurs faits pour prévenir, re-

tarder, ou corriger les inclinations nuisibles, apprennent à leurs élèves à se servir du peu d'argent qu'on leur accorde, jamais à le risquer, surtout aux jeux de hasard. Le parti le plus sûr, dit Locke, est de leur interdire les cartes et les dez. Ce n'est pas la théorie de la morale qui nous manque, c'est l'art de l'inculquer par des signes sensibles et frappants.

Un vrai philosophe, consulté par le roi de Suède, vient de conseiller à ce vertueux monarque de faire construire des monuments qui rappellent sans cesse à ses sujets combien la vertu est auguste et le vice abject. Ce philosophe veut que les grands chemins, que les places publiques, les villages, les entrées des villes, les portiques des temples présentent de toutes parts ces utiles monuments.

Je voudrais, dit V., que l'on criât les atrocités juridiques, comme on crie les heures dans quelques pays; et moi, pour inspirer à la jeunesse l'aversion de tout ce qui est bas ou criminel, je voudrais qu'au lieu de citer à tout propos des maximes dénuées de persuasion, on eût recours à des exemples puisés, selon les occurrences, dans les diverses conditions des hommes de nos jours.

« Parle-t-on d'un menteur, d'un prodigue, ou » d'un avare? me disait un père de famille qui

» savait comment l'esprit se fausse et le cœur se
» gâte, avant de les définir à mes enfants, je les
» leur montre en action, j'imprime de bonne
» heure dans ces tendres cerveaux la physionomie
» et la difformité de chaque vice, afin qu'ils s'en
» ressouviennent un jour, qu'ils le recon-
» naissent de loin, et que, s'ils se laissent séduire,
» ils n'échappent pas du moins aux remords sa-
» lutaires. Je ne fais pas grand bruit, ajoutait-il,
» autant que je le puis; je les instruis par signes.
» Tenez, soit qu'ils sortent, soit qu'ils rentrent,
» voilà par où ils passent. »

J'aperçus des haillons, tristes dépouilles d'un joueur qualifié; les plus viles ressources l'avaient dégradé, la misère la plus honteuse l'avait lentement consumé; au bas de ce *tableau parlant* on lisait ces mots : *Dernier habit d'un tel.* Le reste faisait mention de sa naissance, des grands biens qu'il avait perdus, et de l'impuissance de ses regrets.

Un citoyen recommandable par ses lumières et par son zèle pour tout ce qui a rapport au bien public, observait que l'éducation ne finit pas entièrement avec les maîtres; qu'il en est une seconde non moins essentielle que la première, laquelle exige de la part des parens beaucoup d'attention et de sagacité. Peu de gens, disait-il, voudraient imiter le procédé d'un riche

habitant de la ville de *Riom*, qui, voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Ce jeune homme perdit une somme assez considérable: « Je la payerai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent; cependant expliquons-nous: vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres; j'ai moins donné depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus. Un joueur ne doit point se marier: jouez tant qu'il vous plaira; mais à cette condition: je déclare qu'à chaque perte nouvelle les infortunés recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes: commençons dès aujourd'hui.» La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital, et le jeune homme n'a pas récidivé. (*Par M. Dussaulx.*)

TRAIT TOUCHANT.

L'AGE aimable de l'adolescence devient plus intéressant encore par les premiers élans d'un cœur aimant et généreux. Au retour d'une représentation de l'Indigent, drame par M. Mercier, une jeune personne de douze ans, pénétrée de ce qu'elle venait de voir et d'entendre, eut avec sa mère la conversation que je vais vous rendre

Maman, il est donc des gens assez malheureux pour être exposés ainsi dans des galetas à périr de froid et de faim? Que je hais ce M. Dunoir! Peut-il y avoir des hommes aussi méchants? Et le frère de cette jeune personne qu'il veut avilir. Non, sans cet honnête notaire qui leur a résisté et a réparé tout, je crois que je n'aurais pu y tenir, tant j'avais le cœur serré de douleur et d'indignation. — Ma fille, je suis enchantée que la pièce ait produit sur vous ces impressions. Il n'est que trop de malheureux dans l'état que vous y avez vu dépeint. — Ah! maman, il faut les secourir. Il m'est venu une idée pendant que nous revenions des Italiens; nous mettrons dans une bourse, mon papa, vous et moi, ce que nous pourrons, et puis nos amis, tous ceux qui viennent ici nous aideront. C'est surtout les deux jours de la semaine où nous avons assemblée, qu'après le jeu je ferai une quête générale. Ceux qui gagnent me donneront au moins leur gain; car ils n'ont pas besoin de cela. — J'applaudis à votre idée, ma fille, et les honnêtes gens s'empresseront, je crois, de contribuer à cette bonne action: car ce qu'on perd au jeu doit être un superflu qu'on consacre à son amusement et ce qu'on y gagne devrait être réellement le patrimoine des pauvres. Pourquoi le fruit de nos plaisirs ne serait-il pas destiné à diminuer les peines

de nos semblables? Le plus grand de nos plaisirs même est celui de faire le bien. — Maman, je vous assure que ce sera désormais le plus vif des miens. — Ces intentions sont très belles, mesdames, repris-je alors, mais il faut les remplir avec tout le discernement qui vous est naturel. Prenons garde d'alimenter, avec des secours pécuniaires, le vice, et surtout l'oisiveté qui en est la source. C'est en aidant les indigents autant de ses conseils que de sa bourse, en leur inspirant l'amour de la religion, du travail, de l'ordre, de la propreté, qu'on fait essentiellement leur bonheur. Il faut leur fournir plus de secours que d'argent. Une bonne nourriture, du linge, des habits, et des matières de travail qu'on se fait représenter employées; voilà les moyens de soulager la misère sans la fomenter. Vos intentions louables me répondent du succès; et si vous trouvez bon que j'y contribue, je prie mademoiselle de vouloir bien accepter ce que ma bourse contient. Ces deux louis seront un à compte. Monsieur, dit la mère, je veux que vous nous aidiez à en faire usage. Nous donnerons deux fois la semaine quelques moments du matin à visiter les pauvres, et surtout les pauvres honteux. Ma fille verra dans cette classe des gens qui ont joui de l'opulence; elle apprendra que ceux qui ont prodigué l'or pour des super-

fluités, peuvent en venir, par des évènements imprévus, à manquer du nécessaire, elle recevra de bonne heure, par l'exemple, la leçon importante du malheur. — Oui, maman, et j'espère que cette leçon m'en préservera. Mais à propos de linge, que M. regarde comme un des premiers objets à fournir, c'est un secours que nous avons sous la main. Il y a ici tant de paires de draps, nous pouvons donc, sans nous priver, en distraire un certain nombre de cette quantité, et nous préserverons beaucoup de malheureux de coucher sur la paille. — Voilà, dis-je, une bonne idée, et qui vous laissera tous vos fonds pour suffire à d'autres besoins. Si tous les riches qui ont (suivant l'expression d'un auteur moderne) des magasins de linge, d'habits, et de meubles, accordaient ainsi l'excès de leur superflu à l'urgent nécessaire des malheureux, tous seraient soulagés.

LE BON FILS.

Monsieur de.... allant joindre son régiment, il y a douze ans, s'occupa pendant sa route à faire quelques recrues, dont il avait besoin pour compléter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville où il demeura une

semaine. L'avant-veille de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, et de la figure la plus intéressante : il avait un air de candeur et d'honnêteté qui prévenait pour lui. M. de... ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie; il le vit trembler en demandant qu'on l'engageât; il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, et peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté et qui ne la vend pas sans regret. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. Ah! Monsieur, lui répondit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs, il ne vient que de la crainte d'être refusé; vous ne voudriez peut-être pas de moi, et mon malheur serait affreux : il lui échappa quelques larmes en achevant ces mots. L'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il serait enchanté de le satisfaire, et lui demanda vîte quelles étaient ses conditions. Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme, elles vous dégoûteront peut-être. Je suis jeune, vous voyez ma taille, j'ai de la force, je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez peut-être exhorbitant; je ne puis

rien en diminuer; croyez que sans des raisons trop pressantes, je ne vendrais point mon service; mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse, je ne puis vous suivre à moins de cinq cents livres, et vous me percez le cœur si vous me refusez. Cinq cents livres! reprit l'officier; la somme est considérable, je l'avoue; mais vous me convenez, je vous crois de bonne volonté, je ne marchanderai pas avec vous: je vais vous compter votre argent; signez, et tenez-vous prêt à partir après-demain avec moi.

Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de.... Il signa gaiement son engagement, et reçut les cinq cents livres avec autant de reconnaissance que s'il les avait eues en pur don; il pria son capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, et lui promit de revenir à l'instant. M. de... crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme: curieux de s'éclairer, il le suivit sans affectation: il le vit voler à la prison de la ville, frapper avec une vivacité singulière à la porte, et se précipiter dedans aussitôt qu'elle fut ouverte: il l'entendit dire au geôlier: Voilà la somme pour laquelle mon père a été arrêté, je la dépose entre vos mains, conduisez-moi vers lui, que j'aie le plaisir de briser ses fers. L'officier s'arrête un moment, pour lui donner le temps d'arriver seul auprès

de son père, et s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard qu'il couvre de ses caresses et de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté pour lui procurer la sienne. Le prisonnier l'embrasse de nouveau. L'officier attendri s'avance: Consolez-vous, dit-il au vieillard, je ne vous enleverai point votre fils, je veux partager le mérite de son action; il est libre ainsi que vous, et je ne regrette pas une somme dont il a fait un si bon usage. Voilà son engagement, et je le lui remets. Le père et le fils tombent à ses pieds: le dernier refuse sa liberté qu'on lui rend; il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre; son père n'a plus besoin de lui, il ne pourrait que lui être à charge L'officier ne put le refuser. Le jeune homme a servi le temps ordinaire; il a toujours épargné sur sa paye quelques petits secours qu'il a fait passer à son père; et lorsqu'il a eu le droit de demander son congé, il en a profité pour aller servir ce vieillard, qu'il nourrit actuellement du travail de ses mains.

ANECDOTE SUR UN ÉCOLIER DE L'UNIVERSITÉ.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson, chancelier de l'Université de Paris, raconte

d'un jeune écolier de condition qui était à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avait eu de la vertu, eut le malheur de faire connaissance avec un autre écolier qui le perdit et qui lui apprit le mal. Il croupit long-temps, malgré les avis de son confesseur, dans les habitudes que son compagnon lui avait inspirées, et ne se corrigeait point. Dieu en fit un exemple. Une nuit, ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien; on le presse toujours, point de réponse: il criait toujours horriblement. Enfin, se tournant du côté des assistants avec un regard effaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant: « Malheur à celui qui m'a perdu! malheur à celui qui m'a perdu! malheur à celui qui m'a perdu! et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. » Oh! combien de personnes, qui, dans leur jeunesse, ayant été perverties par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'enfer ceux qui ont été la cause de leur perte! Apprenez, jeunes étudiants, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. Celui qui aime le danger, dit le Saint-Esprit, y périra.

PETIT ÉVÈNEMENT QUI FAIT HONNEUR AU MAÎTRE ET A SES DISCIPLES.

Le fils de M. D***.., rue des Foureurs à Paris, était pensionnaire chez M. Achard; il lui prit envie de voyager, et pour y parvenir, il ne vit rien de mieux que de s'engager. On le fit partir pour la ville *d'Eu* en Caux, où le régiment était en garnison: mais ayant appris que l'argent est le nerf de la guerre, et ne possédant pas un sou, il écrit à son père, qui, irrité contre lui, ne daigne pas lui faire réponse. Il s'adresse à ses anciens camarades, qu'il regrettait sans doute, et leur expose sa misère: leurs petits cœurs s'émeuvent, leurs têtes se montent, ils se fouillent, mettent en commun tout ce qu'ils possèdent, et parviennent à former une somme de soixante livres: on en charge le plus âgé, qui ploye le trésor dans une papillote, l'insère dans une lettre, et se présente à la poste pour l'affranchir. Le commis s'aperçoit que la lettre contient de l'argent, la refuse, et demande trois livres pour le port de l'argent. L'écolier, pris au dépourvu, ne voulant point entamer les deniers publics, reprend la lettre, retourne chez M. Achard, vend ce qu'il a, se procure par ce moyen violent cinq petits écus, part à pied pour la ville d'Eu, et remet le dépôt entre les mains

de celui même auquel il était destiné. Ce départ inquiéta fort le père de l'enfant, surtout quand il apprit la commission qu'il avait acceptée. Mais il est revenu après avoir rempli des obligations qu'il regarde comme sacrées; il a repris ses fonctions avec toute la modestie d'un cœur satisfait, et probablement convaincu de bonne heure qu'il est plus doux de donner que de recevoir.

ANECDOTE TOUCHANTE.

Un porteur d'eau du faubourg Saint-Germain allait de rue en rue criant sa marchandise: une fille au bas d'une allée l'arrête, lui demande sa voie d'eau, et lui dit qu'il faut la monter au cinquième étage: Mais, ajouta-t-elle, je vous préviens que je ne puis en donner qu'un sou. Un sou, dit celui-ci, pour monter à un cinquième! en vérité, cela en vaut au moins deux. J'en conviens, dit la fille d'un ton pénétré; mais on ne peut donner que ce qu'on a, et je n'ai pas davantage. Quoi! vous n'avez pas davantage?— *Hélas! ça n'est que trop vrai.* — Allons, allons, il n'importe, je vais vous la porter. Il monte avec peine un escalier étroit; et arrivé dans la chambre, il voit les quatre murailles, pour meubles un méchant grabat que couvrait une méchante paillasse, et quelques pots

de grès à moitié cassés, dans lesquels il verse sa voie d'eau, en un mot tout l'extérieur de la plus grande misère. Vous êtes donc bien pauvre, ma chère amie? — Vous le voyez; souvent je suis sans pain: et croyez-vous que si j'avais le moyen, j'eusse voulu marchander le prix de votre peine? Tenez, voilà ce que je vous ai promis; je vous l'ai dit, c'est tout ce que j'ai. Le porteur d'eau tout ému lui rend sa pièce, et lui-même fouillant dans sa poche, en tire environ douze sous en petite monnaie. Tenez, lui dit-il à son tour, voilà ce que j'ai gagné aujourd'hui; j'espère que Dieu m'en fera gagner d'autre; et il redescend satisfait.

L'ENFANT GATÉ.

Une dame d'esprit avait un fils, et craignait si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il était devenu un petit tyran, et entrait en fureur à la moindre résistance qu'on osait faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ses parents, ses amis lui représentaient qu'elle perdait ce fils chéri; tout était inutile. Un jour qu'elle était dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleurait dans la cour; il s'égratignait le visage de rage, parce qu'un domestique lui refu-

sait une chose qu'il voulait. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il vous demande, obéissez-lui tout à l'heure. Par ma foi, madame, répondit le valet, il pourrait crier jusqu'à demain, qu'il ne l'aurait pas. A ces mots, la dame devient furieuse, et prête à tomber en convulsions; elle court et passant dans une salle où était son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre, et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari qui était aussi faible pour sa femme qu'elle l'était pour son fils, la suit en levant les épaules, et la compagnie se met à la fenêtre pour voir de quoi il était question. Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande? — En vérité, monsieur, madame n'a qu'à le lui donner elle-même. Il y a un quart d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne. A ces paroles, la compagnie et le mari ne purent retenir de grands éclats de rire; la dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi, et fut si honteuse de cette scène qu'elle se corrigea et parvint à faire un aimable enfant de cet enfant maussade et volontaire. Bien des mères auraient besoin d'une pareille aventure.

TRAIT QUI N'A PAS BESOIN D'ÉLOGES.

Une pauvre veuve de Poitiers a un fils que la misère destinait à être domestique. Cet enfant profite d'un établissement où l'on enseigne gratuitement la jeunesse dans un talent honnête et utile: son émulation est récompensée par ses progrès; il mérite d'obtenir ensuite une place où il peut vivre honnêtement: s'il est sage, il a le moyen de devenir un citoyen recommandable; mais pour se rendre à sa destination, pour y paraître et s'y maintenir convenablement, selon sa situation actuelle, il a besoin d'un vêtement, de linge et d'autres petits secours. Sa mère est hors d'état de les lui fournir. Un ancien domestique du voisinage, qui n'est ni le parent ni le parrain de cet enfant, mais qui connaît la pauvreté et l'honnêteté de la mère, et l'émulation du jeune homme, instruit de l'embarras de l'un et de l'autre, qui pouvait faire manquer la bonne fortune du dernier, si personne ne l'aidait sur-le-champ, porte à cette femme cinquante écus, et lui dit: Tenez, habillez votre fils; qu'il parte, et recommandez-lui d'être bon sujet: il me rendra cette somme, lorsqu'il pourra; et s'il ne le peut pas, je la lui donne, pourvu qu'il vous soulage dans votre vieillesse.

LE JEUNE ÉLÈVE BIENFAISANT.

Un pauvre cultivateur des environs d'Amboise laissait, par sa mort, une femme dans la misère et quatre enfants en bas âge. La femme tombe malade peu de temps après, et suit son époux au tombeau. La famille s'assemble, et se partage les trois enfants les plus âgés, mais personne ne veut se charger du quatrième, âgé de quatre mois. On députe un des parents pour aller consulter un ecclésiastique vertueux, qui, dans un château voisin élevait deux jeunes seigneurs. L'ecclésiastique ne voit d'autre moyen que d'envoyer ce pauvre orphelin à l'hôpital de Blois ou aux enfants trouvés de Tours; mais un de ses élèves, âgé d'environ douze ans, s'écrie: « Je me » charge de l'enfant; allons le voir. » Son gouverneur lui représente, pour l'éprouver, que ses moyens ne pourront suffire à la dépense, et que d'ailleurs M. son père est déjà accablé d'une multitude de pauvres. « Quoi, mon maître, répondit-il avec vivacité, ce laboureur qui vient » vous consulter avec la plus grande confiance, » et qui peut à peine faire vivre une mère infir» me, trouve dans sa misère des ressources pour » se charger d'un de ces malheureux orphelins,

» et moi, fils d'un père riche, je n'en trouverais » pas assez pour secourir ce petit enfant, encore » plus infortuné! Je sacrifierai, avec la plus » grande satisfaction, tous mes menus-plaisirs, » et je demanderai à mon bon papa une culture » pour fournir aux besoins du petit innocent. » Partons pour rassurer au plus vîte sa famille.» On court aussitôt, on arrive à la cabane, on trouve l'enfant; il tend ses petits bras vers son bienfaiteur, il le caresse; on dirait que le ciel le lui destine. Le jeune homme l'embrasse avec transport, et dit aux plus proches parents: « N'ayez plus d'inquiétude sur cet enfant, je m'en » charge, il est à moi. Cherchez une bonne nou- » rice, le plus près du château; je veux être à » portée de veiller à ses besoins. » Depuis ce temps, il ne fut plus occupé, dans ses moments de loisir, que de son charmant enfant, qu'il appelait son fils. Il entrait dans le détail de tout ce qui lui était nécessaire, et le lui fournissait avec cette joie pure et douce qui accompagne toujours la bienfaisance.

LE JEUNE HOMME CHARITABLE.

Un jeune homme de qualité, au retour de ses voyages, fut présenté à Paris dans une maison

où il trouva un biribi établi: il ignorait ce que c'était que ce jeu; on le lui explique, et on lui fait entendre qu'en plaçant telle mise qu'il voudra dans un des milieux du tableau, les banquiers lui doivent, en cas de gain, soixante-quatre fois ce qu'il a risqué. Il y place un louis, et il y gagne; il y remet la même somme une troisième fois, et toujours il gagne son plein; en sorte qu'il retira cent quatre-vingt-douze louis, dont il perdit peu de chose le reste de la soirée. Le lendemain, il raconta son aventure au marquis de C.... son père, qui lui demanda ce qu'il allait faire de cet argent. Mon père, répondit le jeune homme, cet argent m'est bien inutile; grâces à vos bontés, je ne manque de rien; mais dans la rigueur affreuse de cette saison, combien n'y a-t-il pas de malheureux! Je vais envoyer la moitié de cette somme au curé de...., pour le soulagement de ses pauvres; et, si vous me le permettez, j'emploierai le reste à entretenir des feux dans votre cour et devant votre porte pour les indigents de notre voisinage. L'heureux père y consentit, en embrassant son fils, qui exécuta ponctuellement ce vertueux projet, conçu à l'âge de vingt ans, et dans une ville où le sentiment du malheur d'autrui est si peu commun parmi les gens même les plus riches.

ANECDOTE SUR LES EFFETS DE L'ÉLOQUENCE DE MASSILLON.

MASSILLON dut moins à des syllogismes, qu'à des mouvements, les prodiges que l'antiquité doit envier à l'éloquence moderne. Lorsqu'il peint le petit nombre des élus, un frémissement agite ses nombreux auditeurs ; la crainte resserre leurs cœurs, décolore leurs visages, défigure leurs traits ; un saisissement de frayeur s'empare de trois mille hommes, qui se lèvent tous par un mouvement involontaire. Cette anecdote a été transcrite dans presque tous les ouvrages qui traitent de l'éloquence; mais il est un trait qui ne fait pas moins d'honneur à Massillon, et qui n'est pas assez connu.

Le fameux Rollin conduit les pensionnaires du collége de Beauvais à St.-Leu, où notre orateur devait prêcher sur la sainteté du chrétien; ces enfants en écoutant ce nouveau Chrysostôme, les yeux tantôt baissés, tantôt fixés sur le ministre de la divine parole, oublient la légèreté qui semble excuser leur âge, parce qu'elle le caractérise; ils retournent à leur école dans un silence profond, qui étonne et inquiète tous les passants: plusieurs de ces élèves se condamnent à des mortifications

dont on est obligé de mitiger la rigueur. Si Massillon n'eût parlé qu'à leur esprit, aurait-il fait cette impression sur leur cœur? (*L'abbé La Serre.*)

ANECDOTE RUSSE.

Le Czar Iwan se déguisait quelquefois, afin d'apprendre d'une manière certaine ce que le peuple pensait de son gouvernement. Un jour qu'il se promenait seul aux environs de Moscou, il entra dans un village, et feignant d'être excédé de fatigue, il y demanda l'hospitalité. Il avait des habits déchirés, tout en lui annonçait la misère; et ce qui aurait dû exciter la compassion, et surtout engager à le recevoir, ne lui attira que des refus. Plein d'indignation de la dureté de ces méchans il allait quitter ce village, lorsqu'il s'aperçut qu'il y avait une maison à laquelle il ne s'était point adressé. C'était la chaumière la plus pauvre et la plus petite du village. L'empereur s'en approche, et frappe doucement à la porte: au même instant un paysan arrive, et demande à l'étranger ce qu'il désire. Je meurs de lassitude et de faim, répond le Czar; pouvez-vous me recueillir pour cette nuit? Hélas! dit le paysan en le prenant par

la main, vous serez bien mal, vous me trouvez dans un grand embarras. Ma femme est dans les douleurs de l'enfantement, ses cris vous empêcheront de prendre du repos; mais venez; au moins vous ne souffrirez pas du froid, et nous partagerons notre souper avec vous. En achevant ces mots, le paysan fait entrer le Czar dans une petite chambre remplie d'enfants. Un même berceau en contenait deux qui dormaient profondément. Une petite fille de trois ans, couchée sur une natte auprès de ses frères, dormait aussi; tandis que ses deux sœurs aînées, l'une âgée de six ans, l'autre de sept, étaient à genoux et priaient Dieu, en pleurant, pour la délivrance de leur mère, qui occupait la chambre voisine, et dont on entendait distinctement les plaintes et les gémissements. Restez ici, dit le paysan à l'empereur, je vais vous chercher à souper. En disant ces mots, il sortit. Un instant après, il revint. Il apportait de l'hydromel, du pain noir, et des œufs. Voilà, dit-il, tout ce que nous avons; soupez avec mes filles; pour moi, je vais soigner ma femme. La bonne action que vous faites en me recevant si bien, dit le Czar, doit vous porter bonheur; oui, je n'en doute pas, le ciel récompensera votre charité. Mon ami, reprit le paysan, priez Dieu que ma femme accouche heureusement; c'est tout ce que j'ai à désirer... — Vous

vous trouvez donc heureux ?.... — Heureux! jugez-en; j'ai cinq enfants qui viennent bien; et mon travail suffit pour faire subsister tout cela. — Et votre père et votre mère logent avec vous? — Assurément, ils sont là dedans avec ma femme. — Cette cabane est si petite! — Elle est assez grande, puisqu'elle peut nous contenir tous. En achevant ces paroles, le paysan fut retrouver sa femme, qui accoucha heureusement une heure après. Le bon paysan transporté de joie apporta son enfant au Czar: Voilà, dit-il, le sixième qu'elle me donne; Dieu me le conserve ainsi que les autres! Voyez, ajouta-t-il, comme il est gros et bien portant! Le czar prit l'enfant dans ses bras, et le regardant avec attendrissement: Je me connais un peu en physionomie, dit-il, celle de cet enfant est bien heureuse, je parierais qu'il fera une grande fortune. Le paysan sourit. Dans ce moment, les deux petites filles s'approchèrent pour baiser le nouveau né, que la vieille grand'mère vint reprendre. Les deux petites filles la suivirent, et le paysan, étendant à terre une natte de paille, invita l'étranger à s'y coucher avec lui. Au bout d'un moment, le paysan s'endormit du plus paisible sommeil. Une petite lampe répandait une faible lueur dans la chambre. Le Czar se soulevant, jeta ses regards autour de lui, et considéra avec

intérêt le paysan et ses trois petits enfants endormis. Un silence profond régnait dans la chaumière. Quelle tranquillité! dit l'empereur, quel calme! Homme simple et vertueux!.... comme il dort paisiblement sur cette natte! Les remords, les soupçons, les projets ambitieux ne troublent point son repos. Son sommeil est délicieux; c'est celui de l'innocence.... De semblables réflexions occupèrent l'empereur toute la nuit. Aussitôt que parut le jour, le paysan s'éveilla, et le Czar prenant congé de lui: Je retourne à Moscou, dit-il; j'y connais un homme bienfaisant, je vais lui parler de vous, et je suis sûr que je l'engagerai à servir de parrain à votre enfant nouveau né: Ainsi promettez-moi de m'attendre pour la cérémonie du baptême. Je serai de retour ici dans trois heures au plus tard. Le paysan n'attacha pas un grand prix à cette promesse; mais par complaisance il consentit à ce que l'étranger demandait. Après cette assurance, le Czar partit sur-le-champ.

Cependant les trois heures s'écoulèrent, et le paysan, ne voyant point revenir l'inconnu, se disposa, suivi de sa famille, à porter son enfant à l'église. Comme il allait sortir de sa maison, on entendit tout à coup un grand bruit de chevaux et de voitures. Le paysan met la tête à la fenêtre, et voit la rue pleine de cavaliers et de superbes carrosses. Il reconnaît les gardes de l'empereur.

Aussitôt il invite sa famille à venir voir passer le Czar: chacun sort en tumulte, et se place devant la porte de la chaumière. Plusieurs voitures défilent, et enfin celle du Czar s'arrête vis-à-vis la cabane du bon paysan. Dans ce moment, les gardes repoussent et font éloigner la foule des paysans attirés par l'espérance d'entrevoir leur souverain. On ouvre la porte du carrosse; le Czar descend: il aperçoit son hôte, et s'avançant vers lui: Je vous ai promis un parrain, lui dit-il, je viens remplir ma promesse. Donnez-moi votre enfant, et suivez-moi à l'église. A ces mots, le paysan, immobile de surprise, regarde le Czar avec un saisissement égal à sa joie. Il contemple d'un air stupide l'habit magnifique du Czar, les pierreries éclatantes dont il est couvert, et le brillant cortége qui l'environne. Au milieu de cet appareil pompeux, il ne peut reconnaître ce pauvre inconnu avec lequel il a passé une nuit sur une natte. L'empereur jouit un moment de son incertitude et de l'excès de son étonnement; ensuite reprenant la parole : Hier, lui dit-il, vous avez rempli les obligations qu'imposent la religion et l'humanité; aujourd'hui je viens m'acquitter du plus doux devoir d'un souverain, celui de récompenser la vertu. Je vous laisserai dans un état que vous honorez, et dont j'envie l'innocence et la tranquillité ;

mais je vous donnerai les biens qui vous manquent. Vous aurez de nombreux troupeaux, de beaux vergers, et une chaumière où vous pourrez avec aisance accorder l'hospitalité. Enfin je me charge à jamais de l'enfant que j'ai vu naître cette nuit; car vous devez vous souvenir, ajouta le Czar en souriant, que j'ai prédit qu'il ferait une grande fortune. A ces mots, pour toute réponse, le paysan, pénétré de reconnaissance et baigné de larmes, fut chercher son enfant, et revint le poser aux pieds de son souverain. Le Czar attendri prit l'enfant, le porta lui-même à l'église. Il le tint sur les fonts de baptême. Ensuite, ne voulant pas le priver du lait de sa mère, il le rapporta dans sa cabane, en annonçant qu'il le reprendrait quand il serait sevré. Le Czar tint fidèlement toutes ses promesses. Il se chargea de l'éducation de l'enfant, qu'il éleva dans son palais, et dont il fit la fortune; et il combla de bienfaits le bon paysan et sa vertueuse famille. (*Par Mme de Genlis.*)

LA FORCE DU SENTIMENT.

Ce n'est point ici un roman; c'est un fait vrai; et je vais l'offrir dans toute sa simplicité. Un homme, nommé Jacques, exerçait une profes-

sion vile, s'il est quelque profession qui puisse humilier. Il avait une femme et quatre enfants; son travail lui fournissait à peine de quoi procurer la subsistance à cette malheureuse famille: il goûtait cependant le vrai bonheur, son cœur s'ouvrait à la joie quand il les voyait contents et qu'ils chantaient avec lui. Il employait les jours et les nuits à son travail ingrat. On dirait que la fortune est un mauvais génie qui se plaît à persécuter les cœurs honnêtes, à les déchirer, à les percer des traits les plus sensibles.

Jacques, malgré tous ses soins, ses veilles, son obstination à combattre son triste sort, se vit accablé de la plus affreuse misère: sa femme, ses enfants tombèrent dans le besoin; ils gémirent, ils demandèrent du pain. Jacques pleura avec eux, il sentit l'horreur de leur situation; il oubliait en quelque sorte que lui-même avait faim, pour se remplir des cris et de l'état horrible de sa famille. Il implora l'assistance de ses voisins. Il est inutile de dire que la plupart dédaignèrent même de le regarder. Qu'est-ce sur la terre qu'un malheureux? il demanda l'aumône avec larmes; on ne l'écouta pas, et l'on ne vit point ses pleurs; ou si quelqu'un, à qui il arrivait par hasard d'avoir une légère émotion d'humanité, s'arrêtait pour lui donner du secours, c'était un si faible soulagement, que sa femme

et ses enfants ne faisaient que reculer leur fin de très peu d'instants. Ce malheureux, au désespoir, court égaré dans les rues; il rencontre un de ses camarades de la même profession, et à-peu-près aussi indigent que lui. Celui-ci est frappé de la douleur où il voit Jacques, il lui en demande le sujet. Je suis perdu, répond le pauvre homme, ma femme, mes enfants n'ont pas mangé depuis hier midi, et je ne sais où je vais.... Ils vont mourir, lui dit l'autre, pénétré de sa situation: voilà deux sous; c'est tout ce que je possède. Si tu voulais gagner quelque argent, je t'enseignerais bien un moyen.... Je ferai tout, répond Jacques avec vivacité, hors ce qui est contre l'honneur et la religion.... Eh bien, poursuit son camarade, va à tel endroit, chez telle personne; elle apprend à saigner; et si tu peux te résoudre à te faire saigner, elle te donnera quelque argent. Jacques vole chez la personne indiquée; on le saigne d'un bras; il est payé: il apprend la même chose dans un autre endroit; il y court, et se fait encore saigner de l'autre bras. Cet homme si respectable et si à plaindre, transporté de joie, achète du pain, retourne précipitamment chez lui, le partage entre sa femme et ses enfants. Ils le voient changer de couleur: il s'assied: le sang coule de ses bras. Mon mari! qu'avez-vous? Vous vous êtes fait saigner! Ma chère femme, mes

chers enfants, leur dit-il avec un profond soupir, en les tenant embrassés étroitement, c'était.... c'était pour vous donner du pain. Alors ces infortunés s'inondent de leurs larmes, ils se pressent réciproquement contre leurs cœurs. . . . O hommes! quel spectacle!

Puisse ce trait de sensibilité réveiller l'humanité assoupie dans le fond des cœurs! puisse-t-il être une voix qui crie aux oreilles endurcies de ces riches dénaturés, qui, tandis qu'ils se regorgent (je ne balance pas à me servir de cette vieille expression) des mets les plus abondants et les plus superflus, laissent leurs semblables, des hommes, des familles entières, mourir de faim! On ne présente point cette affreuse vérité. J'ai vu bien du monde, des cercles différents, des grands, des petits ; depuis le premier jusqu'au dernier des états, j'ai tout examiné, j'ai tout parcouru: croiriez-vous qu'il ne m'est jamais arrivé d'entendre dire: « Si j'avais tant de bien, j'en mettrais tant à secourir les infortunés? » J'en ai vu beaucoup de ces êtres qu'on appelle seigneurs, se ruiner pour des filles déshonorées; beaucoup de financiers sans pudeur, s'avilir par un luxe insultant; beaucoup de gens occupés à établir leur fortune et à l'augmenter. Il faut espérer qu'avant de mourir je connaîtrai des cœurs bienfaisants, des Jacques; c'est sans doute le dernier des spec-

tacles dont il me reste à jouir. Je doute, quelque touchant qu'il soit, qu'il m'attendrisse autant qu'il m'étonnera. (*Par M. d'Arnaud.*)

ANECDOTE ARRIVÉE A M. B. LE 3 DÉCEMBRE DERNIER.

J'ÉTAIS sorti vers les dix heures du matin pour aller au Palais-Royal. Le boulevard était traversé. J'aperçois, en entrant dans la rue de la Michaudière, un jeune enfant en uniforme bleu, et qui paraissait d'environ douze à treize ans, blond, petit, riant, les yeux doux, la physionomie ouverte. Il tirait de sa petite bourse un sou qu'il donna, avec une grâce tout à fait sensible et touchante, à un pauvre aveugle assez ordinairement posté dans ce coin-là. Je m'arrête une minute ou deux pour contempler une des plus charmantes choses qu'il y ait sous le ciel; je veux dire une jeune physionomie animée par la bienveillance et empreinte par cette demi-teinte de pudeur qui colore les joues même de l'innocence, lorsqu'elle sent un plaisir bien vif. Celui que je goûtais dans ce moment ne le cédait guère au sien. Il remet sa *bourse rose* dans sa poche, et poursuit son chemin. Je l'accoste, et lui dis: « Mon petit ami, c'est » bien fait à vous de secourir les malheureux:

» mais, dites-moi, vous avez donc la *haute paye*,
» pour être ainsi généreux, ou vous n'aimez pas
» les bonbons? — Monsieur, m'a-t-il dit en me
» regardant avec attention, j'ai une mère qui
» m'aime beaucoup, elle me donne toujours quel-
» que chose en cachette ; il est bien naturel d'en
» faire part aux pauvres, aux pauvres aveugles
» surtout ; ils sont si à plaindre de ne pas voir
» le soleil! Je donne peu; si j'étais riche, je don-
» nerais davantage. » Cela fut prononcé d'un ton si vrai, si peu fastueux, que mon premiér mouvement fut l'admiration, et, presque sans y réfléchir, je tirai de ma poche un écu, en lui disant avec émotion: « Mon bon ami, vous êtes une
» créature parfaite. Faites-moi le plaisir de deve-
» nir mon aumônier aujourd'hui, et de distribuer
» cela sur votre route.—Monsieur, m'a-t-il répon-
» du avec une honnêteté franche et sans les sima-
» grées de la politesse du beau monde, je n'ai point
» l'honneur de vous connaître, et quand je vous
» connaîtrais, je ne saurais accepter cet argent.
» Je n'en ai pas besoin, et il vous est aussi facile
» qu'à moi de le donner aux pauvres.... Je n'aime
» pas les bonbons, a-t-il ajouté en me souriant
» avec finesse. » — J'ai soudain conçu une sorte de respect pour la noble délicatesse de cet aimable enfant. J'ai rougi, je l'avoue, d'en montrer moins que lui, en lui offrant, pour récompenser son

humanité, une manière de salaire grossier et si peu comparable au plaisir si pur de sa belle âme. » Au moins, lui ai-je dit au bout de la rue et » vis-à-vis St. Roch, où je l'ai quitté à regret, au » moins vous me direz votre nom. — Monsieur, » je m'appelle *Lion*; mon père sert aussi, et » pense comme moi. — Il demeure?.... — A Ver» sailles. »

Autant qu'il m'a paru par les tavelles qui briolaient son uniforme, cet enfant est dans les musiciens des gardes françaises, et je crois qu'il venait du dépôt qui se trouve à la chaussée d'Antin, vis-à-vis l'hôtel de Montmorency. Puisse l'homme heureux qui possède un fils si bien né, voir un jour les fruits que promettent de telles fleurs, et verser aujourd'hui de douces larmes en lisant ce trait rare et délicieux! (*Par M. Bérenger, censeur royal.*)

LES GRENADIERS FRANÇAIS.

Sujet d'un tableau.

Un affreux incendie consuma plusieurs maisons de Nancy en 1766. Le fléau était d'autant plus rapide et plus terrible, qu'il attaquait des maisons

du peuple, où l'indigence avait presque partout substitué le bois à la pierre. Un vent très violent hâtait encore les progrès du désastre. Les flammes sortaient par les toits; toutes les poutres étaient embrasées; plusieurs pignons déjà renversés dans les cendres, annonçaient l'écroulement universel et prochain. Les pompes demeuraient inutiles, malgré leur activité; et ni pompier, ni personne, n'osait se hasarder davantage sous ces murailles, où l'on n'avait plus qu'un tombeau à espérer.

Au milieu des cris et du désespoir, des hurlements d'avarice, du désordre d'une populace effrayée, une femme attirait tous les yeux par le caractère auguste de sa douleur: c'était une mère.

La malheureuse, en larmes, voyait les tourbillons de feu s'avancer vers une chambre d'un quatrième étage, où la frayeur, le tumulte, et la fatalité trompant sa tendresse, lui avaient fait abandonner dans leurs berceaux deux enfants qu'elle n'aimait que davantage pour n'avoir pas de pain à leur donner.

A genoux, les mains au ciel, la mort au cœur, les yeux fixés sur les flammes qui gagnent sans cesse, et la brûlent sans la toucher, elle désigne l'endroit, invoque du secours, n'excite qu'une pitié vaine, que la terreur et le danger glacent

aussitôt. Le régiment du Roi, infanterie, était en garnison dans la ville. Deux grenadiers s'avancent. Ils s'informent, de la mère même, des issues de la chambre où sont déposés ces infortunés. Instruits, c'est sur les poutres brûlantes qu'ils volent à une gloire aussi vraie, et peut-être plus douce que celle qui leur est déjà connue.

Soudain ils disparaissent dans les nuages de fumée qui s'élèvent. A peine sont-ils entrés, que la maison croule. La mère tombe, et croit tout perdu.... Les mêmes braves reparaissent, leurs vêtemens demi-brûlés, leurs cheveux roussis jusqu'aux racines, et tendant chacun un enfant à cette mère, qui s'éveille aux acclamations du peuple, au bruit de l'édifice qui s'abîme en entier, et à la vue de ses libérateurs.

P. S. Ce trait historique fournit un tableau sublime à mon gré, et mérite d'être immortalisé par les Arts. Ils n'étendront jamais vraiment leur sphère qu'en se consacrant à illustrer la vertu. Le moyen de multiplier les belles actions est de les publier. Le premier secret de la bonne politique, comme de la saine philosophie, est de faire concourir l'amour-propre au bien de l'humanité. Avec des statues et des échafauds, on peut tout faire; je me plais même à croire que dans l'État où les statues ne seront ni avilies par leurs modèles, ni refusées à ceux qui en sont dignes, les échafauds deviendront superflus.

Les touches mâles et prononcées de M. Doyen sont dignes du tableau que je propose. Le sujet lui fournit tout ce que le terrible a de pittoresque, sans que ce terrible ait rien de l'atrocité qui révolte dans plusieurs des morceaux les plus estimés en ce genre. La peinture, faite pour charmer les yeux, doit leur offrir les images douces ou fortes qu'ils peuvent transmettre à l'âme, mais jamais ces objets de dégoût, chefs-d'œuvre dont la perfection même force la vue à se détourner avec horreur, et trop vîte pour admirer.

Ce que je demande à M. Doyen, si son âme, fortement émue par ce récit, le dispose à saisir ses pinceaux, c'est de mettre au bas du tableau le nom des deux grenadiers. Ils ont été braves et humains; ces qualités réunies donnent tous les droits à l'immortalité. L'un se nomme Hiacinthe, du village de Bain, en Franche-Comté: l'autre s'appelle Tranquille, du bourg de Vandœuvre, en Champagne. (*Par M. le marquis de Pezai.*)

LE LABOUREUR GÉNÉREUX.

Pendant du précédent tableau.

Je viens de publier une belle action, dont deux Français sont les auteurs. L'amour patriotique a

doublé mon plaisir. Mais les belles actions sont de tous les pays. Les gens de bien ne font qu'une nation, et la vertu me rend cosmopolite. Transportons-nous en Italie pour voir une scène nouvelle, et non moins intéressante, pour nous être étrangère. Ses accessoires fournissent encore à la peinture le plus beau champ pour déployer ses couleurs, et rendre un hommage nouveau à la générosité et au courage.

L'Adige était débordé à la fonte des neiges; ses flots grossis avaient emporté un des trois ponts qu'il traverse dans Vérone: l'arche seule du milieu avait résisté au torrent. Sur cette arche était bâtie une maison et dans cette maison était demeurée une famille entière, n'attendant plus que la mort. Un concours immense bordait le rivage. Mais le danger devenant personnel pour quiconque eût tenté de porter du secours, personne ne s'empressait d'en donner. Cependant chaque vague entraîne avec elle un nouveau débris. L'arche isolée se décompose; chaque instant fait sentir à ces malheureux toutes les angoisses de la mort dans leurs gradations les plus multipliées.

Quel peintre ne voit pas ces victimes suspendues au-dessus des flots qui vont les engloutir? Là une sœur baignant de larmes un frère qu'elle aime, ici un vieillard arrachant ses cheveux

blanchis; et plus loin la mère, déchirant de ses ongles le sein qui nourrit l'enfant que ses bras serrent encore? Que celui qui ne voit pas ces objets se garde de les peindre, et que celui qui les voit d'un œil sec s'en garde encore plus.

Au milieu du tumulte, le comte de Spolverini s'avance, et propose une somme considérable à qui osera tâcher de conduire un bateau pour recevoir ces infortunés. (Ce n'est point là la belle action ; c'en est une bonne et voilà tout.) L'offre est sans effet. La rapidité du fleuve, la crainte de se briser contre l'arche même, ou de périr sous ses débris, glacent les courages; l'effroi fait taire l'avarice.

Un laboureur passe; la foule l'attire: instruit du danger, de l'objet et du prix, il est à l'eau. Les rames agitées par ses bras nerveux, brisent les vagues; il est à l'arche. Une corde attachée à la triste demeure, semble une issue facile à ces êtres qui allaient mourir. Tous se précipitent, et la pâleur de la mort quitte leurs visages, avant même que leur salut soit sûr.

Tous ces malheureux retrouvent bientôt des forces pour seconder à leur tour leur libérateur. La crainte du trépas leur ouvre un chemin à la vie. Le fleuve est vaincu, la barque est à bord, et des millions de cris se reproduisent jusqu'aux échos des Alpes. Alors le comte s'avance vers l'homme

généreux, dont les historiens qui nous ont transmis ce trait, auraient dû se croire obligés de moins taire le nom que celui du comte. On offre l'argent à l'homme champêtre, il le refuse; il ne veut pas d'un salaire aussi fort au-dessous du danger qu'il a couru, que le danger est au-dessous de la joie de son âme. Il refuse l'argent pour lui, et avant de retourner à sa cabane, le voit, à sa demande, distribuer à la famille pauvre dont il s'est fait père.

Combien de fois ce bon homme, ouvrant, au point du jour, un sillon que le ciel dut féconder, ne s'est-il pas cru, à bon droit, riche de tout l'or qu'il n'avait pas!

P. S. Ce n'est pas M. Vernet qui sera embarrassé de tirer de ceci plus d'un tableau sublime; et ce n'est pas non plus lui qui manquera de donner la préférence au moment où la barque arrive au pied de l'arche qui s'écroule. (*Le marquis de Pezai.*)

ANECDOTES

EXTRAITES D'OUVRAGES NOUVEAUX.

Extrait du livre intitulé Marseille ancienne et moderne, *par M. Guys.*

Vers la fin du dernier siècle, Nicolas Compian s'étant embarqué sur un navire Marseillais, pour

aller en Égypte, eut le malheur d'être pris et fait esclave par un corsaire de Tripoli, en Barbarie. Arrivé dans cette ville, il fut vendu à un riche particulier. Il était accablé de sa situation; et quoique traité avec douceur, il regrettait l'Égypte où il devait trouver sa fortune, et il pleurait amèrement au souvenir de sa patrie et de sa famille. Son maître, ayant essayé inutilement de le consoler, lui dit un jour: *Donne-moi ta parole d'honneur et promets-moi de revenir, si je te permets d'aller à Marseille, d'aller revoir tes frères et d'arranger tes affaires domestiques: que Dieu te conduise et te ramène en santé.*

Compian profita de la permission, partit, et revint, comme un autre Régulus, après avoir passé quelques mois avec sa famille, se dérobant à ses embrassements, pour aller, fidèle à sa parole, reprendre sa chaîne et remplir son engagement.

En arrivant à Tripoli, il trouva son maître dans la plus grande douleur, et à la veille de perdre sa femme, dangereusement malade, qu'il aimait éperdument. *Chrétien*, lui dit-il en le voyant, *tu viens à propos et à mon secours, tu sens mon affliction: Dieu t'envoye: prie, prie ton Dieu pour ma femme et pour moi; car les prières de l'homme de bien doivent le toucher.*

A ces mots, Compian tombant à genoux, et

prosterné à côté du bon Musulman, pria, comme le fils de Tobie la première nuit de son mariage, à côté de sa jeune femme. Les vœux de ces âmes honnêtes furent exaucés: le mal ne fit plus de progrès et diminua chaque jour. La convalescence commença bientôt, la santé la plus désirée revint, et la joie rentra dans cette maison longtemps affligée. Le maître reconnaissant ne voulut plus voir autour de lui que des heureux. Il appela son esclave, et lui dit: *Écoute-moi, Chrétien, tu ne dois plus t'affliger pour moi, ni pour toi-même. Je voudrais te retenir, passer ma vie avec toi, et te donner ma fille en mariage; mais ta religion et la mienne s'y opposent. Il faut obéir à la loi, malgré le vœu de mon cœur. Écoute, te dis-je, laisse-moi achever et ne m'interromps pas par des remercîments que je ne mérite pas encore et que je voudrais mériter. Il me reste un bien à te donner gratuitement; c'est la liberté. Ce n'est pas assez pour moi; j'ai fait charger un vaisseau de blé, ce blé t'appartient, je te l'ai destiné; embarque-toi: puisque Dieu veut que tu me quittes, ne va pas les mains vides rejoindre tes parents; soyez tous mes amis, comme je suis le tien .....* Le lecteur, poursuit M. Guys, doit imaginer les adieux et le reste de cette scène touchante..... Ce fait est attesté par les fils de feu M. Compian, et

par d'autres qui en avaient entendu de lui-même le récit. Ils ajoutent que M. Compian a conservé des relations avec son digne ami de Tripoli jusqu'à la mort de celui-ci.

Extrait des lunes du cousin Jacques.

Un enfant de treize ans, fils d'un homme de qualité, vient de faire un trait qui mérite d'être publié. Sa mère exigeait du précepteur qu'il lui apprît les mathématiques. Celui-ci, homme très instruit d'ailleurs, n'était pas mathématicien, mais, en revanche il apprenait la musique à l'enfant; et ce talent, qui partout se paye séparément, était compté pour rien. M. l'abbé, grec, français, latiniste, homme de lettres et musicien, avait en tout huit-cents francs d'honoraires: c'est acheter les talents à bon marché; mais voilà comme on les achète à Paris. La mère du jeune homme exigeait toujours qu'il sût, en outre, les mathématiques; et M. l'abbé, pour entrer dans ses vues, se vit obligé de payer de sa bourse un maître de mathématiques auquel il donnait cent écus: c'était une furieuse brèche aux honoraires; n'importe il les donnait, et bien comptés. L'enfant qui croyait que son maître de mathématiques était soldé séparément, apprend par je ne sais quel hasard, que son cher précepteur se

privait d'une bonne partie de son revenu. Que fait-il? il a pour ses menus-plaisirs un louis par mois; il n'en réserve pas un sou: sans rien dire de son projet, il parvint à faire faire une clef pareille à celle du secrétaire de son maître, et tous les mois il portait un louis d'or dans le tiroir à l'argent, et le refermait exactement. M. l'abbé, qui croyait avoir seul la clef de son petit trésor, et qui trouvait toujours la même somme, quoiqu'il en ôtât un louis d'or tous les mois, ne savait à qui attribuer ce prodige. Enfin un jour il se cache et guette l'enfant; il le surprend et l'arrête au moment où il confiait ses menus-plaisirs au secret dépositaire de sa générosité. « Que » faites vous-là? lui dit le maître d'une voix tremblante, qu'étaignait presque l'admiration et » l'étonnement. — Ah! mon cher maître, s'écrie » le vertueux élève en tombant à ses pieds, me » pardonnerez-vous ma témérité? Acceptez, je vous » en conjure, cette légère marque de ma reconnaissance; c'est un bien faible dédommagement » des peines que vous vous donnez pour moi; la » musique n'est qu'un art agréable, vous me » l'enseignez, ce sont là mes menus plaisirs; tout » mon regret, c'est de ne pouvoir faire davantage; mais ma docilité et mon zèle répareront » l'insuffisance de vos honoraires. » Le Précepteur, confondu, atterré, voulait insister. « Je ne

» me relève pas, lui dit l'enfant, que vous ne » m'ayez promis deux choses. — Et quoi? bégaya » le maître qui fondait en larmes. — C'est de me » laisser toujours cette double clef, et de garder » là-dessus un secret inviolable. »

Il n'est pas mal-aisé d'augurer de ce que sera un jour ce charmant jeune homme.

Extrait du nouveau voyage sentimental, par M. Vernes.

Que le récit qu'on va lire est intéressant! il fait voir combien il est de malheureux dans une ville où tant de gens nagent dans l'opulence, et que les bienfaiteurs de l'humanité ne peuvent pas secourir tous ceux qui souffrent. « J'aperçus qu'à quelques pas de moi une foule environnait un malheureux qui s'était évanoui contre une borne. Des crochets sur ses épaules annonçaient son état. Les gens du peuple s'arrêtaient et regardaient, les gens comme il faut regardaient et ne s'arrêtaient pas. Personne ne le secourait. Au moment où il fixait mon attention, je vis arriver un vieillard tout-à-fait caduc, couvert d'une redingotte en lambeaux, portant sous son bras une laitue, et à sa main de l'huile et du vinaigre dans deux petites bouteilles à moitié cassées. Il s'approcha de l'homme évanoui, et

se baissant par degrés à l'aide du mur, il s'accroupit auprès de lui, puis, versant son vinaigre dans le creux de sa main, il le lui fit respirer. Le malheureux ouvrit les yeux. Le vieillard lui prit la main, et lui demanda ce qu'il avait, d'un air si compatissant! Si ce respectable vieillard n'avait pas eu l'air si misérable, je lui aurais laissé le soin de l'homme qu'il venait de rappeler à la vie, mais ils paraissaient aussi pauvres l'un que l'autre. Je descendis de voiture, et perçai le cercle des curieux qui regardaient cet homme sans l'admirer, comme ils avaient regardé l'autre sans le secourir. — Vous êtes bien bon, Monsieur, de vous déranger. Ne-voyez vous pas que c'est un homme soûl? — Qu'importe? en souffre-t-il moins? Vous auriez mieux fait d'imiter.... — Oui, un autre ivrogne qui sera au premier jour dans le même cas. — Eh bien, il faudra le plaindre ce jour-là! aujourd'hui il faut l'admirer.

En attendant, j'avais tâté le pouls. Je ne pus m'empêcher de lancer un regard d'indignation sur le discoureur qui avait voulu intercepter ma démarche, quand je m'aperçus que l'évanouissement avait l'inanition pour cause. Dès que je l'eus annoncé, il s'éleva des huées qui chassèrent le discoureur, et ce fut à qui me seconderait. Il est vrai que je descendais de voiture, et que j'avais un laquais. Combien ils sont coupa-

les les riches qui détournent leurs regards des nfortunés, si les besoins du luxe arrêtent les ffets de leur compassion! Qu'ils en montrent eulement, ils décideront celle de ces milliers 'hommes-machines qui n'attendent qu'une imulsion. Un verre de bon vin que j'envoyai chercher, mit l'homme en état d'arriver jusques chez in traiteur voisin, à qui je prescrivis et payai ce u'il fallait lui donner; j'ajoutai pour lui et le espectable vieillard. Dieu! combien il faut peu e chose!... et ce peu de chose, le riche ne le onne pas! Cet infortuné était porte-faix; il avait ne femme malade et des enfants en bas âge, t il y avait deux jours qu'il n'avait été employé. .a populace me combla de bénédictions; et elle vait vu sans émotion ce vieillard qui méritait ien plus que moi! Que pouvais-je donner qui alût son verre de vinaigre?

LE FORGERON.

Monsieur de Crémy passant vers minuit devant 'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups edoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui e retenait si tard à l'ouvrage, et s'il ne pouvait agner sa vie du labeur de sa journée, sans la rolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron, c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plus tôt, et je me couche deux heures plus tard tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de faibles marques de mon attachement. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci, la besogne ne manque pas dans cette saison, et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Crémy; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en ferait autant si j'étais à sa place.

M. de Crémy ne voulut pas long-temps le détourner de ses occupations, et lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le for-

geron, dont il voulait récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelqus deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le forgeron lui dit: Reprenez votre argent, monsieur, je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état d'acheter le fer que j'employe, et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce serait, de ma part, une grande ingratitude de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus dans le temps où je ne possédais que l'habit que j'ai sur mon corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié; il pourra par ce moyen rétablir ses affaires, et moi je pourrai dormir alors tout mon soûl.

M. de Crémy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avait donné et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

Dialogue entre un laboureur et un monsieur de la ville.

Dieu vous garde, bon homme! vous voilà bien gai dans votre labour! — Eh! monsieur, comme de coutume. — J'en suis bien aise, cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Êtes-vous marié? — Oui, grâces au ciel. — Avez-vous des enfants? — J'en avais cinq, j'en ai perdu un; mais ce malheur peut se réparer. — Votre femme est-elle jeune? — Elle a vingt-cinq ans. — Est-elle jolie? — Elle l'est pour moi; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne. — Et vous l'aimez? — Si je l'aime! et qui ne l'aimerait pas? — Elle vous aime aussi sans doute? — Oh! pour cela de tout son cœur, et comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage? — Sans cela nous serions-nous pris? — Et vos enfants viennent-ils bien? — Ah! c'est un plaisir; l'aîné n'a que cinq ans, il a déjà plus d'esprit que son père; et mes deux filles! c'est cela qui est charmant! Il y aura bien du malhêur si celles-là manquent de maris. Le dernier tète encore; mais le petit compère sera robuste et vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs quand elles veulent

baiser leur mère? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du téton. — Tout cela est donc bien heureux? — Heureux! je le crois. Il faut voir la joie quand je reviens du labourage. On dirait qu'ils ne m'ont vu d'un an: je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui, se roulant sur le lit de sa mère, me tend ses petites mains; et moi, je ris et je pleure, et je les baise; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir, car sans doute, monsieur, vous êtes père? — Je n'ai pas ce bonheur, mon ami. — Tant pis, il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous? — Fort bien; d'excellent pain, de bon laitage, et des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le roi mangerait. Nous avons encore des œufs de nos poules; et le dimanche nous nous régalons, et nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise? — On s'y est attendu, et l'on vit doucement de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume; et si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été; ou l'hiver, se dégourdir les mains au feu d'une bonne

bourrée, entre sa femme et ses enfants! et puis on soupe de bon appétit, et on se couche. Et croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps?.... Quelquefois ma femme me dit: Mon bon homme, entends-tu le vent et l'orage! Ah! si tu étais dans les champs!—Je n'y suis pas, je suis avec toi, lui dis-je; et pour t'en assurer, je la presse contre mon sein.... Allez, monsieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas aussi content que nous.... — Et les impôts? — nous les payons gaîment; il le faut bien, tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne et celui qui nous juge, ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, nous faisons la leur; et chaque état, comme on dit, a ses peines. (Quelle équité! dit *Alceste;* voilà, en deux mots, toute l'économie de la société primitive. O nature! il n'y a que toi de juste; c'est dans ton inculte simplicité qu'on trouve la raison.) — Mais en payant si bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore? — Nous en avions peur autrefois; mais Dieu merci, le seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon roi; il impose, il reçoit lui-même; et au besoin, il fait les avances. Il nous ménage comme ses enfants. — Et quel est-il ce galant homme? — Le vicomte de Laval. Il est assez connu, tout le pays le considère. — Réside-

t-il dans son château? Il y passe huit mois de l'année. — Et le reste? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde? — Les bourgeois de Bruyères; quelquefois aussi nos vieillards, qui vont manger sa soupe et causer avec lui.—Et de Paris, n'amène t-il personne?—Personne que sa fille. — Il a bien raison. Et à quoi s'occupe-t-il? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfants, à maintenir la paix dans les familles, à les aider quand les temps sont mauvais. — Je veux, dit *Alceste*, aller voir son village: cela doit être intéressant.

Il fut surpris de trouver les chemins de traverse, bordés de haies et tenus avec soin; mais ayant rencontré des gens occupés à les aplanir: Ah! dit-il, voilà des corvées! — Des corvées? reprit un vieillard qui présidait à ces travaux, on ne les connaît point ici: ces gens-là sont payés; l'on ne contraint personne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie; et s'il veut du pain, il en gagne, ou il en va chercher ailleurs. — Et qui a établi cette heureuse police? — Notre bon seigneur, père à tous. — Et les fonds de cette dépense, qui les fait? — La communauté; et comme elle s'impose elle-même il n'arrive pas, ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceste redoublait d'estime pour l'homme sage

et bienfaisant qui gouvernait ce petit peuple. Qu'un état serait heureux si tous les grands propriétaires suivaient l'exemple de celui-ci! Mais Paris absorbe et les biens et les hommes: il dépouille, il envahit tout.

L'ARTISAN BIENFAITEUR.

La comtesse de *** essuyait de la part de son beau-frère un procès qui vint à la priver des objets de première nécessité; elle supportait l'indigence avec un courage héroïque. Son cordonnier vient lui demander de l'argent: n'en recevant point, il témoigne un peu d'humeur. — Je vous dois, mon ami et je brûle de vous payer: croyez que je sens tous les désagréments attachés au personnage de débiteur; j'attends incessamment une somme, et vous serez le premier satisfait, soyez-en assuré.

On était dans la saison de l'hiver, l'artisan tournait continuellement ses yeux vers un foyer privé de feu: ce spectacle paraît l'occuper, il bégaye entre ses dents: Madame la comtesse, vous n'avez donc pas froid? — Je ne le dissimulerai pas, mon ami, j'ai un très grand froid; mais je ne me chauffe point, faute de bois. Le cordon-

hier ressentait une émotion qu'il se gardait bien de faire paraître, dans la crainte de blesser le respect dû à la comtesse: il se retire tout pensif et comme rempli de quelque projet.

Le lendemain, la comtesse entend deux charrettes s'arrêter à sa porte: elle demande ce que cela peut être. Madame, lui répond une servante, ce sont deux voies de bois pour vous. La dame étonnée fait appeler les conducteurs de ces voitures, refuse ce bois, leur dit qu'ils se trompent. Un des charretiers va trouver l'artisan, l'emmène avec lui: le pauvre homme était interdit: — Je vous demande pardon, madame, si j'ai pris cette liberté: ce n'est pas assurément pour vous offenser. J'ai été si touché de voir une grande dame comme vous dans une telle situation, que j'ai osé lui envoyer ce faible témoignage.... Je voudrais faire plus, madame; c'est en vérité tout ce que j'ai pu. Vous me paierez ce bois quand votre argent vous sera rentré. Je vous en conjure, daignez accepter ce petit service; quoiqu'un pauvre artisan, *j'ai du cœur* et votre état m'a pénétré.

Ce digne homme versait des larmes; la comtesse elle-même est prête à en répandre. = Oui, mon ami, je reçois volontiers votre bienfait, car c'en est un: incessamment je vous le paierai; je me réserverai le plaisir de vous donner des preuves de ma reconnaissance.

Quelque temps après, la comtesse, dont le gain de son procès avait relevé la fortune, envoye au cordonnier un valet de chambre avec cette lettre: « Je n'en rougis pas, mon ami, et je veux que tout le monde le sache: nulle de mes sociétés n'avait daigné s'apercevoir que j'étais sans feu, dans une saison où l'on ne saurait s'en passer, et vous y avez fait attention; vous avez soulagé ma peine, j'en serai toute ma vie très reconnaissante. En attendant que je puisse faire mieux, mon valet de chambre est chargé de vous payer les deux voies de bois. Venez me voir, je chercherai à vous être utile, à vous et à votre famille. »

La comtesse avait eu même la noblesse de signer sa lettre. Le valet de chambre remet trois cents louis au cordonnier. — Comment, Monsieur, vous vous trompez ; c'est environ deux louis que Madame la comtesse me doit. — Madame la comtesse, reprend le valet de chambre en souriant, ne donne pas moins pour deux voies de bois. L'artisan attendri vole à l'hôtel. La comtesse était entourée d'un cercle brillant et nombreux, elle présente son bienfaiteur à sa société, et elle raconte avec une sensibilité également honorable pour son cœur et pour son esprit, le service que lui avait rendu le cordonnier.

Belle vengeance d'un jeune soldat.

Pendant le siége de Namur, que les puissances alliées contre la France firent au commencement de ce siècle, on connut dans le régiment du colonel Hamilton un bas-officier qu'on appelait *Union*, et un simple soldat nommé *Valentin*. Ces deux hommes étaient rivaux, et les querelles particulières que leur amour avait fait naître, les rendirent ennemis irréconciliables. *Union*, qui se trouvait l'officier de *Valentin*, saisissait toutes les occasions possibles de le tourmenter et de faire éclater son ressentiment: le soldat souffrait sans résistance; mais il disait quelquefois qu'il donnerait sa vie pour être vengé de ce tyran. Plusieurs mois s'étaient passés dans cet état, lorsqu'un jour ils furent commandés l'un et l'autre pour l'attaque du château. Les Français firent une sortie, où l'officier *Union* reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba; et comme les Français pressaient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendait à être foulé aux pieds. Dans ce moment il eut recours à son ennemi: Ah! *Valentin*, s'écria-t-il, peux-tu m'abandonner? *Valentin*, à sa voix, court précipitamment à lui; et au milieu du feu des Français, il mit l'officier sur ses

épaules, et l'enleva courageusement à travers les dangers, jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salsire : dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même sans toucher à l'officier. *Valentin* tomba sous le corps de son ennemi qu'il venait de sauver; celui-ci, oubliant alors sa blessure, se releva en s'arrachant les cheveux; et se rejetant aussitôt sur ce corps défiguré : Ah! *Valentin*, s'écria-t-il, en rompant un silence mille fois plus touchant que les larmes les plus abondantes, *Valentin*, est-ce pour moi que tu meurs, pour moi qui te traitais avec tant de barbarie? Je ne pourrai pas te survivre, je ne le veux pas.... non. Il fut impossible de séparer *Union* du cadavre sanglant de *Valentin*, malgré les efforts qu'on fit pour l'en arracher. Enfin on l'enleva tenant toujours embrassé le corps de son bienfaiteur; et pendant qu'on les portait ainsi l'un et l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connaissaient leur inimitié, pleuraient à la fois de douleur et d'admiration. Lorsqu'*Union* fut ramené dans sa tente, on pansa de force la blessure qu'il avait reçue; mais le jour suivant, ce malheureux appelant toujours *Valentin*, mourut accablé de regrets.

Noble et touchant procédé d'une femme-de-chambre.

Une personne considérable ayant éprouvé le plus grand revers dans sa fortune, s'ouvrit à sa femme sur la pénible situation où ils allaient se trouver. Madame, lui dit-il avec ce courage que laisse un malheur qu'on n'a point mérité, je viens de me priver de tout ce que nous permettait l'aisance que nous avons perdue; notre domestique doit se réduire désormais à deux personnes, une cuisinière et un valet: vous avez une femme de chambre à laquelle vous êtes attachée; pardonnez si je vous en demande le sacrifice, il me paraît nécessaire. Quelque douloureuse que cette nécessité fût pour madame la comtesse de..... elle s'y résigna et proposa à sa femme de chambre leur séparation. Madame, lui dit cette fille, vous savez que j'ai quelque adresse; il est impossible, en restant auprès de vous, que mes petits talents n'équivalent pas aux frais de ma subsistance, et je me borne à ce seul prix de mon dévouement à votre service. Des larmes coulèrent de part et d'autre, et monsieur le comte de..... fut instruit de ce qui venait de se passer. Un moment après, on lui dit qu'il est servi; il vient dans la salle à man-

ger, et ne voyant que deux couverts, il ordonne qu'on en mette un troisième. Attendez-vous quelqu'un? lui dit son épouse. Non, Madame, lui répondit-il, faites descendre mademoiselle N.... Cette fille paraît, et le comte, en la prenant par la main, lui dit: Mademoiselle, la noblesse de vos sentiments vous fait notre égale; la sensibilité de votre cœur vous fait notre amie; prenez place avec nous. Il est difficile de trouver un procédé plus noble et plus touchant. La Providence permit que, dans la suite, cette maison fut rétablie dans son premier état.

JACINTHE.

Jacinthe, jardinier de Livry était regardé comme le plus habile de tout le canton. Ses fruits surpassaient en grosseur ceux de tous ses voisins, et on leur trouvait un goût plus savoureux et plus exquis. Tous les grands seigneurs, dans leurs festins d'apparat, se faisaient honneur de ses pêches à leur dessert. Il n'avait pas besoin d'envoyer ses melons à la halle, on venait les mettre à l'enchère sur ses couches: souvent même à prix d'or on ne pouvait s'en procurer.

L'espèce de gloire qu'il trouvait dans son tra-

tail, et le gain qu'il en retirait, l'attachait assidûment à ses cultures. Riche et laborieux comme il était, il ne lui fut pas difficile de trouver un bon parti. Il épousa *Colette*, jeune fille des environs de Montfermeil, dont la sagesse égalait la beauté.

La première année de leur mariage fut très heureuse. *Colette* secondait son mari dans ses travaux; et jamais les fruits de leur jardin n'avaient si bien prospéré.

Malheureusement pour *Jacinthe*, à côté de sa maison demeurait un autre jardinier nommé *Grégoire*, qui, dès la pointe du jour, allait s'établir dans un cabaret, pour n'en sortir que la nuit. L'humeur joviale de *Grégoire* avait séduit *Jacinthe*, qui ne tarda pas à prendre ses goûts. Au commencement, il n'allait le trouver au cabaret que pour lui parler de jardinage; bientôt dans son jardin même il ne lui parlait que de vin.

Colette gémissait de ce changement dans la conduite de son mari. Comme elle n'avait pas encore acquis assez d'expérience pour gouverner elle-même ses espaliers, elle était souvent obligée d'aller le chercher au milieu de ses verres et de ses bouteilles, pour le ramener à son travail. Hélas! il aurait bien mieux valu qu'il ne s'en fût pas du tout occupé. Il ne taillait plus ses arbres que la tête prise de vin. Sa serpette jouait au ha-

sard dans les branchages. Les branches à fruit étaient coupées indistinctement, comme les branches gourmandes; et ces beaux pêchers, où l'année précédente il n'y avait pas un seul jet oisif, ne firent plus qu'étendre lâchement leurs bras, comme de grands paresseux.

Plus *Jacinthe* voyait languir son jardin, plus il sentait se fortifier en lui le goût de la crapule. Ses fruits et ses légumes avaient perdu toute leur renommée; et ne trouvant plus dans son travail de quoi satisfaire sa honteuse passion, il se défaisait peu à peu de ses meubles, de son linge, et de ses habits. Enfin, un jour que sa femme était allée porter au marché quelques racines qu'elle avait cultivées elle-même, il alla vendre tous ses outils, pour en boire le produit avec *Grégoire*.

On aurait de la peine à se figurer quelle fut la douleur de *Colette* à son retour. Tomber d'une douce aisance dans une affreuse misère, ce n'était pas là son plus grand supplice. Elle gémissait plus douloureusement encore sur le sort de son mari, et sur celui d'un jeune enfant de six mois qu'elle nourrissait.

Qui croirait que ce fut cet enfant qui sauva toute la famille de sa perte?

Le soir du même jour, *Jacinthe* rentrant chez lui en jurant, était allé s'accouder sur la

table, et demandait brutalement à sa femme de quoi manger: *Colette* lui présenta un grand couteau et une corbeille couverte de son tablier. *Jacinthe* ôte brusquement la couverture. Quelle est sa surprise de voir dans la corbeille son fils paisiblement endormi! Mange, lui dit *Colette* ; voilà tout ce qui me reste à te donner. Tu es le père de cet enfant, tu as plus de droit à le dévorer que la faim. *Jacinthe* pétrifié à ces paroles, demeure sans voix, et les yeux stupidement fixés sur son fils. Enfin sa douleur éclate par ses cris et par ses larmes. Il se lève, se jette au cou de sa femme, lui demande pardon, et lui promet de changer. Il tint parole. Son beau-père, qui depuis long-temps refusait de le voir, instruit de ses bonnes dispositions, lui fit des avances pour le remettre en état de reprendre son travail. *Jacinthe* profita de ces secours, et bientôt son jardin fructifia plus heureusement que jamais; il redevint, jusqu'à sa vieillesse, actif, industrieux, bon mari et bon père.

Il se plaisait quelquefois, en rougissant, à raconter cette histoire à son fils, qui, à son exemple, prit la crapule et l'oisiveté dans une telle horreur, qu'il fut toute sa vie aussi sobre que labori ux.

LOUIS GILLET.

Louis Gillet, maréchal-des-logis dans le régiment d'Artois cavalerie, depuis 21 ans, et au service du Roi depuis 45 ans, se retirait de Nevers, où était son régiment, à Antin, près de Sainte-Menehould, lieu de sa naissance, comblé de faveurs de sa majesté, dont il était honoré d'un brevet de retraite et de 200 liv. de pension. A quelques lieues d'Antin, il se détourne de sa route, s'égare dans des landes, des haies et des broussailles, et continue son chemin, dans l'espoir de rencontrer quelqu'un, qui lui dira par où il faut aller pour gagner le village prochain, lorsqu'il entend des cris lamentables, qui lui font tourner ses pas de ce côté: il voit deux assassins cachés derrière une haie, qui avaient ouvert depuis le haut jusqu'en bas, avec un poignard, les jupes et la chemise d'une fille de 26 ans, l'avaient mise à un arbre, lui avaient volé 3 liv. quelques sous, lui avaient arraché du cou une croix d'argent, et l'avaient jetée par terre. L'un des deux assassins tenait un poignard de 18 à 20 pouces de lame sur le sein droit de la jeune fille, en la menaçant de la percer si elle criait, tandis que l'autre lui annonçait d'une autre

manière qu'elle allait être la victime de leur brutalité. Le maréchal-des-logis arrive sans être ni aperçu ni entendu, à cause du bruit que cette fille faisait en se défendant, et d'un coup de sabre il abat la joue droite de l'assassin qui tenait le poignard, et qui le laisse tomber. L'autre malheureux tire à l'instant de sa poche un pistolet à deux coups pour venger son camarade, et reçoit lui-même un coup qui lui abat le poignet et fait tomber son pistolet. Ces deux scélérats prennent la fuite dans des bosquets où il eût peut-être été dangereux au sieur *Gillet* de s'engager. Il retourne à la fille évanouie, rétablit ses vêtements et sa chemise avec les épingles de sa coiffure, la rappelle à la vie, et l'accompagne jusques chez ses parents, à qui il la remet. Le poignard et le pistolet furent déposés dans le greffe de la maréchaussée du lieu, et l'on se mit à la poursuite des deux coquins. Cependant quelques instances qu'on fît au maréchal-des-logis, il refusa constamment de nommer l'endroit où cette aventure lui était arrivée. Je suis, dit-il, assez flatté d'avoir fait par ce trait de bravoure, et à l'âge de près de 70 ans, le dernier usage du sabre que le Roi a bien voulu me donner.

LE VERTUEUX DOMESTIQUE.

Un ancien chevalier de St.-Louis, réduit à la misère la plus extrême, toutes ses ressources épuisées, choisit Paris pour sa retraite, comme un séjour plus propre à cacher à tous les yeux son nom, son indigence, et ses malheurs. Il se loge dans un grenier, n'ayant pour tout mobilier qu'une botte de paille; pour habits, que quelques tristes lambeaux de son ancien uniforme; pour société, pour compagnie, que dirai-je enfin? pour ami, qu'un vieux domestique qui lui était attaché depuis long-temps, plus par fidélité et par affection, que par intérêt.

Un jour, ce militaire infortuné dit, les larmes aux yeux, au seul témoin de sa douleur et à l'unique confident de ses peines: « Mon ami, » tu vois ma misère; tu la partages depuis trop » long-temps. L'état affreux et humiliant où je me » trouve, est sans doute une punition du ciel de mon » inconduite et de mes égarements, de ces prodi- » galités insensées, de ces excès inconsidérés, » d'un luxe immodéré, d'une vanité frivole. » Victime de mon imprudence, je n'échapperai » point à la dent cruelle de la faim; la mort est

» le terme de ma honte et de mes douleurs.
» L'honneur, tu le sais, le seul bien qui me
» reste, ne me permet point ces moyens usités
» par le commun des hommes, pour me sous-
» traire à l'indigence. Ils sont plus heureux en
» cela que moi; plutôt mourir que de condescen-
» dre à la moindre bassesse! l'honneur, aux
» prises avec la mort, est préférable à une vie
» indigne de ma profession et de ma qualité. Va,
» cher ami, éloigne-toi pour jamais du plus in-
» fortuné des hommes; va chercher une condi-
» tion plus heureuse. Il me restera encore les
» regrets de ne pouvoir récompenser tes services.
» Va, fuis ton malheureux maître. Puissé-je
» mourir ignoré de toute la terre, et n'avoir que
» le ciel pour témoin de mon heure dernière!—
» Ah! mon cher maître, s'écria ce fidèle serviteur,
» fondant en larmes et se jetant à ses pieds, me
» croyez-vous assez lâche pour vous abandonner
» dans l'adversité, lorsque j'ai éprouvé vos bien-
» faits dans votre ancienne prospérité? Non, je
» ne vous quitterai point: mon industrie, mon
» zèle et mon inviolable attachement me fourni-
» ront des ressources pour soulager notre com-
» mune indigence. »

Qui peut peindre ici l'admiration et l'atten-
drissement de ce maître affligé? Il embrasse
tendrement ce serviteur généreux, et lui dit:

« Le ciel n'a point encore épuisé sur moi tous
» les traits de son indignation; puisse-t-il te ré-
» compenser de si nobles sentimens! »

Ce domestique, plein de joie et de confiance, eut recours aux moyens que son zèle et son affection lui suggérèrent. Il apportait tous les jours ce qu'il avait reçu des charités publiques; et il n'était jamais plus satisfait que lorsqu'il pouvait acheter un peu de vin pour son cher maître: « Bénissons la Providence, disait-il en » rentrant, elle nous a favorisés aujourd'hui. » Il tâchait d'adoucir, par le récit de ce qu'il avait appris de plus curieux, la situation pénible et douloureuse de son maître. Mais un jour... jour fatal!... ce vertueux domestique fut arrêté par la police. Sa vigueur, sa bonne constitution le firent regarder comme un de ces gens oisifs, livrés à toutes sortes de vices, à charge à l'état et à la société. On le présenta au lieutenant général de police; ce magistrat l'interrogea. Le domestique, sans se déconcerter, lui répondit avec cette mâle et noble assurance qu'inspire une conscience irréprochable. Il lui demanda comme une grâce de vouloir bien l'entendre en particulier, ayant un secret important à lui communiquer. Le magistrat y consentit.

« Je ne doute point, lui dit alors ce brave
» jeune homme, que vous ne m'accordiez votre

» protection, lorsque je vous aurai fait part du » motif de ma conduite. » Il l'instruisit alors de tout ce qui se passait entre son maître et lui, et que, pour s'assurer de sa sincérité, il pouvait envoyer quelqu'un chez son maître, dont il lui indiqua la demeure. Le magistrat envoye aussitôt un exempt chez l'officier. Celui-ci trouva en effet ce malheureux guerrier étendu sur une botte de paille. « Que faites-vous ici, Monsieur? » lui dit l'exempt. — Ma triste situation et l'état » cruel où je suis réduit, vous expliquent assez » la cause de ma misère et l'excès de mes mal» heurs. Mais, ajouta-t-il avec émotion, ne venez» vous point m'annoncer quelque nouvelle in» fortune? Mon fidèle serviteur!... Ah! de grâce, » parlez, Monsieur, instruisez-moi de son sort.— » Votre domestique, reprit l'exempt, est en sû» reté: dans une heure au plus tard, il sera au» près de vous; je viens seulement vérifier, par » votre témoignage, les faits qu'il a rendus dans » sa déposition. Soyez tranquille, Monsieur, dans » peu ce domestique fidèle vous sera rendu. » L'exempt rendit compte de tout au lieutenant général de police: celui-ci en parla au Roi. Le monarque bienfaisant assigna une pension à l'officier, et une au vertueux domestique.

Blondin, coureur de Monseigneur le Comte d'Artois.

Blondin, coureur de monseigneur le Comte d'Artois, est un homme qui a des sentiments, qu'on pourrait dire au-dessus de son état, et souvent il se sert de l'accès qu'il a l'honneur d'avoir auprès de son maître, pour rendre service. Il y a déjà quelque temps que prenant un repas dans une auberge à Versailles, il vit à quelque distance de lui un particulier décoré de la croix de St. Louis, n'ayant devant lui qu'une portion mince. *Blondin* demande à l'hôtesse: Qui est ce monsieur? Je ne le connais pas, lui dit-elle; c'est vraisemblablement un officier qui est venu pour solliciter quelque grâce; mais certainement il n'est pas riche, car il m'a recommandé que ce que je lui servirais ne passât pas neuf sous, et il ne vient pas même souper. Morbleu, dit *Blondin*, je suis honteux qu'un brave serviteur du Roi soit moins bien traité qu'un homme comme moi; renforcez, je vous prie, son ordinaire, et allez jusqu'à quarante sous: c'est moi qui vous satisferai; mais surtout n'en parlez pas. L'hôtesse exécuta ses intentions, et dès le lendemain donna une portion plus forte à l'officier. Celui-ci ne dit

mot pour cette fois; mais voyant le surlendemain que sa portion était encore plus fournie, il appelle l'hôtesse, et lui dit: Madame, vous vous trompez très sûrement, et vous ne pouvez pas me donner ce que vous me servez pour le prix dont nous sommes convenus.—Pardonnez-moi, Monsieur, vous ne m'en payerez pas davantage, et je me suis arrangée pour pouvoir mieux vous traiter.—Le dîner suivant s'étant trouvé plus considérable et plus délicat: Pour le coup, dit l'officier, il y a quelque chose là-dessous: je veux le savoir, ou je ne reviens plus ici. L'hôtesse fut donc obligée d'avouer que c'était le coureur de monseigneur le Comte d'Artois qui lui avait donné ces ordres, mais qui lui avait recommandé de n'en rien dire. L'officier fut trouver *Blondin*, et lui dit: Je sais, monsieur, ce que votre bonne volonté vous a fait faire; je vous en remercie: mais comme je ne veux être à charge à personne, trouvez bon que je vous demande à quoi se monte la dépense que vous avez faite pour moi; je vous en donnerai mon billet, ne pouvant pas vous rembourser pour le présent. Monsieur, dit *Blondin* modestement, je sens qu'une personne telle que vous n'est pas faite pour avoir des obligations à un homme tel que moi, ainsi, je dois me prêter à ce que vous voulez: mais permettez-moi de vous faire une question. Vous

êtes sans doute à Versailles pour quelque affaire; il serait possible que je fusse assez heureux pour vous être de quelque utilité.— Je vous avoue, dit l'officier, que je viens pour solliciter une place; je crois l'avoir méritée par mes services, et je ne rougis point de dire que j'en ai besoin: mais je ne sais comment m'y prendre. — Avez-vous un mémoire là-dessus? — Le voici — Voulez vous me le confier? — Très volontiers — *Blondin* part sur-le-champ, se rend chez le ministre et se fait annoncer comme venant de la part de son maître. Il raconte ce qui vient de lui arriver, et présente le mémoire. Le ministre le renvoye au lendemain; *Blondin* ne manque pas de revenir. J'ai fait examiner le mémoire, lui dit le ministre, ce qu'on y avance est vrai; et je suis d'autant plus aise d'accorder la grâce qu'on demande, que par-là je récompense l'honnêteté de vos procédés et des sentiments aussi louables. *Blondin*, très satisfait, s'en fut porter à l'officier cette bonne nouvelle, et eut le plaisir de faire un heureux.

ANECDOTE D'UN SOLDAT RECONNAISSANT,

Extrait d'une lettre du docteur M. R.

Quelques affaires m'ayant appelé ici, j'allais visiter l'hôpital où étaient plusieurs malades de

notre armée; j'observai avec plaisir qu'il n'y avait point d'épidémie. En passant dans la grande salle du milieu, j'aperçus un soldat dont la contenance me frappa; il me regardait très attentivement: enfin je m'approchai, et m'étant assis sur son lit, je prêtai l'oreille. Je suis étranger, me dit-il, cependant ne pourrez-vous ajouter foi aux paroles d'un soldat américain?... Le temps de mon engagement est presque fini; j'ai un désir extrême de retourner dans ma famille, parce que j'ai ouï dire que mon frère est mort. J'ai trouvé un homme pour me remplacer dans le régiment: mon père possède un bien considérable dans la Virginie: que penserez-vous de moi, si je vous demande cent piastres? Avec cet argent, je puis payer la somme dont je suis convenu, sortir de cet hôpital et rejoindre mes parents. J'ai le plus grand désir de quitter ce canton avant la chute des neiges, qui est très prochaine. Nous n'avons point de poste; il ne me reste par conséquent aucun moyen d'informer mes parents de ma triste situation. Frappé de cette demande hardie, mais honnête, j'examinai attentivement les traits de son visage: je consultai l'impression secrète que produisit sur moi sa physionomie: je crus voir le caractère de l'honnêteté, et je lui accordai la somme qu'il m'avait demandée. La surprise que ma facilité

lui causa, lui coupa la parole pendant un moment; bientôt il versa des larmes qui le soulagèrent extrêmement; c'étaient celles de la plus vive reconnaissance: il en baigna mes mains, et me remercia de la façon la plus énergique. Quelques jours après, il vint me voir, m'informa plus particulièrement de l'état de sa famille, renouvela les protestations du payement au premier février suivant. Je n'avais nulle inquiétude; et s'il ne m'avait jamais rendu la somme que je venais de lui prêter, je n'aurais pas tout perdu; car j'avais joui d'un plaisir exquis dans l'action que je venais de faire, et j'en jouis encore quand j'y pense. Je crois voir encore tous les gestes de ce jeune homme, tous les traits de son visage exprimer le retour de l'espérance et du bonheur; je crois encore entendre le cri de la reconnaissance s'élever vers son bienfaiteur et vers le ciel.

Cinq semaines après son départ, je reçus une lettre de son père, de sa mère, et de son oncle, dont je vous envoie une copie (car aussi longtemps que je vivrai, j'en conserverai l'original). Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez des offres qu'ils me font, et ce que je dois faire. Si j'accepte ce retour étonnant de leur gratitude, je serai regardé comme un mercenaire qui n'a obligé qu'à dessein d'augmenter sa fortune; si je

refuse entièrement, ne pourra-t-on pas m'accuser d'orgueil? Je ne sais que faire: irai-je demeurer et vivre parmi des étrangers, en vertu de cette singulière adoption? Je m'exposerai peut-être aux reproches de mes amis; car ce n'est pas l'opinion du public que je redoute. Informez-moi, je vous prie, de votre opinion.

Adieu.

Virginie, Culpepper County, 27 *Décembre* 1778.

J'avais deux fils, l'un a déjà péri dans ces temps orageux; mais il est mort en défendant sa patrie: l'autre allait disparaître aussi, et vous l'avez conservé en lui donnant les moyens de rejoindre ses parents; déjà affligé par la mort du premier, je devenais de jour en jour plus malheureux, par la crainte de ne revoir jamais le second. Sans vous peut-être serions-nous aujourd'hui sans enfants. Mais dites-nous, quel est le motif qui vous a déterminé à cette généreuse action; à choisir notre enfant parmi tant d'autres qui méritaient également votre attention? Bénie soit la main invisible qui vous a conduit secrètement vers son lit, et vous a fait écouter attentivement ce qu'il avait à vous proposer. Il nous a informés que ce jour était le 14 d'Octobre; qu'il soit dorénavant l'époque d'une joie annuelle dans ma famille: je le consacre,

afin qu'il soit distingué des autres par les remerciements les plus fervents à l'Être suprême, par une suspension de travail, par des plaisirs innocents. Mes esclaves partageront avec nous la joie inspirée par ce doux souvenir: permettez qu'ils entrent pour quelque chose dans cette reconnaissance générale; ne méprisez pas la part qu'ils y prennent, car ce sont des hommes, et je les ai toujours traités comme tels. — Vous avez procuré à notre fils la santé, la liberté, le plaisir de revoir ses parents: que de bienfaits! heureusement ce jeune homme a beaucoup d'amis et de parents, sans cela, le poids de sa reconnaissance serait trop difficile à supporter. Il m'a dit que vous n'aviez jamais été père; vous ne pouvez donc connaître ma joie, ni les sensations paternelles qui transportent mon cœur; la soigneuse nature les cache comme un trésor, à ceux à qui elle n'a point donné d'enfants. Nous ne nous connaissions pas, il est vrai; mais les hommes vertueux sont unis par les liens d'une consanguinité intellectuelle. Dorénavant, regardez-moi comme votre ami; je ne négligerai rien pour mériter ce nom: par la loi de la nature, je suis le père de mon enfant; vous êtes le père adoptif que la nature lui a donné dans le moment critique de l'abandon et de l'indigence; nous sommes donc frères: fasse le ciel que cette union nouvelle soit à jamais durable!...

Venez nous joindre, venez partager avec nous la possession et la jouissance de tout ce que nous avons; vous êtes déjà incorporé dans notre famille. Venez prendre possession de cette chaise qui vous attend à notre table. Ma femme!... mais qui peut exprimer les chagrins, l'affliction, la joie, la surprise, l'amour et tous les différents mouvements de sa sensibilité maternelle! Ce n'est que par le serrement énergique de ses mains, par ses larmes, ses sourires, que vous pourrez recueillir toute l'étendue de sa reconnaissance: non-seulement notre famille entière, mais tout notre voisinage, auquel votre nom est déjà devenu cher, vous recevra comme vous le méritez, et vous convaincra qu'il y a encore des âmes qui n'ont pas perdu dans les cruautés de cette guerre, les sentiments qui distinguent les hommes vertueux. Pour vous convaincre que cette lettre n'est pas formée de paroles vagues, inspirées par la joie soudaine de sentiments qui bientôt s'évaporent et s'oublient, pour vous convaincre que l'impression faite sur nos cœurs par votre générosité, sera aussi durable que le service que vous nous avez rendu; le porteur de cette lettre, qui est le fils de mon frère, vous délivrera un contrat authentique et légal de la moitié de la plantation de * * * accompagné d'un nègre que je vous donne, d'un second venant de mon fils, d'un troisième venant de la mère de

ma femme, et d'un esclave que vous offre chacun de mes frères. Ce contrat, ainsi que le billet de vente, comme vous le verrez par l'endossement, sont signés, scellés et recordés, suivant la loi. Cette nouvelle propriété est irrévocablement la vôtre.

Heureux, si notre sol, notre gouvernement, notre climat, peuvent vous persuader de résider parmi nous! Unissez ce petit présent à votre fortune; venez demeurer en Virginie, où vos talents, votre mérite et votre humanité sont déjà connus, et vous procureront tous les avantages que peut produire l'estime d'une famille reconnaissante, et d'un voisinage éclairé. — Puisse le messager que je vous envoye vous trouver sain et sauf, et vous amener dans nos bras!

William, Arthur, Susannah.

ANECDOTE ANGLAISE.

Le lendemain de notre départ de Glascow, dit l'auteur de ce récit, nous fûmes obligés de nous arrêter à un petit bourg près de Lanesk. N'ayant rien de mieux à faire, nous regardions les passants par les fenêtres de notre hôtellerie, placée vis-à-vis la prison; Nous vîmes arriver à cheval un homme vêtu d'un frac bleu, très simple, et un chapeau bordé sur sa tête. Cet homme mit

pied à terre à notre hôtellerie, et remettant son cheval à l'hôte, il s'avança vers un vieillard qui était occupé à paver la rue. Après l'avoir salué, il prit la demoiselle, donna quelques coups sur le pavé, en disant au vieillard, fort étonné de l'aventure: Cet ouvrage me paraît bien pénible à votre âge : n'avez-vous donc point d'enfants qui puissent partager vos travaux et soulager votre vieillesse? — Pardonnez-moi, Monsieur, répondit le vieillard, j'ai trois garçons qui me donnaient tous les trois les plus grandes espérances; mais les pauvres enfants ne sont point maintenant à portée de secourir leur père. — Et où sont-ils? demanda l'étranger. — L'aîné, répliqua le vieillard, était parvenu au grade de capitaine dans les Indes orientales; le second s'est fait soldat, dans l'espoir de s'élever comme son frère. — Et qu'est devenu le troisième? demanda précipitamment l'étranger. — A cette demande, le bon vieillard ne pouvant retenir ses larmes: Il a répondu pour moi, dit-il; le pauvre enfant s'est chargé de mes dettes, il n'a pu les acquitter, il est en prison. A ce récit, le voyageur se détourna de quelques pas, resta quelque temps les mains sur le visage, puis revenant près du vieillard: Et cet aîné, lui dit-il, ce fils dénaturé, ce capitaine, il ne vous a donc rien envoyé pour vous tirer de la misère? — Ah! ne l'appelez point dé-

naturé, s'écria le vieillard; mon fils est vertueux, il aime et respecte son père, il m'a envoyé de l'argent, et plus même que je n'en aurais eu besoin; mais j'ai eu le malheur de le perdre, en me rendant caution pour un très galant homme, pour mon hôte, qui malheureusement, se trouvant hors d'état de payer, a causé ma ruine: on m'a tout pris; il ne me reste plus rien. — Alors un jeune homme passant la tête par les barreaux de la prison voisine, où il était renfermé, se mit à crier: Mon père! mon père! si mon frère *Guillaume* vit encore, c'est lui, c'est ce voyageur qui vous parle. — Oui, mon ami, c'est moi-même, répondit le voyageur en se précipitant dans les bras du vieillard, qui hors de lui-même, voulant parler et sanglotant, n'avait pu reprendre ses sens; quand une vieille femme, mise fort décemment, sortit d'une très petite et très délabrée maison, en s'écriant: Où est-il donc? Où es-tu, mon cher *Guillaume* ? viens donc à moi, viens embrasser ta mère. Le capitaine ne l'eut pas plutôt aperçue, que, quittant son père, il alla se jeter au cou de la bonne vieille. Alors nous descendîmes; et augmentant le nombre des spectateurs de cette scène attendrissante, M. *Bramble*, l'un de nous, fendant la presse, alla au voyageur, et lui dit: Capitaine, nous vous demandons la faveur de vous lier avec nous: nous aurions volon-

tiers fait cent lieues pour être les témoins de cette tendre reconnaissance avec votre honnête famille; vous et les vôtres, nous vous en supplions, dînez avec nous dans cette hôtellerie. Le capitaine, sensible à cette invitation, l'accepta, mais en nous disant qu'il ne mangerait ni ne boirait que lorsque son jeune frère aurait recouvré sa liberté; et à l'instant il alla déposer la somme pour laquelle on l'avait mis en prison, d'où il sortit quelques moments après. Alors toute cette famille se rendit à l'hôtellerie, où ils eurent grande peine à entrer, par le grand nombre de personnes qui s'y étaient rassemblées, et qui accablèrent de caresses le bon *Guillaume*, qui les leur rendit avec cordialité. Le bon militaire, dont le nom était *Brown*, nous dit aussitôt que nous pûmes converser librement : Messieurs, c'est aujourd'hui que je sens, dans toute son étendue, les faveurs de la fortune, à laquelle je dois tout: mon oncle m'élevait au métier de tisserand; mais je répondis mal à ses bontés, et par esprit de paresse et de dissipation, je m'enrôlai dans les troupes de la compagnie des Indes; j'avais alors tout au plus dix-huit ans; mon bonheur vient d'avoir été remarqué par milord *Clive*, dont toute l'Europe connaît la bienfaisance et l'inépuisable générosité. Mon zèle pour le service lui inspira des bontés pour moi; et, grâces à ses soins, de grade en grade

je devins capitaine, et fus chargé de la caisse du régiment. A force d'économie, je parvins, par des moyens honnêtes et à la faveur du commerce, à m'assurer un fonds de 20,000 liv. sterling. Alors je quittai le service. Il est vrai que j'ai fait trois remises à mon père; mais il n'y a eu que la première, qui était de 200 liv. sterling, qui lui soit parvenue; la seconde est tombée entre les mains d'un banqueroutier, et je confiai la troisième à un gentilhomme écossais, qui est mort dans la traversée : mais comme j'ai sa reconnaissance, ses héritiers m'en répondront. Après le dîner, le capitaine remit à son père cinquante liv. sterling pour subvenir à ses besoins les plus pressants; il fit aussi dresser un acte par lequel il laissait à son père et à sa mère 80 liv. sterling de revenu annuel, reversible à ses deux frères: il promit d'acheter une commission à son second frère, et d'associer le plus jeune à une manufacture qu'il se proposait d'établir pour donner de l'occupation aux gens industrieux : il donna 500 liv. sterling en dot à sa sœur, qui était mariée à un fermier peu aisé; et après avoir distribué 50 liv. sterling aux pauvres, il donna une très belle fête à tous ses compatriotes. M. *Brown* méritait les faveurs de la fortune, et fit bien voir qu'il était digne des bienfaits qu'il avait reçus du généreux lord *Clive*.

CLOTILDE.

Madame *de Fonbonne*, après avoir perdu son mari, venait encore de perdre un procès au sort duquel était attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restait de meubles et de bijoux; et en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre avec économie de son modique revenu.

A peine avait-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune. Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins et les maladies l'avaient rendue incapable de toute espèce de travail; et après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des plaisirs, il ne lui restait d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyait en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux d'un pays étranger où elle avait reçu la naissance, elle ne pouvait solliciter des secours que d'un parent assez proche qu'elle avait

attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avait élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusait à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrêmité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avait adoptée pendant le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont *Clotilde* avait été comblée par madame *de Fonbonne* firent naître dans son cœur le désir généreux de lui en témoigner sa reconnaissance.

Non, s'écria-t-elle lorsque madame *de Fonbonne* lui proposa de chercher un autre asile, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille; et si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le désire encore plus dans vos peines. Grâces à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talents, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre et broder: avec de la santé et du courage, je puis gagner assez de pain pour deux.

Madame *de Fonbonne* fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa *Clotilde*,

et consentit à profiter de ses offres. Voilà donc *Clotilde* devenue à son tour la mère par adoption de son ancienne protectrice. Elle ne se bornait pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre, elle la consolait dans sa tristesse, la soulageait dans ses infirmités, et s'efforçait, par les caresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que madame *de Fonbonne* jouit encore de ses bienfaits; et lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte. Quelques jours avant ce malheur, venait aussi de mourir ce riche avare, dont le cœur s'était montré si insensible à la voix du sang et de la reconnaissance. Comme il ne pouvait emporter avec lui ses trésors, il avait cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions.

Mais ces secours étaient venus trop tard; madame *de Fonbonne* n'était plus en état d'en profiter; elle n'avait pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la pauvre *Clotilde*.

Cet héritage se trouvait ainsi dévolu au de-

maine du prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline.

Ah! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage! je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. *Clotilde*, en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisait surtout d'inspirer les sentiments qui la lui avaient méritée.

MARTIN, OU L'EMPLOI DU TEMPS.

Martin, quoique simple compagnon, excellait dans son métier. Il aspirait de tous ses désirs à devenir maître, mais il lui manquait une certaine somme pour se faire recevoir.

Un marchand, qui connaissait son industrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans afin qu'il payât sa maîtrise, et qu'il achetât ce qui lui était nécessaire pour se mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie de *Martin*. Il voyait déjà dans son imagination sa boutique richement étoffée. Il avait peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empresseraient de l'employer, et tout l'argent que son travail allait lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagants de joie où le jetèrent ces pensées, il aperçoit un cabaret: Allons, dit-il en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques moments à demander du vin. Sa conscience lui criait à haute voix que le moment de jouir n'était pas encore arrivé; qu'il fallait d'abord songer aux moyens de rembourser, au temps prescrit, les avances qu'on lui avait faites; que jusqu'alors il n'était pas honnête d'en dépenser un sou sans la plus grande nécessité. Il s'avançait vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvements de droiture. Cependant, dit-il en retournant sur ses talons, quand je dépenserais aujourd'hui trente sous pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resterait encore quatre-vingt-dix-neuf écus et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise et me mettre en fonds; et je puis en un jour réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que, déjà le verre à la main, il

cherchait à étouffer ses reproches intérieurs. Mais, hélas! le pauvre homme! c'était le premier pas qui devait l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain, une douce image du plaisir qu'il avait goûté la veille dans le cabaret, vint se présenter à son esprit; et il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sous de la même manière.

Les jours suivants, le goût de l'ivrognerie s'était si bien emparé de lui, qu'il prit, sans remords, trois écus l'un après l'autre, et les dépensa comme il avait fait le premier. Car, se disait-il à chaque séance, ce n'est que trente sous. Ah! il m'en restera encore bien assez.

Telles étaient ses paroles insensées pour répondre à la voix de la raison qui de temps en temps se faisait entendre. Il ne considérait pas que sa fortune consistait en cent écus pleins, et que du sage emploi de la moindre partie dépendait l'utile destination de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvait plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé comme il l'était de sa richesse actuelle, qui lui semblait inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'apercevoir qu'elle diminuait de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvait plus atteindre son but, parce

qu'il n'y avait pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte et de remords, plus il cherchait à les étouffer dans le vin, plus il avançait l'heure de sa ruine. Enfin il arriva, ce funeste moment, où, dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvrait à lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir, et il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toutes sortes de scélératesses: mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-temps impunies; et *une mort violente* fut le dernier terme de ses jours criminels.

Ah! si le malheureux avait écouté la première fois les avis de sa raison et les reproches de sa conscience, tranquille aujourd'hui dans son état, il attendrait au sein de l'aisance et de l'honneur le repos et la considération d'une vieillesse fortunée.

Conversation entre M. l'abbé Lemonnier, et la première Rosière de S. Sauveur-le-Vicomte, le premier Juin 1777.

Or ça, bonne fille, causons nous deux. Dites-moi, quand vous aviez fini votre année de service

et que vous reveniez chez votre père, combien rapportiez-vous de vos gages? — Je rapportais tout, je rapportais mes 36 liv. — J'entends, vous ne preniez rien pour votre entretien. Mais comment pouviez-vous nourrir votre père et vous avec vos 36 liv. ? — J'y allais doucement, Je ménageais. — Vous aviez beau ménager, il n'y avait pas seulement de quoi avoir du pain. — Aussi je n'en avais pas toujours. Quand j'en avais, j'étais bien contente. — Et quand vous n'en aviez pas? — j'empruntais, je faisais de la bouillie à mon père; mais cela n'arrivait pas souvent. — Comment? — Quand je voyais que le pain diminuait, je n'en mangeais plus, je le gardais pour lui. — Et vous? — Oh! moi, je me faisais de la soupe. — Sans pain? — j'y mettais force choux et de ce que le jardin me fournissait. — Vous l'assaisonniez avec du beure? — Oui, quand j'en avais. — Et quand vous n'en aviez pas? — Avec du sel. — Bien: vous étiez contente lorsque votre père était content? — Content! il ne l'était pas toujours; quand je lui faisais sa soupe à part, il grondait, et me disait: pourquoi fais-tu deux cuisines? Moi, je lui disais, dame, vous voulez toujours manger la même chose, celà m'ennuie. Quand il me demandait ce que j'allais manger, je lui nommais ce que j'avais envie. — C'est-à-dire, ce que vous auriez eu envie d'avoir.

— Une fois qu'il s'aperçut que je n'avais pas de quoi pour moi, il m'en dit bien long. Il me disait: Ce n'est pas à moi à être bien nourri, puisque je reste là sur mon lit à rien faire; c'est à toi qui travailles et qui te fatigues. Tiens, si cela t'arrive davantage, je ne mangerai rien, je t'en avertis. — Eh bien, quand cela arriva encore? — — Il ne s'en aperçut pas. — Comment cela? — Quand il avait dîné, je le portais dans le jardin autant de temps qu'il m'en fallait. — Vous pouviez le porter? — Quand je le prenais sur son lit, je le pouvais bien. C'était quand il fallait le reprendre à terre dans le jardin que j'avais bien de la peine; mais je mettais une chaise à côté de lui, et puis je le prenais dans mes bras, et je pouvais bien le porter. — Et à qui empruntiez-vous quand vous n'aviez plus rien? — A ceux que j'avais déjà servis, et que je devais servir encore. Je leur demandais bien jusqu'à la valeur de trois liv., mais par de-là je n'étais pas hardie. Un jour que je n'avais plus rien, je voulus emprunter du grain dans deux maisons, on m'en refusa. Cela fait bien de la peine, quand on sait qu'il y en a. Le lendemain, qui était un dimanche, en m'en revenant de la grand'Messe, j'étais triste; j'entrai chez le cousin *Bernard Letellier;* ils me trouvèrent changée, ils me dirent: Qu'est-ce que tu as? Moi je leur dis: Je n'ai rien,

et c'est ce qui me fâche, et puis je m'en allai. Une heure après, ma cousine s'en vint chez nous, et me dit : tu es entrée à la maison, nos gens t'ont demandé ce que tu as, tu leur a dit, *je n'ai rien, et c'est ce qui me fâche*. Est-ce que tu n'as rien? — Eh bien, oui, je n'ai rien; mais ne le dites pas à mon père. Elle me donna de quoi pour la journée; et le lendemain elle emprunta de l'argent pour m'acheter une *somme* de blé. La même chose était arrivée à mon père quand nous étions petites; il me le contait encore il n'y a pas six mois. — Si vous vous en souvenez, racontez-moi aussi ce qui arriva à votre père. — Volontiers. Un jour qu'il n'y avait plus de pain à la maison, il s'en alla dans deux endroits et demanda du grain à emprunter, on le refusa. Il n'osait plus aller ailleurs, il s'en revenait en pleurant. Un homme qui n'était pas de la paroisse, mais qui connaissait mon père, le trouva, et lui dit : « Qu'est-ce que tu as, » *Guillaume Letellier* ? pourquoi pleures-tu en » rodant autour de ta maison? Mon père lui dit : » C'est que je n'ose plus y rentrer. » — Et d'où vient cela? — C'est que j'ai là trois petites filles qui ne s'embarrasseront pas si j'ai du pain ou non, elles vont m'en demander. — Est-ce que tu n'as pas de pain? — Non, depuis hier. — Viens-t-en chez nous. Cet homme-là lui prêta du blé pour tout l'été.

ANECDOTE.

Heureuse présence d'esprit d'un ivrogne.

Dans une de ces visites que le feu roi de Prusse rendait *incognito* à ses soldats, il lui arriva un soir d'en rencontrer un qui paraissait avoir bu plus que de raison. Il l'aborda d'un air familier, et lui demanda, par forme de conversation, comment avec sa modique paye, il se trouvait en état de faire des libations aussi copieuses. « Sur ma parole, camarade, ajouta-t-il, je suis à la même paye que vous, et cependant je ne puis rien mettre de côté pour la taverne. De grâce, apprenez-moi comment vous faites. — Vous m'avez l'air d'un bon diable, répondit le soldat en lui serrant la main, pourquoi vous le cacherais-je? Aujourd'hui, par exemple, je viens de régaler une ancienne connaissance; il serait bien dur, n'est-il pas vrai, que de temps en temps, on n'eût pas la satisfaction de trinquer avec un ami? Or, en pareille circonstance, la paye d'un jour ne nous mènerait pas loin. J'ai donc été forcé d'avoir recours au vieil expédient. — Quel est-il? — Bon: je mets en gage ceux de mes effets dont je puis me passer quelques jours; ensuite un peu

d'abstinence ramène de quoi les ravoir. Ce matin, j'ai fait ressource avec la lame de mon sabre. On ne nous rassemblera pas avant une semaine, ainsi je n'en aurai pas besoin. » Frédéric eut soin de bien remarquer son homme, puis il le remercia, et lui souhaita le bon soir. Le lendemain, les troupes reçurent, à l'improviste, un ordre de s'assembler. Le roi les passa en revue, et venant à reconnaître son camarade de la veille, il le fit sortir du rang avec le soldat qui était à sa droite, en leur commandant de se dépouiller. « Maintenant, dit-il à celui qu'il voulait surprendre, tirez votre sabre, et coupez la tête à ce misérable. » Il veut s'excuser; il supplie le roi de ne pas le condamner à gémir toute sa vie d'avoir fait mourir un honnête homme, avec qui il sert depuis quinze ans. Le roi demeura inflexible. « Eh bien, Sire, dit enfin le soldat, puisque rien ne peut vous toucher, je prie Dieu de faire un miracle en ma faveur, et de changer mon sabre en un morceau de bois. » Il prononça ces mots avec une dévotion affectée, et feignit la plus grande surprise, lorsqu'ayant tiré son sabre, il trouva son souhait accompli. Le monarque admira son adresse, et non content de lui pardonner il le gratifia d'une récompense.

*Robert, ou le jeune Marseillais et le Baron de M****.*

Un jeune homme nommé *Robert* attendait sur le rivage, à Marseille, que quelqu'un entrât dans son batelet. Un inconnu s'y place; mais un instant après il se préparait à en sortir, malgré la présence de *Robert*, qu'il ne soupçonnait pas d'en être le patron. Il lui dit que puisque le conducteur de cette barque ne se montre point, il va passer dans une autre. Monsieur, lui dit le jeune homme, celle-ci est la mienne; voulez-vous sortir du port?—Non, Monsieur, il n'y a plus qu'une heure de jour. Je voulais seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur et de la beauté de la soirée.... Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état.— Je ne le suis pas en effet; ce n'est que pour gagner de l'argent que je fais ce métier les fêtes et les dimanches.—Quoi, avare à votre âge! cela dépare votre jeunesse, et diminue l'intérêt qu'inspire d'abord votre heureuse physionomie.—Ah! Monsieur, si vous saviez pourquoi je désire si fort de gagner de l'argent, vous n'ajouteriez pas à ma peine celle de me croire un caractère si bas.—J'ai pu vous faire

tort, mais vous ne vous êtes point expliqué. Faisons notre promenade, et vous me conterez votre histoire. L'inconnu s'assied. Eh bien, poursuit-il, dites-moi quels sont vos chagrins; vous m'avez disposé à y prendre part. Je n'en ai qu'un dit le jeune homme, celui d'avoir un père dans les fers, sans pouvoir l'en tirer. Il était courtier dans cette ville; il s'était procuré de ses épargnes et de celles de ma mère, dans le commerce des modes, un intérêt sur un vaisseau en charge pour Smyrne; il a voulu veiller lui-même à l'échange de sa pacotille et en faire le choix. Le vaisseau a été pris par un corsaire, et conduit à Tétuan, où mon malheureux père est esclave avec le reste de l'équipage. Il faut deux mille écus pour sa rançon; mais comme il s'était épuisé afin de rendre son entreprise plus importante, nous sommes bien éloignés d'avoir cette somme. Cependant ma mère et mes sœurs travaillent jour et nuit; j'en fais de même chez mon maître, dans l'état de joaillier que j'ai embrassé, et je cherche à mettre à profit, comme vous voyez, les dimanches et les fêtes. Nous nous sommes retranchés jusques sur les besoins de première nécessité; une seule petite chambre forme tout notre logement. Je croyais d'abord aller prendre la place de mon père, et le délivrer en me chargeant de ses fers; j'étais prêt à exé-

cuter ce projet, lorsque ma mère, qui en fut informée, je ne sais comment, m'assura qu'il était aussi impraticable que chimérique, et fit défendre à tous les capitaines du Levant de me prendre sur leur bord. — Et recevez-vous quelquefois des nouvelles de votre père? Savez-vous quel est son patron à Tétuan, quel traitement il y éprouve? — Son patron est intendant des jardins du Roi: on le traite avec humanité, et les travaux auxquels on l'emploie ne sont pas au-dessus de ses forces: mais nous ne sommes pas avec lui pour le consoler, pour le soulager; il est éloigné de nous, d'une épouse chérie, et de trois enfants qu'il aima toujours avec tendresse. — Quel nom porte-t-il à Tétuan? — Il n'en a point changé; il s'appelle *Robert*, comme à Marseille. — *Robert*... Chez l'intendant des jardins? Votre malheur me touche; mais d'après vos sentiments qui le méritent, j'ose vous présager un meilleur sort, et je vous le souhaite bien sincèrement.... En jouissant du frais, je voulais me livrer à la solitude: ne trouvez donc pas mauvais, mon ami, que je sois tranquille un moment.

Lorsqu'il fut nuit, *Robert* eut ordre d'aborder. Alors l'inconnu sort du bateau, lui remet une bourse entre les mains, et, sans lui laisser le temps de le remercier, s'éloigne avec précipitation. Il y avait dans cette bourse huit dou-

bles louis en or, et dix écus en argent. Une telle générosité donna au jeune homme la plus haute opinion de celui qui en était capable: mais ce fut en vain qu'il fit des vœux pour le rejoindre et lui en rendre grâces.

Six semaines après cette époque, cette famille honnête, qui continuait sans relâche à travailler pour compléter la somme dont elle avait besoin, prenait un dîner frugal, composé de pain et d'amandes sèches: elle voit arriver *Robert* le père très proprement vêtu qui la surprend dans sa douleur et sa misère. Qu'on juge de l'étonnement de sa femme et de ses enfants, de leurs transports, de leur joie! Le bon *Robert* se jette dans leurs bras, et s'épuise en remerciements sur les 50 louis qu'on lui a comptés en s'embarquant dans le vaisseau, où son passage et sa nourriture étaient acquittés d'avance, sur les habillements qu'on lui a fournis, etc; il ne sait comment reconnaître tant de zèle et tant d'amour.

Une nouvelle surprise tenait cette famille immobile: ils se regardaient les uns les autres. La mère rompt le silence; elle imagine que c'est son fils qui a tout fait; elle raconte à son père comment, dès l'origine de son esclavage, il avait voulu aller prendre sa place, et comment elle l'en avait empêché. Il fallait six mille francs pour la rançon: nous en avions, poursuit-elle,

un peu plus de la moitié, dont la meilleure partie était le fruit de son travail; il aura trouvé des amis qui l'auront aidé. Tout à coup, rêveur et taciturne, le père reste consterné; puis s'adressant à son fils: Malheureux, qu'as-tu fait? Comment puis-je te devoir ma délivrance, sans la regretter? Comment pouvait-elle rester un secret pour ta mère, sans être achetée au prix de la vertu? A ton âge, fils d'un infortuné, d'un esclave, on ne se procure point naturellement les ressources qu'il te fallait. Je frémis de penser que l'amour paternel t'a rendu coupable. Rassure-moi, sois vrai, et mourons tous, si tu as pu cesser d'être honnête. Tranquillisez-vous, mon père, répondit-il en l'embrassant; votre fils n'est pas indigne de ce titre, ni assez heureux pour vous prouver combien il lui est cher. Ce n'est point à moi que vous devez votre liberté; je connais notre bienfaiteur. Souvenez-vous, ma mère de cet inconnu qui me donna sa bourse; il m'a fait bien des questions. Je passerai ma vie à le trouver, et il viendra jouir du spectacle de ses bienfaits. Ensuite il raconte à son père l'anecdote de l'inconnu, et le rassure ainsi sur ses craintes.

Rendu à sa famille, *Robert* trouva des amis et des secours. Les succès surpassèrent son attente. Au bout de deux ans, il acquit de l'aisance; ses enfants, qu'il avait établis, partageaient son

bonheur entre lui et sa femme, et il eût été sans mélange, si les recherches continuelles du fils avaient pu faire découvrir ce bienfaiteur, qui se dérobait avec tant de soin à leur reconnaissance et à leurs vœux. Il le rencontre enfin un dimanche matin, se promenant seul sur le port. Ah! mon Dieu tutélaire! c'est tout ce qu'il peut prononcer en se jetant à ses pieds, où il tombe sans connaissance. L'inconnu s'empresse de le secourir, et de lui démander la cause de son état. Quoi, monsieur, pouvez-vous l'ignorer? lui répond le jeune homme. Avez-vous oublié *Robert* et sa famille infortunée que vous rendîtes à la vie, en lui rendant son père? — Vous vous méprenez, mon ami; je ne vous connais point, et vous ne sauriez me connaître: étranger à Marseille, je n'y suis que depuis peu de jours. — Tout cela peut-être; mais souvenez-vous qu'il y a 26 mois que vous y étiez aussi: rappelez-vous cette promenade dans ce port; l'intérêt que vous prîtes à mon malheur, les questions que vous me fîtes sur les circonstances qui pouvaient vous éclairer et vous donner les lumières nécessaires pour être notre bienfaiteur. Libérateur de mon père, pouvez-vous oublier que vous êtes le sauveur d'une famille entière, qui ne désire plus rien que votre présence? Ne vous refusez pas à ses vœux, et venez voir les heureux que vous avez faits....

Venez.— Je vous l'ai déjà dit, mon ami, vous vous méprenez.— Non, monsieur, je ne me trompe point; vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur pour que je puisse vous méconnaître. Venez de grâce. En même temps, il le prenait par le bras, et lui faisait une sorte de violence pour l'entraîner. Une multitude de peuple s'assemblait autour d'eux. Alors l'inconnu, d'un ton plus grave et plus ferme : Monsieur, dit-il, cette scène commence à être fatigante. Quelque ressemblance occasione votre erreur; rappelez votre raison, et allez dans votre famille profiter de la tranquillité dont vous me paraissez avoir besoin. Quelle cruauté! s'écrie le jeune homme; bienfaiteur de cette famille, pourquoi altérer, par votre résistance, le bonheur qu'elle ne doit qu'à vous? Resterai-je en vain à vos pieds? Serez-vous assez inflexible pour refuser le tribut que nous réservons depuis si long-temps à votre sensibilité? Et vous qui êtes ici présents, vous que le trouble et le désordre où vous me voyez doivent attendrir, joignez-vous tous à moi, pour que l'auteur de mon salut vienne contempler son propre ouvrage. A ces mots, l'inconnu paraît se faire quelque violence; mais, au moment où l'on s'y attend le moins, réunissant toutes ses forces, et rappelant son courage pour résister à la séduction de la jouissance délicieuse qui lui est offerte,

il s'échappe comme un trait au milieu de la foule, et disparaît en un instant.

Cet inconnu le serait encore aujourd'hui, si ses gens d'affaires, ayant trouvé dans ses papiers, à la mort de leur maître, une note de sept mille cinq cents livres envoyées à M. *Main* de Cadix, n'en eussent pas demandé compte à ce dernier, mais seulement par curiosité, puisque la note était bâtonnée et le papier chiffonné comme ceux que l'on destine au feu. Ce fameux banquier répondit, qu'il en avait fait usage pour délivrer un Marseillais, nommé *Robert*, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de *Charles de Secondat*, baron de Montesquieu, président à mortier au parlement de Bordeaux. On sait que l'illustre *Montesquieu* aimait à voyager, et qu'il visitait souvent sa sœur, madame *d'Héricourt*, mariée à Marseille.

TRAIT ANTIQUE.

Dans le temps que *Chemmis*, roi d'Égypte, faisait construire la plus haute de ces montagnes artificielles, nommées pyramides, les peuples en murmuraient souvent contre les travaux effrayants auxquels on les occupait. Un jeune homme qui avait sué trente jours à rouler un rocher

dans l'espace d'un stade, s'indignait contre l'ambition de son roi, et se répandait en invectives, accusant la nature de l'avoir fait naître sujet. Son père, qui avait la sagesse de l'expérience et la prudence de la sagesse, s'approcha de son fils, et lui dit: Il te sied bien, jeune homme, de maudire ta condition; et si le ciel t'avait fait naître roi, comment supporterais-tu le fardeau d'un empire? songe à ton sort, examine celui de ton roi, et compare.

Tu travailles pour lui seul, il travaille pour toute l'Égypte: toute ton occupation est de placer cette pierre dans un angle de la pyramide; le roi, dans ce moment, s'occupe de cent édifices qui doivent éterniser la gloire de son peuple: tu emploies pour lui quelques heures du jour; jour et nuit il est condamné à veiller à ta sûreté; tes soins s'étendent sur quelques enfants qui t'aiment, sur une épouse qui t'adore, et peut-être sur un père qui ne pense qu'à ton bonheur; ton roi n'a plus de père, et il veille sur un peuple d'enfants, dont plusieurs aussi ingrats que toi, le maudissent.

Quelques jours de sueur t'irritent contre lui; combien ne doit-il pas maudire une existence chargée des sollicitudes du trône et des chaînes de la royauté! Si le jour t'impose un travail pénible, la nuit t'offre un repos tel que ton roi n'en

a jamais goûté. Tu es aimé de ta famille, il est contraint de se défier de la sienne. Puissante Isis, quels biens peuvent compenser ce tourment! Jeune homme, tu peux faillir dans l'obscurité; les fautes de ton roi sont toutes en évidence. Si ton destin était de commettre un crime, ton malheureux père en gémirait; mais ta honte entrerait avec toi dans le tombeau: que ton roi abuse une seule fois de cette autorité qui te gêne, l'univers entier, que dis-je? la postérité le condamne à l'infamie. Exposé aux yeux des hommes, la vertu est pour lui un devoir; elle est un plaisir pour toi. Tu reproches à son ambition les sueurs qu'elle te coûte; comptes-tu pour rien l'Égypte purifiée, le Nil enfermé dans ses rivages, tant de canaux d'abondance, tant de riches moissons dont sa vigilance t'assure la récolte? Comptes-tu pour rien ce sommeil qui le fuit, que tu goûtes en paix, et que les Arabes te raviraient, si le bras de ton roi ne les tenait éloignés?

Mais il abuse du luxe que le ciel permet à la grandeur du trône: est-ce à toi à le lui reprocher? Si toi, obscur habitant de l'Égypte, tu ne peux te défendre souvent d'un mouvement d'orgueil, pardonne-le à un prince à qui il coûte plus cher qu'à toi. Tu gémis, tu murmures; sujet, tu te plains d'être esclave; eh! grand Dieu!

qui est plus esclave que ton roi! Compare ses devoirs aux tiens; compare ce que vous perdez tous deux en les oubliant. Tu envies ses richesses, et n'est-ce pas toi qui le nourris? tu envies sa puissance, et sans elle que ferait ta faiblesse contre tous les ennemis qui t'environnent? Tu te plains qu'il faille des rois; et serais-tu assez sage pour t'en passer?

Va, mon fils, travaille sans murmurer, jouis sans trouble du repos qui suit tes fatigues, et prie la grande déesse de ne jamais te haïr au point de te faire asseoir sur le trône.

Les frères Arragon, fermiers de M. de Pastoret, à Marseille.

L'AMITIÉ, ce sentiment si tiède et si nul pour la plupart des hommes personnels que nous voyons, est encore une passion vive et sublime chez les habitants de nos provinces méridionales. Les Marseillais, surtout, issus des Grecs, et comme ces peuples, sensibles avec excès, ont des saillies de caractère admirables, et peu d'années se passent sans que les citoyens de cette heureuse contrée laissent échapper quelques uns de ces traits qui rendent l'histoire ancienne si touchante. Voici une de ces anecdotes qui m'a été racontée plu-

sieurs fois avec enthousiasme par un ami fait pour en sentir tout le prix; son caractère et sa probité en garantissent la certitude.

M. *de Pastoret*, un des plus éclairés et des plus intègres magistrats de Marseille, avait depuis long-temps deux frères pour fermiers d'un de ses héritages; et ces deux frères s'étaient toujours aimés de la plus inaltérable amitié. En hiver, les soirées sont bien longues à la campagne! ce climat d'ailleurs invite assez les hommes à se ressouvenir que si la vie est un bienfait, on ne le reçoit de la nature qu'avec l'obligation de le transmettre. Ils songèrent donc à se marier; car il n'y a que les malhonnêtes gens et les libertins qui redoutent les chastes liens du mariage.

Dire qu'ils vécurent d'abord en commun et assez paisiblement, on s'y attend; mais on ne s'attend guère sans doute que les deux femmes, formées d'un sang étranger et ayant des intérêts différents, aient pu s'accorder éternellement. Aussi la paix ne dura-t-elle que quelques années. La femme de l'aîné eut dix à douze enfants en huit à neuf ans. Celle du cadet n'en eut point. La première était d'une humeur plus difficile. La seconde sentait peut-être ses avantages. On avait vécu jusques-là dans la même ferme, et sans avoir songé à partager les dots et les profits. Une querelle survint. Les querelles provençales

sont comme les vents, les orages, et les chaleurs de cet ardent climat, c'est-à-dire, fort vives, pour ne rien dire de plus. Il fut décidé qu'on ferait le partage en question, et qu'on se séparerait. C'étaient les femmes qui criaient et qui le voulaient ; il fallait bien que les pauvres maris obéissent.

On se rendit un dimanche matin chez M. *de Pastoret*. Il est d'usage, en pareil cas, que l'une des deux parties fasse les lots de partage, et que l'autre choisisse ce qui lui plaît. Voilà les parts faites par l'aîné en présence des femmes et des dix enfants. Des larmes coulaient, une pâleur mortelle, un silence expressif et douloureux attestaient le déchirement des cœurs fraternels. Le cadet choisit enfin d'une main tremblante, et dit : Je prends cette part, frère ; mais.... elle n'est pas complète. — Elle l'est, mon ami, dit l'aîné, elle l'est, tu le sais bien. — Je sais et je vois qu'elle n'est pas égale, et qu'il y manque ce que j'en aime le plus.... Eh! crois-tu, cruel, que, moi qui n'ai point d'enfants, je vais diviser nos biens, sans partager aussi ta famille. J'en veux la moitié; je choisis cinq de ces enfants, et je prends les cadets et cadettes, afin que les plus grands puissent t'aider dans tes travaux : ce que j'exige là, ma femme le veut comme moi. Le ton dont tout cela fut dit, l'impression qui se fit

sur toutes les physionomies, changèrent soudainement ce rendez-vous d'intérêt en scène délicieuse. Les neveux sautèrent au coup de l'oncle; les belles-sœurs s'embrassèrent en pleurant, et les deux frères.... non, je ne décrirai point leurs étreintes. O *Greuse*, ô *Vernet*, que n'étiez-vous là pour saisir les éloquentes expressions dont l'honnêteté et la sainte amitié animaient les physionomies de ces deux frères! J'aimerais bien mieux voir un pareil tableau éclore sous vos touches morales et vraies, que d'admirer avec effroi vos tempêtes et vos malédictions paternelles. Les beaux-arts ne devraient peindre que la belle nature et s'arrêter peut-être là où *l'expression* se force, s'exagère et devient hideuse.

Je tiens cette anecdote de M. *de Pastoret* fils, conseiller à la cour des aides de Paris, et membre de l'académie des Belles-Lettres. Un des fils de ces honnêtes gens est encore son fermier à Marseille. Heureux les maîtres qui ont de pareils gens! plus heureux les fermiers qui ont un pareil maître!

GÉMINUS ET GÉMELLUS.

Conte moral.

Géminus et Gémellus étaient jumeaux, et fils d'un riche campagnard, que j'appellerai Eupho-

rion. Lorsqu'ils furent en âge de commencer leurs études, Euphorion se trouva fort embarrassé de savoir à quelle méthode d'éducation il devait donner la préférence. Il avait lu beaucoup de traités sur ce sujet; mais loin de dissiper ses doutes, les livres n'avaient servi qu'à les accroître: il avait consulté ses amis et ses voisins; mais leurs opinions étaient si partagées, le pour et le contre se balançaient tellement, qu'il demeurait toujours dans l'indécision. Par malheur, sa propre éducation ayant été presque nulle, aucun motif de partialité ne pouvait déterminer son choix. Le curé du lieu exaltait les avantages moraux de l'éducation particulière; un avocat, le plus proche voisin d'Euphorion, faisait valoir à ses yeux les utiles liaisons qui se forment dans dans les colléges, et la connaissance des hommes que les jeunes gens y acquièrent: Euphorion, se voyant entre deux chemins dont il ne savait lequel prendre, trancha la difficulté en les prenant tous les deux. Il confia Géminus aux soins du ministre, et l'homme de loi conduisit Gémellus à Londres, pour le placer à l'école de Westminster. Les choses étant ainsi arrangées, Euphorion attendit paisiblement le résultat des deux systèmes.

Mais il rabattit de son estime pour celui de l'avocat; toutes les fois que des temps de vacances

ramenèrent Gémellus dans la maison paternelle, son extérieur ne pouvait plus entrer en comparaison avec le maintien de son frère. Toujours effaré, meurtri, ses vêtements en lambeaux, ses cheveux sur le front, on avait peine à croire qu'il ne fût pas d'une autre espèce que l'élégant petit monsieur qui faisait les délices du salon. Euphorion était choqué de voir la même altération dans ses mœurs que dans sa personne. Il prenait plaisir à passer son temps dans l'écurie, parmi les valets; sans cesse entre les jambes des chevaux, ou le premier à jouer et à courir avec les polissons du village.

C'était là un crime impardonnable aux yeux d'Euphorion; car il abhorrait la *canaille*, et se trouvant le premier gentilhomme, il avait à cœur de soutenir ce titre. Aussi le pauvre Gémellus n'avait-il pas à se louer de son sort. Tout se réunit pour mettre le comble à sa disgrâce; on crut s'apercevoir qu'il débauchait son frère, et même un certain jour on découvrit qu'il l'avait entraîné à une partie de crosse, d'où ce cher prodige fut ramené avec une plaie au menton, qui donna au chirurgien de l'occupation pour huit jours. Le pire, c'est qu'il fut prouvé que ce malheur était l'ouvrage d'une boule lancée par la crosse de Gémellus. De ce moment une défense rigoureuse interdit pour l'avenir toute so-

ciété entre les deux frères, et l'on eut soin de les tenir séparés.

Bientôt le père s'avisa de soupçonner que Gémellus avait fait aussi peu de progrès dans ses études que dans la politesse. Mais comme c'était un fait dont il ne pouvait s'assurer par lui-même, il chargea le curé de cette commission. Gémellus avait en réserve tant de défaites et de stratagêmes, qu'il s'écoula bien du temps avant que son examinateur pût mettre l'affaire en train ; et lorsqu'il en fut venu à bout, loin de tourner à l'avantage du malheureux écolier, cet incident acheva de le perdre dans l'esprit d'Euphorion. Au milieu de l'examen un ricanement aussi scandaleux qu'immodéré lui ôta le pouvoir de répondre un seul mot. A la fin, le maître perdit patience, et leva le siége, emportant le chagrin d'une entreprise manquée, outre un surcroît de parure dont il ne se doutait pas. Chaque pièce de son habillement avait eu part aux espiègleries de Gémellus, et ce ne fut pas sans surprise qu'Euphorion le vit reparaître avec son ample perruque noire toute garnie de flèches de papier, qui la faisaient ressembler au dos d'un porc épic. Le coupable, mandé sur-le-champ, dit pour toute excuse, que ces petits dards lui avaient glissé des mains, et qu'il n'avait pas eu l'intention d'en coëffer le pasteur. « Sont-ce là, misérable, les tours que vous apprenez à

Westminster? lui cria son père irrité, qui, voulant en même temps lui allonger un coup de l'une de ses béquilles, s'étendit tout de son long sur le plancher; car Gémellus avait eu le bon esprit de ne pas l'attendre. Mais il le vit à peine tomber, vieux et faible comme il l'était, qu'il se hâta de voler à son secours, et, avec l'aide du ministre, parvint à le remettre sur ses jambes. Les choses n'en allèrent pas mieux pour lui, Euphorion, plus irrité qu'auparavant, le bannit de sa présence, et le condamna à reprendre sans différer le chemin de son école. « Je ne veux pas, dit-il, garder long-temps dans ma maison un pareil vaurien; autrement il faudrait recommencer son éducation sur un tout autre plan: or, ajouta-t-il en s'adressant au ministre qui ôtait les flèches de sa perruque, il serait trop tard pour s'y prendre; ainsi il peut retourner d'où il est venu ». Au même instant, il donna ordre qu'on le fît partir le lendemain matin.

On vint à parler de son devoir de vacances; mais Géminus, qui ne faisait que d'entrer, assura d'un ton patelin que son frère était en repos de ce côté-là, vu que lui-même avait pris la peine de faire son ouvrage: c'était verser de l'huile sur le feu. Aussi le paresseux Gémellus fut-il rappelé devant ses juges; on le réprimanda sévèrement de ce qu'il avait abusé de la com-

plaisance de son frère, non sans le traiter de sot et d'ignorant qui ne savait pas faire sa propre besogne. Piqué de ces reproches, mais encore plus de la déloyauté de son frère, Gémellus tira le devoir de sa poche, et le lui jetant à la figure: Vous êtes un malheureux, lui dit-il; quant à moi, je dédaigne d'avoir obligation aux gens qui rendent des services, et puis, se vantent qu'ils les ont rendus. Après un moment de réflexion, il se tourna vers son père, et lui demanda pardon de sa conduite. « J'espère lui dit-il, n'être pas tellement ignorant, que je ne sache venir à bout de mon devoir, si je veux m'en donner la peine; et afin de vous convaincre que je puis faire ma besogne sans aide, je vais m'y mettre et vous l'envoyer. « A ces mots, il sortit précipitamment de la chambre, et en moins de temps qu'on n'avait lieu de s'y attendre, il apporta des vers hexamètres que le ministre avoua de bonne foi être admirablement faits pour son âge; il déclara même que parmi quelques fautes légères, on pouvait y distinguer des marques réelles de génie. « Je vous suis obligé, monsieur, répliqua Gémellus; c'est plus que je ne mérite, et je vous demande excuse de l'impertinence que j'ai commise à votre égard. » En disant cela, les larmes lui roulaient dans les yeux, et il se retira sans avoir obtenu que son père lui adressât la moindre parole.

En s'en allant, il remarqua que Géminus l'avait suivi, et encore tout indigné de sa conduite, il se tourna et lui dit, avec un regard dédaigneux: Frère Géminus, vous devriez rougir de vous-même; si vous étiez à Westminster, il n'y a pas un écolier qui voulût vous reconnaître, après une conduite aussi scandaleuse. — Je ne me soucie ni de vous ni de votre école, répondit le chef-d'œuvre de l'éducation domestique; c'est vous et non pas moi qui devriez rougir de me parler de la sorte, et j'en instruirai mon père. Oui-dà, reprit soudain Gémellus; eh bien, prenez ceci par-dessus le marché. L'effet suivit de près la menace; il lui appliqua un soufflet si bien conditionné que le sang lui sortit par les narines: aussitôt il courut, en poussant des cris, vers Euphorion, qui accourût avec toute la promptitude dont il était capable. Gémellus tint ferme; après que la fatale béquille se fût promenée à loisir sur ses épaules, il reçut ordre de demander pardon à son frère. Mais il refusa tout net, alléguant pour ses raisons, qu'il avait déjà été puni, et que se laisser battre et demander pardon était plus qu'on ne devait attendre de sa soumission. Rien ne pouvant triompher de cet esprit revêche, on le renvoya à Welsminster, sans un penny, et l'on écrivit au préfet le détail de sa conduite, en le grondant de ce qu'il n'avait pas soin de corriger un naturel si opiniâtre et si paresseux:

A l'arrivée de Gémellus, son maître le questionna en particulier sur les griefs qu'on lui reprochait. Il lui dit que ses fautes ayant été commises hors de l'école, il ne jugeait pas qu'il fût nécessaire de les lui faire expier devant ses camarades, mais que s'il n'avait pas eu tort en le jugeant sensible à l'honneur, il attendait de lui un aveu sincère de toute sa conduite.

Ces mots portèrent Gémellus à ne rien lui cacher, et il le congédia en lui faisant une légère exhortation qui avait à peine l'air d'une réprimande. Aux approches des vacances suivantes, la lettre que voici parvint à Gémellus de la part de son frère.

Frère Gémellus,

Si vous vous êtes dûment repenti de votre conduite envers moi, et que vous notifiez votre repentir en demandant pardon, comme il convient, de cette dernière incartade, j'intercéderai auprès de mon père, et je me flatte qu'à ma sollicitation il vous permettra de venir passer au logis les fêtes prochaines; sinon chargez-vous des suites, et prenez votre parti de rester où vous êtes, car à cette seule condition je me regarderai comme

Votre affectionné frère,
Géminus.

Gémellus répondit en ces termes:

MON CHER FRÈRE,

Je suis fâché de voir que vous gardiez le souvenir d'une querelle passée depuis si long-temps. Soyez persuadé que j'ai parfaitement oublié la conduite que vous avez tenue envers moi; mais je ne puis rien me rappeler dans celle que j'ai tenue envers vous, qui me mette dans le cas de vous en demander pardon; quoi qu'il puisse m'arriver, pour ne pas accepter la condition que vous m'imposez, je serai toujours

Votre affectionné frère,

GÉMELLUS.

Cette lettre fixa le sort de Gémellus. Le ressentiment jette des racines profondes dans les esprits bornés. Euphorion n'était pas assez pénétrant pour faire la distinction des caractères de ses fils. Il ne voyait point ce qu'il y avait de bas dans la façon d'agir adroite et ridicule de son favori, et ne savait pas reconnaître l'essor d'un généreux orgueil dans la fermeté de Gémellus; il était peu au fait de ces sentiments d'honneur, que des enfants même se communiquent lorsqu'on les élève ensemble. Il s'emportait avec aigreur contre son voisin l'avocat, pour lui avoir fait adopter un si mauvais plan d'éducation; et toutes les fois qu'il leur arrivait de se rencontrer, leur entretien ne

consistait qu'en débats et en reproches; car ni l'un ni l'autre ne voulait se relâcher de son point, et le défenseur de Gémellus n'était pas plus disposé à lui retirer sa protection, que son père ne l'était à lui rendre ses bonnes grâces.

Enfin ils convinrent d'un traité par lequel, en assurant à Géminus tout le bien qu'il possédait, Euphorion le chargea, en faveur de Gémellus, d'une rente annuelle dont son ami aurait la disposition tant que durerait sa minorité.

Dès lors notre écolier, que l'intérêt touchait faiblement, défrayé de tout par l'avocat, et instruit de sa position, ne se donna aucun mouvement pour ramener son père; mais plein de ressources en lui-même, d'activité et d'émulation, il s'adonna au travail avec zèle, et acquit en peu de temps la réputation du plus habile d'entre ses camarades.

Il avait, comme c'est l'ordinaire, formé une liaison intime avec un enfant de son âge; ce dernier était fils d'un seigneur du plus haut rang, qui prit Gémellus en amitié, et chez qui il passait constamment ses jours de vacances. Prévoyant où cela pourrait le conduire, son tuteur consentit volontiers à le mettre, au sortir de l'école, dans le même collége dont on fit choix pour son ami; leur attachement mutuel s'y fortifia de plus en plus, à mesure qu'ils avancèrent en âge.

Après un cours d'études académiques, où Gémellus augmenta encore la réputation qu'il avait apportée de Westminster, le lord, père de son ami, proposa de les faire voyager ensemble. Cette proposition troubla l'honnête jurisconsulte, en ce qu'elle entraînait une dépense au-delà de ses moyens, et il se trouva pour la première fois dans la nécessité d'avoir recours à Euphorion. Il l'alla donc voir un matin, et le tirant à part, il lui dit qu'il était venu à dessein de conférer avec lui, relativement à Gémellus. Tant pis, s'écria le vieillard. Un moment, monsieur, reprit l'avocat, daignez ne pas m'interrompre; bien qu'il soit mon pupille, Gémellus est né de vous, et si vous éprouvez les émotions d'un père, vous serez père, vous serez fier d'avouer les droits que ce nom vous a donnés sur lui. Comme il proférait ces mots, un domestique des plus gauches se précipita dans la chambre, et saisi d'effroi et de confusion, dit à son maître qu'il y avait à la porte, dans un bel équipage, un grand seigneur qui demandait à lui parler. La surprise d'Euphorion égala presque celle de son valet, et n'étant pas accoutumé à recevoir de telles visites, il se hâta de demander à l'avocat qui pouvait être ce lord; puis jetant un regard sur sa jambe goutteuse: « Je ne suis pas, dit-il, en état de paraître, et ne sais comment m'échapper. Au nom de Dieu,

allez voir qui ce peut être; et, s'il y a moyen, empêchez qu'il ne me voie. »

Tout à coup la porte s'ouvrit et laissa voir le noble étranger, qui n'était autre que le père de l'ami de Gémellus. Il s'approcha, se fit connaître, et tout en s'excusant d'une apparition si brusque, il expliqua ainsi les motifs de sa visite:

« Je viens, Monsieur, dit-il en s'adressant à Euphorion, vous demander une grâce: vous avez l'honneur d'être père du jeune homme le plus aimable et le plus accompli que j'aie vu. Peut-être ne me conviendrait-il pas de parler de mon propre fils aussi avantageusement que la vérité semblerait m'y autoriser; mais j'espère le recommander à votre estime, en vous disant qu'il est l'intime ami de votre Gémellus. Ils ont fait leurs études ensemble, et suivant la connaissance que j'ai du monde, ces premières liaisons, lorsqu'un bon choix y préside, doivent être comptées au nombre des principaux avantages de l'éducation publique. Or, me proposant de faire voyager mon fils d'une manière qui, si je ne me trompe, contribuera à son avantage et à son instruction, je me flatte que vous me pardonnerez d'être ainsi venu vous surprendre, lorsque vous saurez que l'objet de ma visite est de solliciter votre consentement pour que Gémellus l'accompagne. »

Pendant que le lord tenait ce discours, Eupho-

rion changea plusieurs fois de contenance. Ses traits exprimèrent combien il était surpris d'entendre faire un semblable portrait de Gémellus: un rayon de joie voulut s'y faire passage; mais il fut bientôt obscurci par la honte et le souvenir du passé. Euphorion essaya de parler, la confusion l'en empêcha. Il porta sur l'homme de loi des yeux troublés et timides; l'air de satisfaction et de triomphe qui brillait sur son visage, lui parut une insulte. Accablé de désespoir, il baissa les yeux et garda le silence. Aucune de ses émotions n'avait échappé au lord; il se tourna du côté de l'avocat, pour lui dire qu' il croyait n'avoir pas besoin de faire semblant d'ignorer la situation de Gémellus; et s'adressant de nouveau à Euphorion: Je conçois, lui dit-il, qu'une proposition de la nature de la mienne, quels que soient les avantages qu'elle promet à votre fils, ne se concilierait pas avec l'étroit revenu que vous avez jugé à propos de lui assigner. Je n'entre pas dans vos raisons; vous avez fait la part de vos deux fils comme il vous a plu, et il faut avouer qu'un jeune homme élevé à la maison, vu le peu de moyens qu'il a pour s'avancer de lui-même, est moins qu'un autre en état de se passer des secours paternels. Gémellus a des talents qui assurent sa fortune, et si mes bons offices peuvent y contribuer, ils ne lui manqueront jamais. Voici

où j'en veux venir. Ma bourse, si vous le trouvez bon, pourvoira aux besoins de nos deux amis pendant leur voyage, et la modique propriété de Gémellus, accumulée durant cet intervalle, profitera dans les mains fidèles et chères à qui elle est confiée.

Euphorion avait eu assez de loisir pour se reconnaître, mais il n'en avait pas profité; les réflexions de l'étranger lui avaient offert des vérités fâcheuses, et il se trouvait aussi peu en état que la première fois de répondre avec fermeté. Il essaya néanmoins de balbutier quelques phrases, il pallia d'aussi bonne grâce qu'il lui fut possible les torts qu'il avait à se reprocher à l'égard de Gémellus, en les rejetant sur le mauvais état de sa santé et la retraite où il vivait. Il ajouta, en montrant l'homme de loi, qu'il avait mis Gémellus sous sa tutelle; qu'ainsi il était meilleur juge que lui-même de ce qu'il y avait à faire relativement à la proposition de milord; qu'il s'en rapportait, qu'il priait milord de s'en rapporter à sa décision. Il était charmé d'entendre parler si favorablement de Gémellus; c'était beaucoup plus qu'il n'attendait, et il était pénétré de reconnaissance pour les services et la protection que milord voulait bien lui assurer. « Si vous le permettez, interrompit le lord, j'aurai l'honneur de vous présenter mon fils,

que j'ai laissé dans ma voiture ; et Gémellus viendra en même temps vous rendre ses devoirs. »

Euphorion pâlit à ce coup inattendu, mais sans pouvoir le parer ; et l'avocat dans le transport de sa joie, introduisit sur-le-champ les deux amis. Gémellus maîtrisa ses mouvements avec beaucoup d'adresse. Mais comment peindre l'état de son père, lorsqu'il aperçut en lui un jeune homme frais et robuste, qui se présentait avec grâce, et dont la physionomie ouverte respirait le génie, la grandeur d'âme, et la bonté ? On vit dans son air un mélange de conviction, de repentir et de honte ; la nature y entrait aussi pour quelque chose. L'amour paternel semblait jouir comme à la dérobée. Il se taisait, et des sensations qu'il n'osait rendre faisaient trembler ses lèvres. Gémellus s'approcha, et lui fit un humble salut. Euphorion lui tendit la main ; il la prit dans les siennes et la porta respectueusement à sa bouche ; pas un seul mot ne troubla la solennité de leur entrevue, et le lord fut le premier qui rompit le silence, en disant tout bas à Gémellus que son père avait consenti à sa demande, et qu'il n'avait plus lieu de craindre d'être séparé de son ami. L'honnête avocat ne put se modérer plus long-temps. Il courut à Gémellus, qui le reçut à bras ouverts, et arrosant son cou de ses larmes, se sentit baigné en même

temps de celles que lui faisaient répandre la tendresse et la reconnaissance.

Quand les esprits se furent un peu calmés, Gémellus demanda à voir son frère; lorsqu'il parut, le contraste frappant de leur extérieur prouva, mieux que les plus beaux raisonnements, la supériorité de l'éducation publique. Du côté de Gémellus, ce n'était que candeur, franchise, et cordialité; il se flattait, disait-il, que le temps avait apaisé tous leurs petits différents. Quant à lui, s'il en rappelait le souvenir, c'était uniquement pour regretter d'avoir vécu si long-temps séparé d'un frère qui avait tant de droits à son affection; il espérait qu'à l'avenir et pendant tout le reste de leur vie, ils seraient jumeaux par la tendresse, comme ils l'étaient par la naissance. Du côté de Géminus quelque peu de sensibilité perçait à travers beaucoup d'affectation. Mais on ne peut rien se figurer de plus misérable. Le naturel ne se montrait pas dans un assez beau jour, et l'hypocrisie s'acquittait gauchement de son rôle.

Deux mots suffisent maintenant pour la conclusion de l'histoire, en tant qu'elle nous concerne. Euphorion cessa de vivre peu après cette entrevue. Géminus hérita de sa fortune, et dès le premier voyage qu'il fit à Londres, devenu l'époux d'une femme sans mœurs, dupé par un libertin,

pillé par des escrocs, il perdit à la fois son patrimoine et sa réputation, trop heureux de subsister par la suite aux dépens de son frère Gémellus, qui, distingué par de grands talents que l'éducation et l'expérience avaient perfectionnés, doué d'un excellent caractère, animé d'une ambition louable, et secondé par un ami puissant, travaille encore aujourd'hui pour sa gloire et pour celle de l'État, dans une place éminente, à laquelle il ne tarda pas à s'élever.

DE LA BONTÉ.

La bonté morale consiste en deux points: le premier, *de ne pas faire de mal à ses semblables*; le second, *de leur faire du bien.*

1°. Ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, avons-nous dit ailleurs: voilà la règle qui détermine quelles sortes de traitement la nature nous interdit à l'égard des autres hommes. Tout ce qui, fait à nous-mêmes, nous paraîtrait dur, barbare et cruel, est compris dans la prohibiton; mais cette maxime, d'un usage si étendu, est bien restreinte dans l'application qu'on en fait. La plupart des hommes se conduisent les uns avec les autres, comme s'ils étaient persuadés qu'elle ne dût

avoir lieu qu'entre amis, et qu'on dût regarder comme ennemis tous ceux qui ne sont pas unis avec nous de sentiments ou d'intérêts, citoyens d'une même ville, sujets d'un même prince, sectateurs d'une même religion.

S'il y avait, pour cause de religion, des hommes qu'on pût raisonnablement haïr, ce serait tout au plus ceux qui feraient une profession ouverte de haïr Dieu : les ennemis d'un monarque sont ennemis de ses sujets. Mais où trouvera-t-on dans aucune religion cet affreux sentiment en vogue? Si quelques-uns mêlent, dans l'hommage qu'ils rendent à Dieu, des pratiques profanes, superstitieuses, ou criminelles, réprouvons cet alliage impur ; mais gardons-nous de haïr ceux qui l'adoptent; il ne nous est permis que de les plaindre. L'opiniâtreté, le fanatisme, la barbarie sont toujours les seules causes des persécutions.

Lorsque la passion vous porte à quelque violence contre un autre homme, jetez vîte les yeux sur lui, pour y voir l'empreinte de la main divine et votre propre ressemblance; c'en doit être assez pour ralentir votre emportement.

2°. Lorsqu'on est officieux et bienfaisant pour ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs, on se croit généreux, quoique d'ailleurs dur et indifférent pour le reste des hommes; et l'on n'est pas

même charitable. La *générosité* est un degré de perfection ajouté aux vertus, par-dessus celui que prescrit indispensablement la loi. Faire pour ses semblables précisément ce qu'ordonne la loi, ce n'est pas être généreux, c'est simplement remplir son devoir. Mais la *charité*, ou, ce qui est la même chose, cette affection générale que nous devons à tous les hommes, n'est pas une vertu de surérogation; vous ne faites que satisfaire à ce que l'humanité vous impose. Un indigent est pressé par la faim, vous ne ferez que payer une dette en apaisant son besoin. Et ne plaignez pas même le secours que vous lui donnez, quand il serait le prix de vos sueurs et de laborieux travaux: quoiqu'il vous coûte, il lui coûte encore plus; c'est l'acheter bien cher que de le recevoir à titre d'aumône.

Par quelle fatalité arrive-t-il que plus on est favorisé des biens de la fortune, moins on est disposé à soulager ceux qui en sont dénués? Les pauvres tirent plus de secours des gens presque aussi pauvres qu'eux, que des riches. Il semble que l'on ne soit compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même, ou qu'on a éprouvés. Cependant songez que l'occasion de faire du bien est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage qu'on en fait laisse un sentiment éternel

de contentement ou de repentir. Les riches qui ne sont pas bienfaisants, sont comme les cyprès qui sont grands et hauts, mais qui ne portent point de fruits.

On s'excuse de faire du bien sous le méprisable prétexte de l'ingratitude. Il est bien vrai que la reconnaissance est un devoir: les anciens Perses en avaient même fait un précepte solennel, et décernaient des peines contre les ingrats. Mais qu'il est beau d'en faire! N'est-on pas assez payé par le plaisir d'avoir fait une bonne action? Il est vrai encore qu'il est à propos de donner avec discernement; mais on fait toujours bien de donner toutes les fois que l'occasion s'en présente. La charité est la vertu dont les excès sont le moins à craindre et les plus rares.

Je ne peux résister au plaisir de citer un exemple bien touchant de la manière de faire du bien. Le faible hommage que je rends, dans ces feuilles périssables, à l'homme vertueux qui me le fournit, devrait lui être assuré sur le marbre et sur l'airain. On ne pourra pas m'accuser de flatterie, car je n'ai pas l'honneur d'avoir avec lui aucune sorte de relation, et sa modestie est bien loin de soupçonner qu'on songe à donner sa conduite comme un modèle de vertu.

M. de *** jouit d'une fortune médiocre pour un homme de condition à Paris, bien au-dessous

certainement de celle qu'il devrait avoir pour le bonheur de ses semblables, mais toutefois suffisante pour qui sait se borner. Chéri de ses amis, respecté de tous ceux qui le connaissent, du commerce le plus facile et le plus doux, d'une indulgence sans bornes pour tout le monde, excusant tout, cherchant à tout le beau côté, on ne lui trouvait d'autre défaut que de se montrer un peu trop parcimonieux, eu égard à l'état de sa fortune. Quelques-uns de ses amis osèrent de temps en temps lui en faire des reproches qu'il écoutait avec douceur, et dont il ne se justifiait que faiblement. Il ménageait, disait-il, pour tenir par la suite un plus grand état de maison; c'était sa fantaisie.

Après avoir soutenu pendant dix à douze ans, avec la même résignation, une atteinte aussi sensible, portée à sa réputation, un particulier avec lequel il n'avait que peu de liaisons, vient implorer son secours dans un délabrement d'affaires. M. de *** lui prête aussitôt dix mille francs, sans songer à vouloir assurer sa créance. Quelques-uns de ses amis lui apprirent que son argent ne lui serait point rendu, que cet homme était insolvable. « C'est parce que je » le savais, répondit ingénuement M. de ***, » que je suis venu à son secours. » Cette réponse surprit ses amis qui le soupçonnaient d'avarice,

mais ne les désabusa pas encore entièrement. Quelque temps après, M. de *** va voir une dame de sa connaissance. Il la trouve en larmes, il apprend la cause de sa douleur: des malheurs inattendus la laissaient tout à coup sans pain, elle et ses deux enfants. « Votre situation est triste sans » doute, madame, lui dit M. de *** ; mais elle » n'est pas sans ressource. Il vous reste un ami, » et cet ami, c'est moi. Ma maison et tout ce que » j'ai sont à vous, disposez-en: trop heureux si » je pouvais ne vous rien laisser à regretter de » tout ce que vous perdez. Mes épargnes, auxquelles on a prêté un motif bien différent, » n'ont d'autre but que de me mettre à même » d'accourir au secours de ceux qui en ont » besoin. » Et sans permettre à cette dame de le remercier, il l'emmène avec ses enfants, et l'établit la maîtresse chez lui. Que la malignité ne cherche point à interpréter à sa manière ce trait de générosité; il n'en fut jamais de plus pur et de plus désintéressé. M. de *** ne s'est pas borné là. Il a tant fait par ses soins, qu'il a placé avantageusement les deux enfants de cette dame. Et en suivant toujours son système d'économie, il s'est trouvé encore en état d'avoir un carrosse, pour l'offrir à son amie, dont il a reçu chez lui toutes les connaissances, comme elle le faisait avant son malheur ; en sorte qu'elle s'aperçoit

seulement qu'elle a changé de maison, et non de fortune. M. de *** s'occupe actuellement des moyens de mettre son amie à l'abri de tous les évènements, en lui assurant une aisance qui ne la laisse dépendante que d'elle-même. Et sa bourse n'est fermée pour cela à aucun de ceux à qui il peut rendre quelque service.

Voilà de quel homme ce siècle est honoré. L'espèce humaine ne mérite pas sans doute d'en compter beaucoup de pareils. Car le ciel en est avare. La conduite de ce mortel vertueux n'est-elle pas seule un cours complet de morale, cent fois plus éloquent que de vaines et stériles dissertations sur la bienfaisance et l'humanité? Quelles larmes délicieuses j'ai versées au récit de ces traits généreux! puissent les riches qui les liront vouloir les imiter! Je laisse au lecteur le plaisir d'apprécier lui-même toute la conduite de M. de***, de réfléchir sur le courage qu'il a eu de se laisser inculper, pendant tant d'années, d'un vice bas, précisément pour exercer plus modestement la vertu contraire. Je borne à ce récit l'éloge que j'aimerais à payer à l'homme de bien dont je ne prononce le nom qu'avec respect et attendrissement : pourrais-je en faire un qui fût digne de lui?

Conseils de Charles du Terrail à son neveu, le célèbre chevalier Bayard.

La religion (disait du Terrail à son neveu) est le point capital de la vie, et ce point renferme tous les autres. L'âme religieuse est la seule qui remplisse bien tous les devoirs, la seule qui soit fidèle à son roi, soumise à ses parents, tendre pour ses enfants, compâtissante pour tous les hommes. L'homme est trop faible de sa nature; il lui faut un frein. Nous sommes sujets à mille erreurs, nous tombons fréquemment; mais alors en regardant le ciel, si nous croyons que notre véritable maître y réside, cette vue nous réveille et va soudain avertir notre conscience. Nous nous relevons à l'aide des remords. Méfie-toi des gens irréligieux: quel garant peux-tu avoir de leur foi? sur quel pivot roulent leurs principes? quiconque ne croit pas à une autre vie, n'est tenu dans celle-ci que par un intérêt personnel... Mon ami, si tu veux être heureux, commence par bien remplir tous tes devoirs, et par te mettre parfaitement bien avec ta conscience. Tu entres dans l'âge de la séduction, et bientôt tu entendras la voix trompeuse de la volupté. Apprends, mon cher neveu, que l'illusion ne fait

que montrer le bonheur, et qu'elle s'enfuit avec lui, après l'ivresse d'un moment. J'ai vu la cour, j'ai vu le véritable empire de cette volupté fatale, qui du charme jette ses partisans dans la satiété; de la satiété dans l'ennui et dans l'apathie. Cette maudite influence rend soudain un homme incapable de tout; elle lui ôte son énergie: un voluptueux ne fait plus que parler. Non, mon enfant, agissons, faisons notre métier d'homme, de chevalier surtout; respectons toutes les dames, et n'en aimons qu'une. Partageons notre cœur entre la gloire et elle, ou même ne la partageons pas; en faisant un bon choix, c'est la gloire encore que nous aimons dans notre maîtresse: une femme d'honneur en est toujours le héraut le plus impérieux... L'amour est comme la vie, son mouvement ne doit cesser qu'à la mort.

Exemple frappant de patience et de modération d'un Gouverneur chargé d'un enfant capricieux et gâté.

Pour se disculper des vices d'une éducation négligée, un gouverneur prétexte les caprices d'un enfant; il a tort: le caprice des enfants n'est jamais l'ouvrage de la nature, d'une mauvaise

discipline; c'est qu'ils ont obéi ou commandé; et j'ai dit cent fois qu'il ne fallait ni l'un ni l'autre. Votre élève n'aura donc des caprices que ceux que vous lui aurez donnés; il est juste que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite et beaucoup de patience.

Je m'étais chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit, au plus fort de mon sommeil; il saute à bas de son lit, prend sa robe de chambre, et m'appelle. Je me lève, j'allume la chandelle: il n'en voulait pas davantage. Au bout d'un quart d'heure le sommeil le gagne, et il se recouche, content de son épreuve. Deux jours après il la réitère avec le même succès, et de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassait en se recouchant, je lui dis très posément: Mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita sa curiosité, et dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserais lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure et de m'appeler. Je lui deman-

dai ce qu'il voulait. Il me dit qu'il ne pouvait dormir. Tant pis, repris-je, et je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle. Pourquoi faire? et je me tins coi. Ce ton laconique commençait à l'embarrasser; il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre; et je ne pouvais m'empêcher de rire, en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit. Je lui dis que je n'en avais que faire, et je me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table et aux chaises des coups qu'il avait grand soin de modérer, et dont il ne laissait pas de crier fort, espérant de me causer de l'inquiétude: tout cela ne prenait pas, et je vis que, comptant sur de la colère, il ne s'était nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai; et pressentant que j'allais tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre manière. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil, que je ne trouvai pas; je le lui demande, il me le donne en pétillant de joie d'avoir

triomphé de moi : je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bonhomme, je le mène tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étaient bien fermés, et où il n'y avait rien à casser ; je l'y laisse sans lumière, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher, sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme ; je m'y étais attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'apaise, j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, et dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigues, il devait avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là : la mère apprit que l'enfant avait passé les deux tiers de la nuit hors de son lit ; aussitôt tout fut perdu, c'était un enfant autant que mort. Voilà l'occasion bonne pour se venger ; il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagnerait rien. Le médecin fut appelé : malheureusement pour la mère, le médecin était un plaisant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquait à les augmenter ; cependant il me dit à l'oreille : « Laissez-moi faire ; » je vous promets que l'enfant sera guéri pour » quelque temps de la fantaisie d'être malade. »

En effet, la diète et la chambre furent prescrites, et il fut recommandé à l'apothicaire. Je soupirais de voir cette pauvre mère ainsi la dupe de tout ce qui l'environnait, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompais pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils était délicat, qu'il était l'unique héritier de sa famille, qu'il fallait le conserver à quelque prix que ce fût, et qu'elle ne voulait pas qu'il fût contrarié. En cela j'étais bien d'accord avec elle; mais elle entendait par le contrarier, ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il fallait prendre avec la mère le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, on a besoin de moi ailleurs pour quelque temps. Le père apaisa tout; la mère écrivit au précepteur de hâter son retour; et l'enfant voyant qu'il ne gagnait rien à troubler mon sommeil, ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même et de se bien porter.

Mais il voulut se venger de jour du repos qu'il était forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, et je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avais à lui complaire; après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement.

il fallut d'abord le mettre dans son tort, et cela ne fut pas difficile : sachant que les enfants ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance ; j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je savais être extrêmement de son goût, et le moment où je le vis le plus enjoué, j'allai lui proposer un tour de promenade ; il me renvoya bien loin ; j'insistai, il ne m'écouta pas ; il fallut me rendre : il nota précieusement et en lui-même ce signe d'assujettissement.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avais pourvu ; moi, au contraire, je paraissais profondément occupé. Il n'en fallait pas tant pour le déterminer ; il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail, pour le mener promener au plus vîte. Je refusai, il s'obstina. Non, lui dis-je, en faisant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas sortir. Eh bien, reprit-il vivement, je sortirai tout seul. Comme vous voudrez, et je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laisse faire, et que je ne l'imite pas : prêt à sortir, il vient me saluer, je le salue ; il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire : à l'entendre, on eût cru qu'il allait au bout du monde. Sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon

voyage. Son embarras redouble; cependant il fait une bonne contenance, et prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le temps, et qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, et pense que le ciel et la terre sont intéressés à sa conservation? Cependant il commence à sentir sa faiblesse; il comprend qu'il va se trouver seul au milieu de gens qui ne le connaissent pas; il voit d'avance les risques qu'il va courir : l'obstination seule le soutient encore. Il descend l'escalier fort lentement et interdit; il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui peut lui arriver, par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'était là que je l'attendais : tout était préparé d'avance; et comme il s'agissait d'une espèce de scène publique, je m'étais muni du consentement du père. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il entendit à droite et à gauche différents propos sur son compte. Voisin, le joli Monsieur! où va-t-il ainsi tout seul? je veux le prier d'entrer chez nous. — Voisine, gardez-vous-en bien, ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son père, parce qu'il ne

voulait rien valoir? Il ne faut pas retirer les libertins, laissez-le aller où il voudra aller. — Eh bien donc que Dieu le conduise, je serais fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin, il rencontre des polissons à peu près de son âge, qui l'agacent et se moquent de lui: plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul et sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, et il éprouve avec beaucoup de surprise que son nœud d'épaule et son parement d'or ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes amis, qu'il ne connaissait pas, et que j'avais chargé de veiller sur lui, me le ramena souple, confus, et n'osant lever les yeux. Pour achever le désastre de son expédition, précisément au moment où il rentrait, son père descendait pour sortir, et le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venait, et pourquoi je n'étais pas avec lui. Le pauvre enfant eût voulu être à cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le père lui dit plus sèchement que je ne m'y étais attendu: Quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point de bandit dans ma maison, quand cela arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproches et sans railleries, mais avec un peu de gravité; et de

peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'était passé n'était qu'un jeu, je ne voulus pas le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec plaisir qu'il passait avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étaient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ce moyen et d'autres semblables, que pendant le peu de temps que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulais, sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles; aussi, tant que je parlais il était content: mais mon silence le tenait en crainte; il comprenait que quelque chose n'allait pas bien, et toujours la leçon lui venait de la chose même. (*J. J. R.*)

JEANNOT ET COLIN.

Toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami.

JEANNOT et Colin apprenaient à lire chez le magister du même village; Jeannot était fils d'un marchand de mulets, et Colin devait le jour à un brave laboureur. Ces deux jeunes enfants

s'aimaient beaucoup, et ils avaient ensemble les petites familiarités dont on se ressouvient toujours avec agrément, quand on se rencontre ensuite dans le monde. Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût, le tout était accompagné d'une lettre à monsieur de la Jeannotière. Colin admira l'habit et ne fut point jaloux; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment, Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste et apporte une seconde lettre à monsieur de la Jeannotière; c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Il faut savoir que monsieur Jeannot père, à force d'intrigues, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans des entreprises: bientôt on ne l'appela que monsieur de la Jeannotière: il y avait même déjà six mois qu'il avait acheté un marquisat, lorsqu'il retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade: le petit marquis ne lui fit point de réponse; Colin en fut malade de douleur.

Monsieur de la Jeannotière voulait donner une éducation brillante à son fils; mais madame la marquise ne voulut pas qu'il apprît le latin parce qu'on ne jouait la comédie et l'opéra qu'en français; elle empêcha aussi qu'on lui apprît la géographie, parce que, disait-elle, les postillons, sauront bien trouver, sans qu'il s'en embarrasse, le chemin de ses terres. Après avoir examiné de cette manière toutes les sciences utiles, il fut décidé que le jeune marquis apprendrait à danser.

On imagine bien qu'éloigné de toutes les études qui doivent occuper un jeune homme, il fut bientôt, conduit par l'oisiveté, dans le libertinage. Il dépensa des sommes immenses à rechercher de faux plaisirs, pendant que ses parents s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de monsieur et de madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Une vieille voisine proposa le mariage. Les parents

éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Tout était déjà prêt pour les nôces, et le jeune marquis, aux genoux de sa belle, recevait déjà les compliments de leurs amis communs, lorsqu'un valet de chambre de sa mère arriva tout effaré: Voici bien d'autres nouvelles, dit-il, des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers, on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là: allez vîte. Il y court, il arrive à la maison; son père était déjà emprisonné, tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté en emportant tout ce qu'ils avaient pu; sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, et celui de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec sa mère, il lui dit enfin: Ne nous désespérons pas, cette jeune veuve m'aime éperdument; elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle, je vais la chercher, et je vous l'amène. Il retourne donc chez sa maîtresse. Quoi, c'est vous, lui dit-elle, monsieur de la Jeannotière! Que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainsi sa

mère? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien: j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chez ceux qu'il avait vus venir le plus familièrement dans la maison de son père; ils le reçurent tous avec une politesse étudiée, et en ne lui donnant que de vagues espérances. Il apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert avec des rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu: c'était un visage rond et frais, qui respirait la douceur et la gaîté; sa petite femme, brune et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis, immobile, abîmé dans sa douleur: Eh, mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. A ce nom, le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête. C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade.

Jeannot reconnaît Colin; la honte et les pleurs couvrent son visage. Tu m'as abandonné, lui dit Colin, mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot, confus et attendri, lui conte en sanglotant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied suivi du bagage.... Qu'est-ce donc que tout cet attirail?.... vous appartient-il?... Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays, je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre; j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et petits ; nous travaillons beaucoup, Dieu nous bénit. Nous n'avons pas changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis, toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile: je te mettrai de part , et nous vivrons gaîment dans le coin de terre où nous sommes nés. Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte, et il se disait tout bas: Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin, que j'ai méprisé, vient seul à mon secours; quelle instruction! La

bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé ; il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin; et quant à ton bonhomme de père qui est en prison, j'entends un peu les affaires, et je me charge des siennes. Il vint effectivement à bout de le tirer des mains de ses créanciers. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents qui reprirent leur première profession; il épousa une sœur de Colin ; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux; et Jeannot le père, et Jeannote la mère, et Jeannot le fils virent que le bonheur n'est pas dans la vanité. (*Voltaire.*)

LA BIENFAISANCE.

Miseris sucurrere disco. VIRG.

SENTIMENT émané du ciel, doux penchant des belles âmes, ô divine bienfaisance, heureux le mortel qui vit sous ton empire! et qui t'a livré son cœur!

Heureux celui qui, détrompé de bonne heure des illusions de la vie et des folles passions qui dégradent l'homme, abandonne la ville, et s'en

va dans les chaumières champêtres consoler l'humanité souffrante !

Sans doute il a pris naissance au milieu des barbares; long-temps sur le Caucase il a sucé le lait d'une tigresse, celui qui voit d'un œil insensible couler les pleurs des malheureux, et dont l'âme de bronze, fermée à la commisération, repousse avec une joie cruelle tout sentiment de pitié.

Ah ! que je plains l'homme personnel qui ne vit que pour lui seul, et le cœur avare, qui, tourmenté nuit et jour par la soif de l'or, jamais n'a brûlé des saintes flammes de la bienfaisance! insensé qui se prive de la plus noble, de la plus douce des jouissances, du plaisir de donner !

Je bénis l'Être suprême de m'avoir fait naître avec des entrailles compatissantes. Non, jamais le bonheur d'autrui ne me fut étranger; j'en jouis avec transport, il soulage mon cœur. O combien aussi son infortune m'afflige et me tourmente !

Je me rappelle encore, et ma mémoire en sera toujours frappée, de quelle douleur je me sentis saisi à la vue d'une mère éperdue qui accompagnait au tombeau son fils unique; elle fendait l'air de ses cris. Le nom de cet enfant, qu'elle avait allaité, sortait sans cesse de sa bouche: elle l'appelait, lui parlait encore; ses sanglots étouffaient sa voix. Les pleurs coulaient de tous les

yeux; le prêtre attendri en versait, et ne pouvait achever les prières sacrées. Elle voulait, dans l'excès de sa misère, se précipiter sur le cercueil, et s'ensevelir toute vivante au tombeau de son fils: il fallut l'emporter évanouie, mourante.

Telle on voit la tendre Philomèle à qui l'oiseleur barbare a ravi les fruits naissants de ses amours; malheureuse, elle soupire , elle gémit toute la nuit dans un bosquet solitaire, et traîne en longs accents ses plaintes lamentables.

Le ciel m'a peu donné; mais ce peu appartient à l'indigence. Le blé qui croît dans mon champ modique, on le moissonne pour elle autant que pour moi. Quand le lion embrasé vomit du haut des airs des torrents de feu, elle jouit de l'ombrage frais de mon bois. Retirée l'hiver dans ma demeure hospitalière , elle y brave les injures des aquilons. Je partage tout avec elle, le nectar de ma vigne , la laine de mes brebis , les fruits de mon verger, Hélas ! quand on a senti l'infortune, on ne connaît plus d'autre bonheur que de soutenir les malheureux.

Je n'ambitionnerais les richesses d'Attale, et tout l'or qu'aux jours antiques avait accumulé le roi de Lydie; je n'envierais, dis-je, tous ces trésors que pour éterniser mes sentiments les plus chers et satisfaire le vœu de mon cœur, en élevant un magnifique temple à la bienfaisance.

Là, on ne verrait ni les conquérants, fléaux de l'humanité; ni les ingrats qui la déshonorent; ni ces monarques oppresseurs, toujours armés de la hache du despotisme: les tendres vertus, la reconnaissance et l'amitié fidèle y auraient seules des autels.

Ames généreuses, hommes sensibles et compatissants, vos statues rempliraient ce temple; moi-même je les couronnerais de lauriers; partout enfin sur ces murs sacrés on lirait vos noms illustres, gravés de ma main en lettres d'or sur un marbre immortel. *(L'Abbé de Reyrac.)*

La mauvaise mère et le bon fils.

Dans l'une de nos provinces maritimes, il y avait un intendant qui s'était rendu recommandable par son désintéressement et par son intégrité. Cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mourut pauvre, et presque insolvable. Il avait laissé une fille que personne n'épousait, parce qu'elle avait beaucoup d'orgueil, peu d'agréments, et point de fortune. Un riche et honnête négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. Il nous a fait tant de bien! disait le bon-homme Corée (c'était le

nom du négociant); il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, et mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle aurait dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme pour la mémoire du père s'étendait jusques sur sa fille. Il la consultait comme son oracle; et si quelquefois il lui arrivait d'avoir un avis différent du sien, elle n'avait qu'à proférer ces paroles imposantes: Feu monsieur de Carandon, mon père.... Corée n'attendait pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avait tort.

Il mourut assez jeune, et lui laissa deux enfants. Son héritage, suivant ses dernières dispositions, fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfants comme bon lui semblerait. De ses deux enfants, l'aîné faisait ses délices; non qu'il fût plus beau ou plus heureusement né que le cadet, mais il était plus hardi et plus impérieux, par conséquent d'un caractère plus ressemblant au sien.

Elle avait enfin, pour l'aimer, uniquement toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère. Le petit Jacquaut était l'enfant de rebut; sa mère ne daignait presque pas le

voir, et ne lui parlait que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osait lever les yeux devant elle, et ne lui répondait qu'en tremblant.

Il avait, disait-elle, le naturel de son père, une âme du peuple. Pour l'aîné, qu'on avait pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il était possible, c'était la gentillesse même; son indocilité s'appelait hauteur de caractère ; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissait de ce qu'il ne cédait jamais quand il avait raison: or il faut savoir qu'il n'avait jamais tort.

On ne cessait de dire qu'il sentait son bien, et qu'il avait l'honneur de ressembler à madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Étang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce. Les leçons étaient pour lui seul, et le petit Jacquaut savait tout ce qu'on avait enseigné à M. de l'Étang, qui en revanche ne savait rien.

Toutes les personnes qui voulaient faire la cour à madame, s'apercevant de son faible, lui faisaient croire que son aîné était un prodige. Les maîtres, moins complaisants ou plus maladroits, en se plaignant de l'imbécillité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissaient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disaient pas

précisément que M. de l'Étang fût un sot, mais ils disaient que le petit Jacquaut avait de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère fut blessée, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès et résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentiments de la nature, mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avait dix ans, de l'Étang en avait près de quinze, lorsqu'elle tomba dangereusement malade. L'aîné s'occupait de ses plaisirs, et fort peu de la santé de sa mère. C'est la punition des mères folles d'aimer des enfants dénaturés. Cependant on commençait à s'inquiéter; Jacquaut s'en aperçut, et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte. L'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher.

On l'avait accoutumé à ne paraître que lorsqu'il était appelé, mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte; il entre sans bruit et à pas tremblants; il s'approche du lit de sa mère: Est-ce vous, mon fils? demanda-t-elle. Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve et accablante pénétra de honte et de douleur l'âme de cette femme injuste; mais quel-

ques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant, et Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison. Son prétexte fut que de l'Étang, naturellement vif, était trop susceptible de dissipation pour avoir un compagnon d'étude, et que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui était le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvait fort bien décourager celui dont le caractère plus haut et moins flexible exigeait plus de ménagement.

Elle voulut donc que de l'Étang fût l'unique objet de leurs soins, et se défit du malheureux Jacquaut, en l'exilant dans un collége. A seize ans, de l'Étang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, etc., comme il les avait pris; il commença ses exercices, qu'il fit à-peu-près comme ses études; et à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, et qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté, Jacquaut avait fini ses humanités, et sa mère était ennuyée des éloges qu'on lui donnait. Vous voilà grand, lui dit-elle un jour, il faut prendre un parti. Vous croyez peut-

être que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde, je vous déclare qu'il n'en est rien.

La fortune de votre père n'était pas aussi considérable qu'on l'imagine ; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d'infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit qu'il y avait des partis moins violents à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots, mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, et lui défendit de paraître à ses yeux. Le jeune Corée, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, et résolut de tenter si la fortune lui serait moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau était sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avait dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, et une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec économie.

Sa mère se croyant trop heureuse d'en être débarrassée, voulut le voir avant son départ, et en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère

eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étaient les premières caresses qu'il avait reçues de ses parents. Son cœur sensible en fut pénétré. Cependant il n'osa leur demander de leur écrire : mais il avait un camarade de collége dont il était tendrement aimé ; il le conjura, en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle-ci ne fut occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe. On lui obtint des dispenses d'études, et bientôt il fut admis dans le sanctuaire des lois. Il ne fallait plus qu'un mariage avantageux.

On proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la faiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils serait toujours à sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Étang se trouva donc un petit conseiller tout rond ; négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, et fort peu de souci des affaires du palais. Bientôt il n'y eut pas d'excès dans lequel il ne se plongeât. Sa fortune diminuait tous les jours par ses dépenses énormes. Cependant comme il croyait humiliant pour lui de déchoir, il se piqua d'honneur, et ne voulut rien

rabattre de son faste; en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il était ruiné. Il en était aux expédients, lorsque madame sa mère, qui n'avait pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il était au désespoir, mais que, loin de lui vouloir envoyer des secours, il en avait besoin lui-même. Déjà l'alarme s'était répandue parmi les créanciers, et c'était à qui se saisirait le premier des débris de leur fortune.

Qu'ai-je fait! disait cette mère désolée; je me suis dépouillée de tout pour mon fils qui a tout dissipé.

Cependant qu'était devenu l'infortuné Jacquaut? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, et sa petite pacotille, était arrivé heureusement à Saint-Domingue.

On sait combien un Français de bonnes mœurs et de bonne mine trouve aisément à s'établir dans les îles. Le nom de Corée, son intelligence et sa sagesse lui acquirent bientôt la confiance des habitants. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante.

Le commerce, qui était en vigueur, commençait déjà à l'enrichir, lorsque son camarade de collége, qui jusque-là ne lui avait donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son

frère était ruiné, et que sa mère, abandonnée de tout le monde, était réduite aux plus affreuses extrêmités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah ! ma pauvre mère, s'écria-t-il, j'irai vous secourir ! Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvaient la priver des secours de son fils, et la laisser mourir dans l'indigence et le désespoir.

Rien ne doit retenir un fils, se disait-il à lui-même, lorsqu'il y va de l'honneur et de la vie d'une mère. Avec de tels sentiments, Corce ne fut plus occupé que du soin de vendre tout ce qu'il possédait, et le sacrifice ne coûta rien à son cœur. Il s'embarqua, et avec lui toute sa fortune. Le trajet fut heureux. Au bout de six semaines, il arriva sur les côtes de France ; et ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve au bord du tombeau, et dans un état plus affreux pour elle que la mort même. Elle était dénuée de tout secours, et livrée aux soins d'un domestique, qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle était réduite, lui rendait à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation l'avait portée à défendre à ce domestique de recevoir personne que le prêtre et le médecin charitables qui la visitaient quelquefois.

Corée demande à la voir, on le refuse. Annonce-moi, dit-il au domestique. — Et quel est votre nom ? — Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame. — Hélas! et quel est cet étranger ? — Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si émues, qu'elle faillit expirer. Ah! mon fils, dit-elle, d'une voix éteinte, et en levant sur lui sa mourante paupière! Ah! mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère! votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, et dont l'image souleverait le cœur, s'il m'était permis de la rendre! O ma mère! s'écria-t-il en se précipitant sur ce lit de douleur.... Les sanglots étouffèrent sa voix, et les ruisseaux de larmes dont il inondait le sein de sa mère expirante, furent long-temps la seule expression de sa douleur et de son amour.

Le ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir.... Il l'interrompit. Tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au sein de la nature. C'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez, j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—. Ah!

mon cher enfant, si je désire de vivre, c'est pour expier mon injustice, c'est pour aimer un fils dont je n'étais pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots elle se couvrit le visage, comme indigne de voir le jour. Ah! madame, s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mers la chercher et la secourir. Dans ce moment, le prêtre et le médecin arrivèrent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le Ciel m'a laissées; sans leur charité je ne serais plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bienfaiteurs! que ne vous dois-je pas! Sans vous je n'aurais plus de mère. Achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la-moi. Le médecin vit prudemment que cette situation était trop violente pour la malade. Allez, monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, et n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode et sain: ce soir madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avait faite la joie, et le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avait été le principe du mal, la conso-

lation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venait de périr misérablement; mais par bonheur sans laisser d'enfants.

On déroba la connaissance de cette mort à une mère sensible et trop faible pour soutenir, sans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur se rouvrirent, et les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendait un qui l'avait méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, et la vertu de plus touchant.

Il avait laissé en Amérique une jeune veuve nommée Lucelle, dont il était tendrement aimé, et à laquelle il se disposait à s'unir. Il confia à madame Corée les désirs de son âme. C'était de pouvoir réunir dans ses bras son épouse et sa mère. Celle-ci saisit avec joie le projet de passer avec lui en Amérique. Une ville remplie de ses folies et de ses malheurs, était pour elle un séjour odieux; et l'instant où elle s'embarqua lui rendit une nouvelle vie. Le ciel, qui protége la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant comme elle aurait reçu sa mère. L'hymen fit de ces amants les époux les plus fortunés, et leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs et

sereins qui sont le partage de la vertu. (*Par M. Marmontel.*)

Lettre à un jeune Professeur.

Enfin, mon jeune ami, il est donc vrai que, cédant à votre goût, pour la vie libre, studieuse et paisible, vous allez entrer dans l'O... et consacrer tous vos moments aux Muses, à la philosophie, et à l'*Instruction publique.* Vous pensez qu'instruit par l'expérience, et ayant connu les écueils par mes propres naufrages, je puis les marquer, et vous tracer la route que vous devez suivre pour les éviter. Ce que vous exigez de moi serait le sujet d'un très bon livre qui nous manque, même après tout ce que Rollin, Duguet et Nicole ont écrit pour l'instruction des maîtres et des disciples. Oh! si le zèle de l'amitié, si l'amour du bien public, tenaient lieu des grands talents qu'il faudrait pour exécuter cette entreprise, je serais sûr de ne pas mourir sans laisser sur ma tombe un monument qui m'empêcherait d'y descendre tout entier. Mais qu'il faut de prudence et de courage, de science et de vues, pour attaquer les abus, indiquer les remèdes, et produire la révolution qu'il n'est peut-être donné qu'au temps

d'amener! Cependant, comme j'aime mieux vous voir douter de mes forces que de ma volonté, je vais obéir un moment à vos désirs, pour vous prouver que lorsque je vous parais très modeste, je ne fais que me rendre justice et me dépouiller de tout amour-propre. Au reste, si je prends quelquefois le ton didactique et les formules impérieuses des maîtres, c'est que ce genre-ci en fait une espèce de nécessité, et que d'ailleurs ces tournures vont au rabais des mots. Daignez donc les excuser et les souffrir; vous savez combien tout ce qui appartient à la pédanterie est éloigné de mon ton et de mon caractère.

Doué, comme vous l'êtes, du désir d'apprendre et du besoin de savoir, capable d'application, porté naturellement au vrai et au beau, qui sont une même chose; il faut vous armer d'une intrépidité forte et constante, et d'une grande patience pour refaire d'abord votre éducation.

Qu'avez-vous appris jusqu'à présent? qu'allez-vous enseigner désormais?.... Voilà deux questions qu'il faut vous faire à vous même dans le silence de votre retraite littéraire. Répondez-y sincèrement. Consultez votre raison, écoutez-là; elle est, comme la conscience, incapable de tromper quiconque l'interroge de bonne foi. Obéissez surtout aux conseils de l'honneur; l'honneur défend de se placer volontairement dans des posi-

tions où nous restons au-dessous de nos devoirs. Jeune pilote, garde-toi de conduire un vaisseau chargé de la fleur de nos citoyens, si tu n'as pas appris la science si compliquée de la navigation, et l'art des nochers habiles.

Si vous êtes sincère avec vous-même, sans doute vous vous direz, en répondant à la première question : Qu'ai-je appris avec méthode? que sais-je avec netteté? Rien; beaucoup de mots, très peu de choses; beaucoup de choses *sur parole*, rien d'après les procédés du doute et les principes de l'évidence. Venons au détail, parcourons les anneaux de la chaîne, pour tâcher d'en saisir la liaison. Qu'ai-je examiné, qu'ai-je vérifié, qu'ai-je comparé dans les sciences philosophiques et naturelles? Je sais des traits de l'histoire ancienne, et j'ignore absolument celles de mon pays: je connais un peu la route d'Ulysse, celle de Télémaque, les aberrations d'Énée; mais je ne saurais suivre ni Suffren dans l'Inde, ni la Fayette dans le Nouveau Monde, ni même nos autres héros dans leurs campagnes d'Europe. Que dis-je? ô honte! je ne sais pas même diviser exactement l'Espagne ou l'Italie, l'Angleterre ou..... la France. Je sais, tant bien que mal, traduire en prose latine un fragment français; mais mêlant, fondant et confondant ensemble Horace et Virgile, Ovide et Térence, Sénèque et Cicéron,

pour former ce qu'on appelle *des périodes*, je suis probablement aussi ridicule dans mon style barriolé, que si je commençais en français une oraison funèbre d'un prélat vertueux et regretté, avec le début de la fable *du pauvre Robin mouton.* Pourquoi, tandis que je passais pour savoir écrire en latin, ne pouvais-je parvenir à traduire le latin en français avec élégance et correction? Quelle idée la plupart de mes maîtres donnaient-ils de leur goût, lorsqu'ils écrivaient quelques mots dans notre langue, eux qui lisaient les ouvrages modernes avec une si dédaigneuse indifférence! Ah! sans doute notre langue, la plus nécessaire pour nous, est aussi la plus difficile de toutes. Hélas! et c'est celle dont j'ignore les règles, les principes, les analogies, les ressources, et les divers caractères. Loin de savoir écrire, je ne sais pas même traduire. Ignoré-je en effet les deux langues? La langue française étant nécessairement claire, *et expliquant toujours quand elle traduit*, me laisse dans un doute cruel sur mes prétendus progrès. Je compose au besoin (et pourvu que d'autres aient pensé pour moi) des vers latins que les bonnes gens admirent, parce que la mesure de nos propres talents est presque toujours celle de notre admiration : mais n'est-il pas visible que mes imitations sont des parodies. mes vers heureux de vrais plagiats, et le tout en-

semble un assemblage incohérent, désassorti, bizarre, *et sans aucune utilité de l'usage de la vie?* Cependant je ne sais pas même lire les vers de Racine et de Boileau. Ignorant la mesure de leurs vers, et le rythme de la poésie libre, je ne puis débiter sans déclamer, et mon ton chantant ou ampoulé ôte à La Fontaine la moitié de ses grâces, parce qu'elles tiennent souvent à l'harmonie de son style et à l'abandon de ses vers. Pourquoi mes maîtres ne m'ont-ils pas appris les éléments de ce bel art qu'on ne peut ignorer sans honte, et qu'on ne saurait haïr que lorsqu'on est pétri du limon le plus grossier de la nature, et né dans l'absence du goût et des grâces? *Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd*, a dit un grand maître. Les vers sont en effet la musique de l'âme. Les poètes, dit ailleurs M. de Saint-Lambert, nous arrêtent sur les sensations délicieuses de la nature; ils nous apprennent à jouir même d'un grand nombre de ces sensations qui auraient à peine affecté nos organes, et qui auraient échappé à la pensée. Tous ces hommes qui ont parlé avec chaleur, et dans lesquels abondent le sentiment et les images, entretiennent dans l'âme le charme de la sensibilité et de la vie.

Mais c'est assez parler de mon ignorance sur ce point, et il est clair que les sots de ce siècle

craignent l'art des vers, précisément comme, dans le siècle dernier, il était l'effroi des Tartuffes.

Changeons un peu de rôle, mon cher ami; le vôtre commence à vous fatiguer, et c'est à présent moi qui vais vous éplucher.

Vous avez, dit-on, quelques notions de physique systématique; c'est fort bien: mais pourquoi *si peu d'expérience*? Vous savez résoudre quelques problêmes de géométrie; rien de mieux: mais le calcul d'usage vous est bien peu familier; et s'il faut évaluer et réduire la figure irrégulière d'un jardin, vous avez besoin d'un arpenteur. Vos cahiers de métaphysique étaient longs et clairs; pourquoi ceux de morale et de logique sont-ils si courts et si obscurs? Vous avez récité Virgile et Horace *en entier*; j'aimerais bien mieux que vous n'en sussiez que les bons endroits, et que vous y eussiez joint les belles Odes de Rousseau, quelques Épîtres de Boileau, tout son Art Poétique; la petite Grammaire du grand Arnault; la courte Logique de Dumarsais; les Principes de Burlamaqui, et le Discours de Massillon sur les preuves de la *Religion*. Chose étrange! dans la plupart des colléges on exclut de l'éducation les deux meilleurs livres de morale que nous aient laissés les anciens; le choix de Sénèque, où ce philosophe est

admirable, *même pour le style*, et le traité des offices, abrégé précieux de tout le droit naturel, qui mériterait d'être appris par tout le genre humain, comme le Télémaque et le petit Carême doivent l'être de tous ceux qui sont condamnés à régner.

J'aime beaucoup les anciens. Homère me transporte d'admiration, et ce qu'il a de sublime m'arrache des larmes de dépit. Mais Racine, mais Rousseau, mais l'auteur de Brutus et d'Alzire ne m'exaltent, ne me désespèrent pas moins! Horace est mon ami dans toutes les situations. J'aime à penser avec lui, il m'instruit, il me console; mais La Fontaine, mais Gresset, ces poètes charmants, *interprètes de la nature et peintres de la raison*, sont pour moi des amis bien plus près de mon cœur. Leur muse, dit M. de Champfort, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, et vous mènerait à la vertu en nous rendant à la nature. J'avoue que le charme de leur morale exprimée dans la langue maternelle et patriotique, m'attache bien davantage, et qu'à coup sûr je sens mieux la finesse exquise de leur goût, que je ne suis certain de ne me pas tromper en admirant les grâces des anciens. Il faut les adorer, mais sans superstition; il faut les imiter, mais sans esclavage; il faut les traduire et les savoir par cœur, c'est-à-

dire, *il faut choisir ce qu'ils contiennent de plus excellent, et se rendre propre ce qu'ils ont pensé de mieux.* C'est ainsi que l'auteur de Britannicus avait lu Tacite ; l'auteur de Cinna, Sénèque et Tite-Live ; et Boileau imitait ainsi le législateur du Parnasse Latin. L'abeille n'entasse pas les fleurs dans sa ruche; c'est leur suc exprimé qu'elle y dépose.

On explique avec soin, quelquefois six, quelquefois jusqu'à dix harangues de Cicéron. C'est fort bien fait sans doute; mais sans examiner ici si le roi Déjotarus intéresse beaucoup les *enfants*, si les enfants sentent ce que le style du discours *pro Ligario* a d'enchanteur, s'il faut expliquer à des enfants tous les détails de la seconde Philippique, je reviens et j'insiste : Pourquoi ne pas lire et faire analyser aux élèves de l'éloquence les beaux discours de d'Aguesseau, les éloges modernes de nos grands hommes, la plupart écrits avec autant de grâce et d'éloquence ? Pourquoi si l'historien d'Alexandre est classique, l'histoire de Charles XII ne le serait-elle pas ? Pourquoi, si l'on choisit les meilleures lettres de Pline et de Cicéron, ne joindrait-on pas à ce choix les plus piquantes et les moins frivoles de Mme de Sévigné? Il est certain que les jeunes gens apprendraient à connaître le style et le génie d'un bien plus grand nombre d'auteurs, et qu'ils auraient l'avantage

d'orner leur esprit en épurant leur goût. Je ne sache que quelques maîtres zélés et courageux, qui, ayant médité le plan d'étude de M. de la Chalotais, ont osé, en dépit de la routine, faire enfin à nos bons livres français l'honneur que leur décernent les étrangers, c'est-à-dire, les lire, les expliquer à leurs disciples, en leur montrant, et la perfection de notre art dramatique, et la majesté, la grandeur, l'importance des chefs-d'œuvre des Bossuet et des Bourdaloue, et la supériorité de nos ouvrages de philosophie. Que comparer en effet aux Descartes, aux Mallebranche, aux Pascal, aux Nicole, aux Condillac, aux Buffon? Enfin je voudrais qu'on fît pour les auteurs ce que récemment quelques historiens ont essayé pour nos héros; qu'on fît marcher ensemble ceux qui peuvent se comparer. Pour moi, j'avoue que j'attache beaucoup d'estime à cette méthode, et j'ai toujours vu les jeunes gens très attentifs au parallèle raisonné que je leur faisais, par exemple de la descente d'Ulysse aux enfers, avec le sixième livre de l'Énéïde, et du septième chant de la Henriade, avec les Livres dix-huit et dix-neuf du Télémaque, que je regarde comme les plus parfaits et les plus utiles de ce poème divin.

Voilà donc, mon ami, ce que vous savez. Mais que dis-je? voilà bien plus certainement ce que

vous ne savez pas, et cela après dix ans d'*Humanités*, en vérité bien sauvages. Jetons un coup d'œil rapide sur ce que vous allez enseigner.

Je sais qu'un jeune maître peut apprendre la science qu'il professe, en même temps qu'il en donne des leçons. La supériorité de raison, fruit de l'âge, jointe à la faculté de pouvoir s'appliquer avec plus d'intensité, doivent lui procurer en très peu de temps des avances dont il a besoin.

Mais voici la borne qui ne tourne pas toujours. Tous les arts, toutes les connaissances se tiennent comme par la main, s'éclairent, se fortifient mutuellement. On néglige les principes élémentaires, les règles fondamentales; on ne suit aucune méthode; on lit sans suite, sans cesse et sans choix; et préférant toujours un livre agréablement écrit, à un ouvrage bien raisonné; une traduction brillante et libre, à un commentaire exact et profond; ne donnant aucune suite au développement des principes, sur lesquels il faut incessamment et infatigablement revenir; outrant presque toujours l'admiration pour les beautés d'élocution, et n'analysant presque jamais les beautés qui tiennent au génie: ces mouvements justes et passionnés, ces cris de la nature et du sentiment, ce savant mé-

canisme du style, qui, par la réunion de quelques termes connus, produit une expression neuve et forte, et rend avec énergie des pensées nouvelles et frappantes; ne sentant pas, dès-lors incapables de faire sentir ces beaux vers, ces phrases pittoresques qui montrent l'âme d'un auteur, ou qui peignent vivement ses idées, qui semblent attacher des ailes de feu à ses conceptions, pour les lancer dans notre âme, ou qui revêtent la pensée d'images imposantes et d'une harmonie qui séduit les sens, pour s'emparer plus sûrement du cœur; sentant encore moins, *n'entendant pas du tout*, ces expressions que crée l'observateur et le sage, lesquelles, par la profondeur de leurs résultats, la justesse de leurs rapports, et l'heureuse concision de leurs tours, se gravent en caractères ineffaçables dans notre esprit, et sont comme des mines fécondes en pensées, ou des espèces de révélations qui manifestent le secret de nos propres consciences; enfin ne donnant que des leçons de rhéteur, on finit par ressembler à un architecte qui ne saurait construire que des échafauds élégants, sans jamais élever aucun édifice utile.

Si les beaux-arts sont frères, s'ils se tiennent tous par la main, enchaînés par des guirlandes de fleurs, et se transmettant l'un à l'autre le flambeau lumineux du génie; si les Muses sont

toutes filles de Mnémosyne, il faut donc que le jeune prêtre qui se dévoue à leur culte, encense tour à tour leurs autels; que tour à tour il sacrifie aux talents et aux grâces; il faut, pour parler sans figure, que le jeune maître possède, sinon des connaissances approfondies, du moins des notions claires, justes et variées de tous les arts d'imitation, et qu'il ait reçu de la nature ce don, *cet heureux don de plaire*, si nécessaire à quiconque se mêle d'instruire, et refusé par la nature, avec une sorte d'affectation, à presque tous ceux qui en sont chargés.

Pour bien apercevoir tout le mérite des chefs-d'œuvre poétiques qui nous représentent la nature, il faut d'abord connaître le modèle; il faut ne pas ignorer en quoi consiste l'art de l'embellir sans manquer de fidélité; il faut bien entendre la langue originale, saisir les illusions, connaître les finesses, sentir la propriété et la hardiesse des tours, la pompe et la magnificence des formes, l'élégance et la grâce des expressions, nuances quelquefois légères et fugitives dans ces langues antiques, qui, selon l'expression d'un homme d'esprit, *étaient aux arts ce que la lumière est aux couleurs.*

Peut-on sentir en effet tout le charme des Géorgiques, si l'on n'a suivi avec amour les détails de la vie champêtre? Que d'expressions

techniques et belles cependant de leur simplicité! que de descriptions où la plus exacte fidélité s'allie à la richesse des tours poétiques! que d'allusions à la mythologie! que d'épithètes topographiques! que d'imitations de Théocrite, d'Hésiode et d'Homère, sinon supérieures à leurs modèles, du moins embellies d'un coloris bien plus sensible pour nous, dans une langue qu'il nous est plus facile d'entendre! Prenez les mœurs des Germains, de Tacite; donnez-vous la peine de savoir à quels peuples modernes correspondent les *Cités* (*) qu'il nomme, et les nations qu'il caractérise, et vous verrez que le plaisir attaché à cette lecture vient de la comparaison que vous faites de ces anciens costumes, avec les usages fidèlement transmis à la plupart des modernes peuplades de la Germanie. C'est l'histoire, c'est la géographie qui développent vos idées, les étendent, et les multiplient. Là, vous voyez l'origine de la plupart de nos préjugés, la source de nos usages, de nos opinions, de nos lois; la barbarie des duels; le culte des femmes, *qu'ils regardaient comme des êtres divins*; l'amour des armes, dont ils se paraient même dans leurs festins, et qui nécessairement, chez un peuple peu sobre, renouvelaient souvent les tragiques

---

(*) Diocèses.

horreurs des Lapythes et des Centaures, etc.,etc. Je ne vous donne que des aperçus, mais je les crois justes, et j'ose vous prédire que vos progrès littéraires et philosophiques dépendent absolument d'une instruction vaste et profonde, qui, éclairant à la fois tous les objets que vous embrassez, vous en fasse saisir tous les rapports.

Il faut donc vous instruire à fond de tout ce qui peut avoir rapport aux auteurs que vous expliquez; par-là vous dominerez toujours votre sujet, vous satisferez aux questions qu'on vous fera, et surtout vous *saurez questionner. L'art de s'enquérir*, dit Montaigne, *n'est pas le fait d'un ignorant.*

Vous débuterez probablement par professer ce qu'on appelle *les hautes classes*. Songez que vos disciples tiennent encore à l'enfance, et se croient des hommes. Fortifiez cette croyance, traitez-les en hommes raisonnables, bientôt ils le deviendront. Vous les verrez sensibles à l'honneur, ambitieux d'estime, et vainqueurs généreux.

Il est passé le temps où l'appareil de la pédanterie était imposant; il n'est plus que ridicule, même aux yeux des enfants, et je ne sais pas quelle espèce d'empire peut exercer un maître dont on rit. La pédanterie tient à l'extérieur d'un homme et au ton de ses propos ; elle tient à

je ne sais quel étalage obscur et verbeux de son inutile savoir, au mélange éternel de citations latines dont il appuie tout ce qu'il dit mal en français; elle tient à une grande sévérité de morale dans ses discours, grossièrement démentie par sa conduite; elle tient à la manière dont un pédant loue, et au genre de punition qu'il inflige. Je n'ai pas besoin de décrier dans votre esprit les anciens châtiments de collége. Grâce au parlement et aux changements arrivés dans l'éducation depuis 1762, ils sont tombés en désuétude et *virgis liber* serait le cri de tout coupable qu'on tenterait en vain d'y soumettre. L'éloge et la honte, des distinctions flatteuses, des exclusions humiliantes; voilà de quoi mener des enfants à la brèche. Ils sont de petits hommes, comme la plupart des hommes, ne sont guère que de grands enfants.

Exciter l'émulation sans fomenter la jalousie ; s'attacher à former le jugement en donnant des principes solides et durables, qui lient éternellement ensemble les vrais et immuables principes du beau et du bon, du bon dans les mœurs, et du beau dans les arts; agrandir l'imagination sans la rendre gigantesque; épurer le goût sans le rendre minutieux; exercer la sensibilité et modérer l'enthousiasme sitôt qu'il s'exalte et devient romanesque; faire servir une foule de

passions à marcher vers la vertu, comme un pilote habile fait route par des vents contraires ; jeter un frein à l'emporté, aiguillonner le lâche, ménager le faible, chercher à quoi peut être propre celui qui d'abord paraissait inepte; attendre infiniment davantage de l'enfant qui produit des beautés *à lui*, quoique mêlées d'écarts, que du timide esprit qui n'ose rien, qui n'enfante rien, qui ne sait ni voir, ni sentir, ni peindre, quoiqu'il ait je ne sais quelle misérable et prolixe facilité à rendre les idées communes ; enfin ne jamais désespérer ni des soins, ni de la nature, et se croire dédommagé de toutes ses peines, au premier acte de vertu dont on aura vu briller la saillie: tels sont en abrégé *les devoirs et les plaisirs* des maîtres, obligés de se regarder encore plus comme des officiers de morale, que comme des docteurs littéraires.

Suite de la lettre précédente.

Ne fatiguez point vos élèves d'instructions abstraites: ils ne savent encore ni décomposer, ni généraliser leurs idées; mais ils sentent vivement; et tout ce qui frappe leur imagination peut aller à leur cœur. Il y a si près de l'une à

l'autre! Que la morale soit donc toujours mise en action ; que les acteurs soient, s'il se peut, enfants comme eux; lisez-leur ces drames vrais et touchants que nous devons à l'auteur d'*Adèle*, et à l'*ami des enfants. Ainsi s'emmielle la viande salubre à l'enfance*; ainsi vos élèves se trouveront avoir fait un cours de *mœurs*, avant que de savoir ce que signifie le mot de *morale*. Ajoutez à ces lectures celle de tous les bons poèmes épiques, celle de nos meilleurs fabulistes, l'abrégé de l'histoire ancienne et moderne de M. l'abbé Millot, dont vous exigerez des *analyses chronologiques;* et voilà comment la raison, l'imagination, et le goût, cultivés de concert, concourent à la perfection du cœur et de l'esprit de vos Élèves. Les livres de Port-Royal, où la religion est toujours annoncée sans petitesse et prêchée sans fanatisme, le traité de Grotius, les abrégés de Mesengui; voilà les instructions solides, sages, précises, qui leur tiendront lieu de théologie. Donner les principes religieux aux jeunes gens, c'est leur préparer, en cas qu'ils s'écartent, le seul frein qui les ramènera, je veux dire le remords. Hélas! la nature et la corruption du siècle les instruiront malheureusement assez tôt que si les passions sont les voiles du navire humain, sans lesquelles il ne peut avancer, il arrive trop souvent qu'elles le

submergent, si la religion, qui doit servir de pilote, n'en a pas tenu le gouvernail d'une main ferme et sûre. Au lieu de surcharger leur mémoire d'un indigeste amas d'exemples tronqués et disparates, exercez-les à rendre compte sur-le-champ des divisions et subdivisions d'un discours méthodique, et d'environ une demi-heure de lecture. J'ai remarqué qu'une lecture plus prolongée excède la capacité de leur attention, et qu'après cet espace de temps il n'est plus qu'hypocrite. Rien de trop, rien d'obscur, voilà la première règle; de la netteté dans les idées, de la pureté dans l'expression, un accent vrai, point de déclamation, point de phrases trop poétiques; vous obtiendrez tout cela avec un peu de patience, en redressant doucement l'écolier qui parle; en substituant tout de suite vous-même le terme noble au mot trivial, le tour animé à la phrase traînante, la métaphore juste au vague d'une expression impropre et trop nue, l'inversion, la transposition qui rajeunit et ennoblit le style, aux procédés populaires et vieillissants du *langage parlé.*

Faites-leur contracter de bonne heure l'habitude de définir avec clarté et précision tous les termes abstraits que vous leur verrez employer au hasard. Les mots de *cœur*, d'*esprit*, de *jugement*, de *goût*, d'*imagination*, ont tous besoin

de leur être expliqués; mais ils doivent en trouver l'application d'eux-mêmes. Proposez-leur des synonymes à différencier, de courtes descriptions d'un objet présent, des métaphores à tourner en comparaisons développées; prenez surtout bien garde à la manière dont vous énoncez les sujets que vous leur donnez à traiter; des matières vagues, ridicules ou surannées n'ont aucun attrait pour leurs jeunes esprits; préférez les sujets qui sont à leur portée, « tels que les avan-
» tages de la promenade solitaire sur toutes les
» autres; les causes qui les déterminent à em-
» brasser tel état plutôt que telle profession;
» l'énumération des livres qu'ils choisiraient
» pour composer une bibliothèque à leur usage,
» avec un mot caractéristique sur chaque auteur:
» la description d'une partie de campagne exécu-
» tée ou projetée, etc., etc. » Le hasard vous fournira souvent des sujets très intéressants; et la joie qui pétillera dans leurs yeux quand vous assignerez de tels *devoirs*, sera pour vous un sûr garant du plaisir qu'ils auront à les composer.

Voici encore une sorte d'exercice qui donne aux jeunes gens beaucoup de facilité. L'orateur ou le poète étant expliqué, faites-leur répéter l'explication exacte et littérale; obligez-les de tout rendre, tout jusqu'à l'inversion, jusqu'à

l'épithète en apparence la plus oiseuse; qu'ils ferment ensuite le livre, et rendent en bon français ce qu'ils viennent de traduire; ils parviendront bientôt à pouvoir expliquer un paragraphe entier sur l'inspection du texte, avec la rapidité d'une lecture. De même, après la lecture d'un conte agréable, d'une fable latine, de la mort de César, d'un drame de M. Berquin; appliquez-les sur-le-champ à l'analyse de ce qu'ils viennent d'écouter: vous verrez sans doute des choses qui n'auront pas le sens commun; mais vous rencontrerez des morceaux très bien faits, et soyez sûr que celui qui réussira dans ce genre de composition, est doué d'un très bon genre d'esprit. Pour moi, j'ai vu plus d'une fois des enfants de quinze à seize ans écrire de mémoire les trois divisions et les neuf subdivisions du discours de Massillon sur les preuves de la religion chrétienne.

Et puisque Massillon se présente ici, qu'il me soit permis de me livrer un moment à toute mon admiration pour la riche fécondité et la diction enchanteresse de ce savant et sublime orateur. J'ai toujours rendu classique son *petit Carême*, que je regarde, non pas comme la meilleure de ses compositions oratoires, mais comme la production la plus douce, la plus utile et la plus aimable de son talent. C'est là

qu'il a souvent réuni le génie bienfaisant de Fénélon et la séduisante diction de Racine. « C'est » là, dit d'Alembert, que l'Orateur met sous les » yeux des Souverains les écueils et les malheurs » du rang suprême ; la vérité fuyant les trônes » et se cachant pour les princes même qui la » cherchent; la confiance présomptueuse que peu- » vent leur inspirer les louanges même les plus » justes; le danger presque inévitable pour eux » de la faiblesse qui n'a point d'avis, et de l'or- » gueil qui n'écoute que le sien ; le funeste pou- » voir de leurs vices, pour corrompre, avilir et » perdre toute une nation; la détestable gloire » des princes conquérants, si cruellement achetée » par tant de sang et tant de larmes ; l'Être » suprême enfin placé entre les rois et les peuples » opprimés, pour effrayer les rois et venger » les peuples. » Tel est l'objet et l'analyse du *petit Carême*, qu'on imprimera sans doute à la tête de la précieuse collection destinée à former le cœur de l'héritier du trône.

Je me souviens qu'une année, je crois que c'était en 1780, après avoir constamment lu moi-même chaque semaine dans ma classe un discours choisi de cet orateur, dont j'avais exigé l'analyse oratoire, je finis par proposer son éloge pour sujet de composition. Voici le plan que sut trouver un de mes élèves, plan remarquable as-

surément, et qui me donna la plus haute idée de son jugement. Je dois avouer qu'il fut assez mal rempli; je n'en fus point surpris ; mais je dus être étonné d'une telle charpente, et d'Alembert lui-même, à qui je lus cet aperçu, en fut tout émerveillé.

Le jeune panégyriste considérait Massillon

1°. Comme orateur du peuple.

2°. Comme orateur épiscopal.

3°. Comme orateur des rois et des grands.

Toujours il est, poursuivait le candidat, 1°. grand moraliste, et aussi bon observateur des autres que de lui-même.

2°. Grand théologien, et aussi versé dans la science de l'Écriture que dans celle de la Tradition.

3°. Grand écrivain, soit qu'il peigne ou qu'il pense, qu'il presse ses raisonnements ou qu'il trace ses tableaux, qu'il s'abandonne à ses élans ou qu'il se livre à son abondance.

Que ne devait-on pas espérer d'un jeune homme de seize ans, qui, seul et de lui-même, trouvait un pareil plan! Quelle judiciaire! quelle solidité! et c'était là son moindre mérite. Les vertus de son âme étaient encore plus belles que les talents de son esprit. Il était fils unique; il appartenait à des parents riches et vertueux qui l'adoraient; moi-même je le respectais comme le

modèle de ses pareils. Vous allez, mon ami, juger si j'exagère. J'appris vers le milieu de l'année qu'il consacrait tous les jours une heure de son temps à répéter un écolier, fils d'un pauvre artisan de son voisinage, et il mit pendant deux ou trois années autant de zèle que de suite à cette œuvre louable. Il avait un ami de son âge très peu fortuné, avec lequel il partageait hebdomadairement son pécule, et cela clandestinement, et en y joignant toute la pudeur dont un homme délicat doit couvrir ses plaisirs les plus vifs. Que ne devait pas attendre la société d'un cœur si noble et d'un esprit si heureusement doté!.... O douleur ! ô regrets ! le plus terrible des fléaux, ce mal horrible, abominable, qui immole tous les ans au milieu de nous tant d'intéressantes victimes, sans que nous osions adopter, pour le combattre, une pratique connue depuis long-temps chez des peuples presque barbares; la petite vérole enfin le moissonna comme une tendre fleur que dessèche et qu'emporte un vent brûlant et contagieux. Il m'avait aimé, je le pleurai; et du moins (ce souvenir console mon affliction) il ne mourut pas sans entendre applaudir ses jeunes vertus. J'osai le faire proclamer en plein théâtre, en présence d'une assemblée nombreuse et respectable, et à la face de toute la jeunesse d'une grande ville.... Puisse

ce triomphe honorable se renouveler quelquefois dans tous nos lycées académiques! puissent de pareilles innovations exciter dans le sensible cœur des jeunes gens le goût et la pratique des choses honnêtes, présages sûrs d'une belle âme et d'un très bon esprit!

Vous me pardonnerez sans doute cette épisode, mon cher ami; mon cœur m'a entraîné, et l'amitié, comme la douleur, n'est guère laconique. Revenons à nos jeunes gens.

Inspirez-leur l'amour de la lecture, mais prenez garde que ce goût ne dégénère en passion. Peu de livres, mais excellents; qu'ils relisent souvent les mêmes, pourvu qu'ils soient tout à-la-fois bien pensés et bien écrits. Si la lecture ne marche de pair avec l'étude des préceptes; si l'étude des modèles n'est coupée par l'exercice de la composition; si tous les genres d'écrire ne se succèdent tour à tour avec ordre, l'élève n'apprendra point à penser, n'étendra point ses idées, ne comparera point ses connaissances, ne formera ni son goût, ni son jugement, ni son talent, ni son esprit.

Qu'il dévore d'abord les livres de Fénélon; ceux de Bossuet, de Rollin, de le Batteux leur succéderont: les ouvrages de Mallet, les Parallèles de Rapin, les Entretiens du P. Lami, et les Vies de nos Hommes illustres qu'il doit lire avec

son Plutarque, achèveront de l'instruire. Les Pensées de Pascal, les Lettres d'une mère à son fils, et surtout les Lettres de quelques Juifs à M. de V. seront, avec l'excellent Mandement de M. l'archevêque de Lyon sur les sources de l'incrédulité, les plus sûrs et les plus excellents préservatifs contre les erreurs du siècle.

Accoutumez-les sévèrement à l'esprit d'ordre et d'exactitude ; inspirez-leur, par vos discours et par vos exemples, le goût de la bienfaisance et le respect pour les malheureux. Que votre conduite toujours noble et désintéressée donne du poids à vos maximes. N'autorisez jamais la délation, c'est une source odieuse d'erreur et d'avilissement. N'attirez point vos élèves chez vous, ne les voyez qu'en classe : ces préférences excitent mille jalousies secrètes, et ont souvent été cause des plus grands abus. Gardez-vous bien d'accorder des distinctions aux enfants des riches.... Hélas ! la fortune a déjà tant fait pour les gâter ! Redoublez au contraire et de soins et d'égards pour le fils du pauvre et de l'artisan. C'est de cette classe infirme et dédaignée que sont sortis presque tous les grands Hommes. Si vous leur parlez à tous, et toujours avec bienveillance , politesse et douceur, vous verrez l'amour, le respect et la docilité répondre à vos intentions délicates. J'ai vu des professeurs

mordants et satyriques lancer des sarcasmes sur leurs disciples, ou les distinguer par d'insultantes épithètes. Quelle barbarie! quelle lâche et vile gloire d'attaquer de faibles enfants qui ne savent pas répondre, ou qui s'en interdisent le droit! Cependant une plaisanterie légère et innocente peut quelquefois corriger des défauts naissants. *Ridiculum acri, etc.*

Sans doute, mon cher ami, et je me hâte de vous le dire, il n'y a rien de bien neuf dans tout ce que je viens de vous tracer; vous trouverez dans la docte et respectable Congrégation dont vous êtes membre, des Mentors, qui vous conduiront dans la carrière des lettres et vers la vrâie sagesse, par des discours soutenus de toute l'autorité de l'exemple; mais puisque mon amitié pour vous n'a pas voulu résister à vos sollicitations, je vous prie de regarder cette lettre plutôt comme un acte d'obéissance et un épanchement de mon cœur dans le vôtre, que comme une pédagogie didactique. (*Béranger.*)

Entretien moral entre un Gouverneur et son Élève.

Demande. Vous voilà parvenu, monsieur, à cet âge où vous allez paraître dans le monde, sans

pouvoir conserver auprès de vous quelqu'un qui s'est occupé de remplir assidûment les fonctions pénibles de modérateur, de conseil et d'ami. Je n'ai point anticipé sur les droits des bons instituteurs de votre jeunesse; je n'ai point cherché à perfectionner vos différentes études; je ne me suis appliqué qu'à vous faire observer soigneusement tout ce que vous avez vu et entendu depuis deux ans que je vous ai toujours accompagné à votre régiment, à la ville et à la cour. Sur tout ce que nous avons remarqué, nous avons causé et réfléchi ensemble pendant les moments que nous avons eus à passer tête à tête. Mais nous ne serons plus à portée de raisonner de même. Je ne vous verrai plus désormais que rarement et par intervalle; car il serait déplacé qu'on pût imaginer qu'un capitaine de dragons, en pied, aurait encore auprès de lui un gouverneur. Vous êtes à présent au rang des maîtres des autres; vous avez à vos ordres une portion des défenseurs de l'État; vous pouvez vous trouver chargé de fonctions importantes et difficiles; vous administrez journellement l'honneur et la réputation de ceux qui se trouvent sous vous, et surtout dans le cas où vous serviriez à l'armée. Ce n'est sans doute que la conviction qu'une bonne éducation supplée nécessairement à l'expérience et à la maturité de l'âge, qui a pu engager le Gouverne-

ment à reconnaître dans la jeune noblesse la capacité d'être capitaine de cavalerie ou de dragons à l'âge de dix-huit ans. Avant que de vous quitter, je voudrais bien, pour notre satisfaction réciproque, avoir ensemble un entretien suivi, afin d'en faire comme la récapitulation de tout ce que nous avons pu, ensemble, trouver être le fondement de la meilleure règle de conduite à tenir. Je vous prie donc de vouloir bien me répondre sur le même ton que je vais vous questionner, et comme vous répondriez à de semblables interrogations qui vous seraient faites par la suite dans le monde, dans ce bruyant public où vous allez voler de vos propres aîles, et sans autre appui que les principes que vous avez pu recueillir des études de votre jeunesse. Dites-moi donc, je vous prie d'abord, qu'est-ce que la vertu morale et politique?

Réponse. C'est, proprement dit, une vertu payenne, une vertu telle que celle d'Aristide, de Socrate, de Platon, de Marc-Aurèle, de Cicéron, de ce génie, si profond scrutateur des principes des mœurs, qu'il a pensé deviner la cause de cette opposition que nous éprouvons entre notre volonté droite, juste et éclairée, et nos désirs pervers.

D. Mais encore, qu'entendez-vous à présent par une vertu morale et politique?

R. J'entends une heureuse disposition de l'esprit et du cœur, résultant de notre éducation, et qui nous porte à remplir les devoirs de la société par les motifs de notre propre satisfaction et de notre bonheur temporel; motifs purement humains, et insuffisants à un chrétien qui a embrassé la loi de Jésus-Christ.

D. Mais avant la religion chrétienne, il y a eu des sociétés plus ou moins heureuses et policées, et il peut encore en exister indépendamment de cette religion. Donc, antérieurement à la loi de grâce, il doit y avoir eu des principes et des règles pour les devoirs de la société. Or je vous demande quels sont ces devoirs de la société?

R. Les devoirs de la société ont toujours consisté et consistent toujours dans l'exacte observance de l'ordre naturel.

D. Qu'appelez-vous ordre naturel?

R. J'appelle ainsi celui qui résulte également, et des préceptes de la morale de l'évangile, et du physique de la nature.

D. Où trouve-t-on rassemblée l'exposition des premières notions de cet ordre naturel?

R. On les reconnaît dans les catéchismes et autres livres pour l'étude de la religion; et on les trouve séparément expliquées dans les livres élémentaires de la connaissance de cet ordre

sous le nom *de l'économie politique*, surtout dans celui ayant pour titre: *De la sanction donnée à l'ordre naturel* ou *Principes de la grande science*, dans lesquels on enseigne le détail de nos droits, de nos devoirs sociaux, et où l'on en fait voir la source et la nécessité physique. Ces livres élémentaires doivent faire la base de toute institution, après l'enseignement des premiers principes de religion.

D. Mais sans entrer dans les détails de ce que chaque particulier doit faire, suivant son état et sa position, dites-moi seulement, je vous prie, suivant votre état et votre rang dans le monde, quels sont les devoirs que vous croyez avoir à remplir dans la société, et quels sont les motifs purement humains qui peuvent vous diriger?

R. Je pourrais bien vous dire quels sont mes devoirs; mais je ne saurais en trouver des principes assurés, du moins de plusieurs, sans le secours de la religion. Nos devoirs sont donc, premièrement le respect et la soumission à l'autorité souveraine et paternelle, la reconnaissance à nos pères et à nos maîtres, des soins qu'ils ont pris de notre éducation; l'obligation d'assister nos pères et mères de tout notre pouvoir; de leur rendre dans la caducité, par notre tendre attachement, des services pareils à ceux qu'ils nous ont rendus dans notre enfance débile. La

nature et le sang nous avertissent de la fidélité et de l'attachement que nous devons à nos frères, comme participant à une même origine, étant unis avec eux par les liens les plus indissolubles de l'humanité. La qualité de père nous oblige d'élever nos enfants avec toute l'attention possible, surtout de leur inspirer, par dessus toutes choses, l'amour de cet ordre dont Dieu est l'auteur et le terme; d'avoir soin de leur éducation, et de les instruire bien plus par l'exemple, que par toute autre voie. C'est le moyen le plus sûr de leur faire aimer la vertu. Nous devons avoir soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences, et de leur bien faire reconnaître que la vertu et les connaissances sont d'un prix mille fois plus précieux que tous les trésors accumulés qu'on pourrait leur laisser en héritage. La qualité de citoyen nous oblige à respecter la société en général; à considérer tous les hommes comme étant de la même espèce; à les regarder comme des compagnons et des frères que la nature nous a donnés, avec qui nous sommes en communauté de travaux et de jouissances; à n'agir, envers eux, que de la manière dont nous voudrions qu'ils en agissent envers nous. En qualité de membres de la patrie, nous devons employer tous nos talents pour lui être utiles; mais nous devons l'aimer sincèrement, parce que c'est notre

mère commune; et si son avantage le demande, nous devons lui sacrifier nos biens et notre vie sans hésiter.

D. Voilà de beaux et de bons principes; mais il s'agit de voir comment vous conciliez ces devoirs de la société avec votre propre intérêt. Ce respect et cette soumission filiale que vous avez pour votre père, ne vous gênent-ils pas quand vous êtes obligé de céder à ses volontés?

R. Il n'est pas douteux que, pour obéir, je ne sois quelquefois obligé de faire violence à ma volonté, qui n'est pas toujours droite et bonne; et d'abord elle ne l'est point quand je ne sais pas encore bien voir quel est mon véritable intérêt: mais comme je suis sûr que mon père, qui possède des connaissances que je n'ai pas encore acquises, ne veut ce qu'il exige de moi, que parce que c'est mon bien véritable, je dois obéir, quoique je n'aperçoive pas son but, qui ne peut être que mon intérêt. D'ailleurs, ne dois-je pas de la complaisance, et puis-je être trop reconnaissant envers ceux qui m'ont donné le jour? et ne dois-je pas être jaloux de travailler à la durée des miens, en remplissant les commandements de Dieu: *Père et mère honoreras, etc.* ? et mon intérêt ne demande-t-il pas aussi que j'encourage, par mon exemple, mes enfants à m'imiter, en leur inspirant une même soumission à mes volontés?

D. J'approuve ces raisons, je ne vous dis donc plus rien sur ce sujet. Mais comment conserverez-vous l'union avec vos frères et sœurs, si, comme il arrive souvent, des affaires de famille ou des discussions d'héritages vous divisent?

R. Croyez-vous donc que les liens du sang ne puissent pas être assez forts pour qu'ils l'emportent sur un intérêt passager? Si notre père a fait un testament, et qu'il ait pu le faire suivant la loi, c'est à nous à souscrire à sa dernière volonté. S'il est mort sans tester, nous avons des lois qui terminent nos différends. Ainsi donc rien ne peut m'apporter de préjudice important; et quand même mon père aurait fait plus que la loi stricte ne lui permet, et que la fureur de l'envie et la rage de la chicane me posséderaient, ne sentirais-je pas que le plus souvent nous mangerions le fonds de notre héritage par nos procès? Ainsi je m'accommoderais à l'amiable, et la discorde ne déchirerait pas notre famille.

D. Je veux croire que vous êtes assez sage pour ne pas donner lieu, par votre faute, aux mésintelligences de votre famille. Cependant le tort peut venir de la part de vos frères et de vos sœurs; ils peuvent avoir de mauvais procédés envers vous: ils peuvent vous envier, parler de vous en termes déshonnêtes, vous causer des désagréments, peut-être même travailler à votre ruine;

comment concilierez-vous alors la rigidité de votre devoir avec l'intérêt de votre bonheur?

R. Dès qu'à l'aide de la religion je serais venu à bout de calmer les premiers mouvements de l'indignation que leur conduite m'aurait inspirée, car je ne connais pas de remèdes humains suffisants pour arrêter ces premiers mouvements, dès-lors je me ferais gloire d'être plutôt l'offensé que l'offenseur; ensuite je leur parlerais: je leur dirais que respectant en eux le sang que mon père et ma mère leur ont transmis, il me serait impossible d'en agir envers eux comme envers des ennemis déclarés, mais que je prendrais mes précautions pour les empêcher de me nuire. Ce procédé généreux pourrait les ramener à la raison; et si cela n'arrivait pas, j'aurais toutefois la consolation de n'avoir aucun reproche à me faire: et comme un pareil procédé est bon en lui-même, et qu'il doit s'attirer l'applaudissement des sages, je me trouverais toujours (humainement parlant) très suffisamment récompensé.

D. A quoi vous servirait cette générosité aux regards du public?

R. A conserver ce que j'ai de plus précieux, une réputation sans tache, sur laquelle je fonde l'estime générale qui contribue à mon bonheur.

D. Quel bonheur peut-il y avoir dans l'opinion que les hommes ont de nous?

R. Ce n'est pas sur les opinions des autres que je me fonde, mais j'éprouve une satisfaction sans égale à faire le bien et à me trouver digne d'un être raisonnable, humain et bienfaisant.

D. Vous disiez (je me le rappelle) que si vous aviez des enfants, vous auriez plus de soin à les rendre vertueux, que de leur amasser des richesses. Pourquoi pensez-vous si peu à établir leur fortune?

R. Parce que les richesses n'ont aucun prix par elles-mêmes, et n'en acquièrent que par le bon usage que l'on en fait. Or, si je cultive les talents de mes enfants, si je les forme aux bonnes mœurs, leur mérite personnel fera leur contentement, s'il ne fait pas leur fortune; au lieu que, si je ne veillais pas à leur éducation, quelque grands que fussent les biens que je pourrais leur laisser, ou ils les dissiperaient en peu de temps, ou ils en feraient mauvais usage. D'ailleurs je souhaite qu'on estime en mes enfants leur mérite, leur caractère, leurs talents, leurs connaissances, et non pas leurs richesses.

D. Cela doit être très utile à la société: mais quant à vous, quel avantage en retirerez-vous?

R. Un très grand, parce que mes enfants étant bien enseignés, deviendront la consolation de ma vieillesse; qu'ils ne déshonoreront ni mon nom, ni leurs ancêtres par leur mauvaise con-

duite; et qu'étant prudents et sages, à l'aide de leurs talents, le bien que je pourrai leur laisser sera suffisant pour les faire subsister honorablement.

D. Vous ne croyez donc pas qu'une origine noble et d'illustres ancêtres dispensent leur postérité d'avoir du mérite?

R. Bien loin de-là, cela ne les dispense pas de l'ordre général de travailler suivant leur état; et la noblesse de leurs ancêtres est un engagement de plus pour les surpasser en mérite, parce qu'il n'y a rien de plus honteux que d'abâtardir sa race. Dans ce cas, l'éclat des aïeux, loin d'illustrer leurs descendants, ne sert qu'à éclairer leur infamie.

D. Il faut vous demander de même des éclaircissements touchant ce que vous avez avancé de vos devoirs à l'égard de la société. Vous dites qu'il ne faut pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; cela est bien vague: je voudrais que vous me détaillassiez ce que vous entendez par ces paroles, et toujours simplement par des motifs humains; car je sens bien que la loi de Jésus-Christ est bien claire sur cet article?

R. Il ne me sera pas difficile de vous détailler mes devoirs envers mon prochain; je n'ai qu'à parcourir tout ce qui me fait de la peine, et tout

ce qui m'est agréable. 1° Je serais fâché qu'on m'enlevât mes possessions; donc je ne dois déposséder personne. 2°. Je déteste le manquement de parole, et les mensonges ou parjures; je dois donc fidèlement observer ma foi et mes serments, et ne pas mentir. 3°. J'abhorre la diffamation; je ne dois donc calomnier personne. 4°. J'éprouve une humiliation de me voir raillé; je dois donc me garder de railler les autres. 5°. Aucun particulier n'a de droit sur ma vie; je n'ai donc pas le droit de l'ôter à qui que ce soit. 6°. Ceux qui me témoignent de l'ingratitude, m'indignent; comment donc serais-je ingrat envers mes bienfaiteurs? 7°. Je suis révolté de la flatterie, et je vois qu'elle est une bassesse et une trahison; je ne flatterai donc pas, mais, sans être grossièrement véridique, je me tairai quand je n'aurai pas à louer de véritablement belles actions. 8°. Chacun aime naturellement le repos et la paix; je n'irai pas troubler la tranquillité d'un autre. 9°. Si j'aime à être secouru dans mes besoins, je ne refuserai pas mon assistance à ceux qui me la demandent, parce que je sens le plaisir que l'on éprouve à rencontrer une âme bienfaisante, un cœur serviable, qui, compâtissant aux maux de l'humanité, défend, assiste et sauve les malheureux, etc. etc.

D. Je vois bien que vous faites toutes ces cho-

ses pour la société; mais que vous en revient-il à vous-même?

R. Premièrement, je fais le bien parce qu'il m'est ordonné; mais toujours humainement parlant, il m'en revient encore la douce satisfaction de me trouver tel que je dois, et que je désire être, digne de mériter l'amitié et l'estime de mes citoyens, digne enfin de mes propres applaudissements.

D. En vous conduisant de la sorte, ne sacrifiez-vous pas vous-même vos passions?

R. Je ne leur abandonne pas le frein, et si je les réprime, c'est non-seulement pour mon propre avantage, pour maintenir les lois qui protégent le faible contre les attentats du fort, pour soutenir ma réputation, et pour ne point encourir les punitions que ces lois infligent aux transgresseurs; mais aussi parce que je sais que les passions auxquelles on s'abandonne mènent infailliblement aux crimes.

D. Il est vrai que les lois punissent les crimes publics; mais combien de mauvaises actions enveloppées de ténèbres, se cachent à l'œil pénétrant des Tribunaux! Pourquoi ne seriez vous pas du nombre de ces heureux coupables qui jouissent de leurs forfaits à l'ombre de l'impunité? Si donc il se présentait une façon furtive de vous enrichir, la laisseriez vous échapper?

R. Si par des voies innocentes je pouvais faire des acquisitions, sans doute je ne le négligerais pas, mais si c'était par des moyens malhonnêtes, j'y renoncerais sur-le-champ.

D. Pourquoi et toujours humainement parlant?

R. Non-seulement parce que le mal et l'injustice me répugnent, qu'ils sont défendus par les lois de l'ordre naturel, et que j'éprouverais des remords de mon injustice, mais encore parce qu'il n'y a rien de si caché qui ne parvienne au jour; le temps découvre tôt ou tard la vérité. Je posséderais des biens mal acquis en tremblant, et je passerais ma vie dans la cruelle attente du moment qui me déshonorerait à jamais devant le public, en découvrant ma turpitude. Il n'y a que le cas où je verrais certitude entière que mon action resterait inconnue; mais cette certitude est rare; alors il n'y a plus que des motifs surnaturels qui puissent m'arrêter.

D. Cependant la morale du grand monde est bien relâchée: et si l'on voulait examiner à quel droit chacun possède ses biens, que d'injustices, que de fraudes, que de mauvaise foi l'on découvrirait! Ces exemples ne vous encourageraient-ils pas à les imiter!

R. Ces exemples me feraient gémir sur la

perversité des hommes. Et comme ni bossu ni aveugle ne me donne envie de l'être à leur exemple, je suis bien certain aussi qu'il est indigne d'une âme vertueuse de se dégrader au point de se modeler sur le vice.

D. Il y a cependant des crimes cachés.

R. J'en conviens; mais les criminels ne sont pas heureux: ils sont tourmentés, comme je vous l'ai dit; 1o. malgré qu'ils en aient, par leurs sens et sentiments intérieurs et les plus violents remords; 2o. par la crainte d'être découverts; ils sentent qu'ils jouent un rôle imposteur, qu'ils voilent leur scélératesse avec le masque de la vertu; leur cœur rejette la fausse estime dont ils jouissent, et ils se condamnent eux-mêmes, en secret, au dernier mépris qu'ils méritent.

D. Reste à savoir si, dans ce cas, vous feriez ces réflexions?

R. Pourrais-je étouffer la voix de la conscience et celle des remords vengeurs? Cette conscience est comme un miroir; quand nos passions sont calmes, cette glace nous représente toutes nos difformités, je m'y suis vu innocent et fidèle à la loi de l'ordre, et je m'y verrais coupable. Hélas! je deviendrais à mes propres yeux un objet d'horreur. Non, je ne m'exposerai jamais, de ma propre volonté, à cette humiliation, à cette douleur, à ce tourment, et c'est pour tout cela

que je sens, humainement parlant, combien je dois réprimer mes passions.

D. Il y a cependant des concussions et des rapines que la guerre semble autoriser?

R. La noblesse est particulièrement chargée des travaux de la guerre, c'est le métier des gens d'honneur, et elle doit donner l'exemple à tous ceux des citoyens qui exposent leurs jours pour le service de la patrie. Mais si l'intérêt s'en mêle, ce noble métier dégénère en pur brigandage.

D. Eh bien, si vous n'êtes point intéressé, au moins aurez-vous de l'ambition. Vous voudrez vous pousser et commander à vos semblables.

R. Je distingue beaucoup l'ambition de l'émulation. Cette dernière passion donne dans des excès, et malgré la dénomination dont on l'accompagne d'ordinaire, en disant *une noble ambition*, cette passion conduit au vice: mais l'émulation est une vertu qu'il faut rechercher; elle nous porte, sans jalousie, à surpasser nos concurrents, en nous acquittant mieux de nos devoirs qu'ils ne font; elle est l'âme des plus belles actions, tant militaires que civiles; elle désire de briller, mais elle ne veut devoir son élévation qu'au mérite et à la supériorité des talents.

D. Mais si en rendant un mauvais office à

quelqu'un, c'était le moyen de parvenir à un poste éminent, ne trouveriez vous pas cet expédient plus court?

R. Tel poste que je crois mériter pourrait aussi tenter ma cupidité, j'en conviens; toutefois je ne consentirais jamais à devenir assassin pour y parvenir.

D. Qu'appelez-vous devenir assassin?

R. Tuer un homme, est pour le mort un moindre mal que de le diffamer: l'assassiner avec un poignard ou avec la langue, c'est la même chose.

D. Vous ne calomnierez donc personne. Cependant sans être assassin, il peut arriver que vous tuiez quelqu'un; non que je vous soupçonne de commettre un meurtre de sang froid: mais si quelqu'un de vos égaux se déclare votre ennemi et vous persécute; si quelque brutal vous insulte et vous déshonore, la colère vous emportera, et la douceur de la vengeance vous incitera à commettre quelque action violente.

R. C'est le brutal qui est vraiment digne du déshonneur; mais je suis homme, né avec des passions vives, j'aurais sans doute un fort combat à livrer pour réprimer la première impulsion de la colère; je devrais toutefois la vaincre. C'est seulement aux lois du Gouvernement à venger les offenses que reçoivent les particuliers: aucun

individu n'a le droit de punir ceux qui l'outragent: mais si par malheur un premier mouvement l'emportait sur ma raison, j'en aurais des regrets pour la vie, comme avouent en éprouver tous ceux qui se sont trouvés dans ce cas.

D. Comment concilierez-vous cette conduite, vous, étant militaire, avec ce que le point d'honneur exige d'un homme de condition? Vous savez que malheureusement, dans tous les pays, les lois du point d'honneur sont precisément l'opposé des lois civiles.

R. La première loi est le sentiment de la nature, il nous prescrit la paix et la confraternité. Je me proposerai de tenir une conduite sage et mesurée; j'éviterai avec grand soin la raillerie, la plaisanterie, et surtout les jeux de main, pour ne point donner lieu à de mauvaises querelles, et si l'on m'en suscitait sans qu'il y eût de ma faute, je mettrais tout en usage pour apaiser mon agresseur, en lui représentant, 1°. qu'une telle fureur répugne à la nature; 2°. qu'elle est non-seulement défendue par les lois divines, mais, qu'elle est encore punie de mort par les lois humaines: s'il ne se rendait pas à mes raisons, et qu'il me forçât absolument de me battre, je devrais ne le faire qu'à mon corps défendant et dans la vue de le désarmer, afin que si, par le sort des armes, je me voyais

maître de ses jours, je lui fisse sentir l'horreur de la passion de la vengeance.

D. Puisque nous sommes sur le sujet du point d'honneur, expliquez-moi en quoi donc vous le faites consister?

R. Un reste de barbarie nous présente bien des faux points d'honneur. Le véritable consiste à éviter tout ce qui peut rendre méprisable, et il oblige à se servir de tous les moyens honnêtes qui peuvent augmenter la réputation.

D. Qu'est-ce qui rend méprisable?

R. L'impiété, la débauche, la fainéantise, l'ineptie, l'ignorance, la mauvaise conduite, la poltronnerie et tous les vices.

D. Qu'est-ce qui procure une bonne réputation?

R. Les bonnes mœurs, le respect pour la religion, la fidélité à son Roi, l'intégrité, des procédés honnêtes, des connaissances, de l'application, de la vigilance, la valeur, les belles actions civiles et militaires; être compâtissant envers ses semblables, les assister dans leurs besoins; en un mot, tout ce qui élève un homme au-dessus des faiblesses ordinaires.

D. Si vous donnez beaucoup en aumônes, vous épuiserez vos fonds.

R. Je donne selon mes moyens, et quand en donnant je n'aurais que des vues humaines,

c'est un capital qui rapporte dès cette vie, par le sensible plaisir que l'on éprouve en soulageant un malheureux.

D. Mais on risque plus quand on se rend le défenseur des opprimés.

R. Verrai-je l'innocence persécutée sans l'assister? Moi, sachant et pouvant servir de témoin contre la fausseté de l'accusation, je trahirais la vérité, pouvant la faire connaître, et je manquerais à tous les devoirs de l'honnête homme par insensibilité ou par faiblesse!

D. Cependant, vu comme le monde va, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

R. Pour l'ordinaire, c'est la manière dure de dire la vérité, qui la rend odieuse; mais en l'annonçant modestement et sans faste, il est rare qu'elle soit mal reçue. Enfin j'éprouve le besoin d'être assisté et défendu; de qui pourrai-je exiger de pareils services, si je ne m'en acquitte pas moi-même?

D. En servant les hommes, on n'oblige souvent que des ingrats, que vous reviendra-t-il de vos peines?

R. Il est beau de faire des ingrats; il est infâme de l'être.

D. La reconnaissance est un poids bien pesant, souvent insupportable; on ne s'acquitte jamais d'un bienfait. Ne trouvez-vous pas dur de le porter toute sa vie?

R. Non, parce que ce souvenir me rappelle sans cesse les belles actions de mes amis ; la mémoire de leurs nobles procédés est longue dans mon esprit; je n'ai la mémoire courte que sur le sujet des offenses. Il n'est point de société heureuse sans reconnaissance, elle est l'âme de l'amitié, et la plus douce consolation de la vie. C'est elle qui nous lie à nos parents, à notre patrie, à nos bienfaiteurs. Non, je n'oublierai jamais la société qui m'a vu naître, le sein qui m'a allaité, le père qui m'a élevé, le sage qui m'a instruit, la langue qui m'a défendu, le bras qui m'a assisté.

D. J'avoue que les services qu'on vous a rendus vous ont été utiles. Mais quel intérêt propre vous oblige à la reconnaissance?

R. Le plus grand de tous, celui de me ménager des amis dans le besoin; de mériter, par ma reconnaissance, que des âmes bienfaisantes m'assistent, parce qu'aucun homme ne peut se passer de secours, et qu'il faut s'en rendre digne, enfin parce que le public abhorre les ingrats, qu'il les regarde comme les perturbateurs des plus doux liens de la société, qu'ils rendent l'amitié dangereuse, les bons offices nuisibles à ceux qui s'en acquittent; parce qu'enfin ils rendent le mal pour le bien. Il faut avoir un cœur insensible, pervers, atroce, pour être ingrat.

Serai-je capable d'une pareille noirceur? Me rendrai-je indigne de la société des honnêtes gens? agirai-je contre cet instinct secret de mon cœur, qui me crie: ne sois plus inférieur à tes bienfaiteurs, rends-leur, s'il se peut, au centuple les services que tu reçus de leur générosité. Quoi! la religion m'en fait une loi, mon amour-propre bien entendu m'y sollicite, et je m'y refuserais! Ah! que la mort termine mes jours, plutôt que je les souille par une telle infamie! Pour que je sois gai et content, il faut que je sois satisfait de moi-même; il faut que le soir, en récapitulant mes actions, je ne me trouve pas coupable; et non-seulement il faut que je connaisse que le bien que j'ai pu faire ne vient pas de moi, mais humainement parlant, il faut encore que j'éprouve plutôt ce contentement qui flatte mon amour-propre, que si j'éprouvais ce qui peut le ravaler; et plus je trouve en moi de traces de justice, de générosité, de noblesse, de reconnaissance, de grandeur d'âme, plus je me trouve satisfait d'avoir rempli mes devoirs.

D. Mais cette reconnaissance envers la patrie, que lui devez-vous?

R. Tout; mon travail, mes faibles talents; mes soins, des services gratuits, mon amour, ma gloire.

D. Il est vrai que l'amour de la patrie a pro-

duit en Grèce, comme à Rome, les plus belles actions. C'était par ce principe, et tant que les lois de Lycurgue furent observées, que Lacédémone soutint son empire. C'était par une suite de cet attachement inviolable pour leur patrie, que la république romaine éleva des citoyens qui la rendirent maîtresse du monde. Mais comment combinez-vous votre intérêt avec celui de votre patrie?

R. Par la certitude que j'ai que *faire le bien c'est le recevoir*. Faire le bien de ma patrie, c'est effectivement faire le mien propre, et toute belle action enchaîne sa récompense à sa suite. Ce que je sacrifie de mon intérêt du moment, je le regagne en réputation; la patrie, en bonne mère, se trouve obligée de récompenser les services qu'on lui rend, et de dédommager des pertes qu'on essuye pour elle.

D. En quoi peuvent consister ces services?

R. Ils sont innombrables. On peut être utile à sa patrie en élevant ses enfants avec les principes de bons citoyens et d'honnêtes gens, en perfectionnant l'instruction publique, générale et particulière; en protégeant et encourageant l'agriculture sur ses terres; en faisant ses dépenses dans l'ordre naturel; en administrant la justice équitablement et avec impartialité; en maniant les deniers publics avec désintéressement; en ad-

ministrant les affaires de l'état pour le bien général de la grande famille dont le roi est le père et le tuteur, en tâchant d'illustrer son siècle par sa vertu et par ses lumières; en n'embrassant le métier des armes que par un pur sentiment d'honneur; en renonçant à la mollesse en faveur de la vigilance et de l'activité, à l'intérêt en faveur de la réputation, à la vie en faveur du devoir; en acquérant toutes les connaissances nécessaires pour réussir dans cet art si difficile et si étendu, dans l'art de la guerre, afin de pouvoir défendre les intérêts de ma patrie au péril de mes jours. Voilà mes devoirs envers ma patrie.

D. C'est vous charger de beaucoup de soins et de peines.

R. La patrie réprouve les citoyens qui lui sont inutiles, c'est un fardeau qui la surcharge. Par une convention primordiale et résultant nécessairement de l'ordre naturel, tout membre doit contribuer au bien de la grande famille, qui est l'état; et comme on émonde dans les plants d'arbres les rameaux stériles qui ne portent point de fruit, on doit rejeter également les impies, les fourbes, les calomniateurs, les débauchés, les fainéants, les déprédateurs et spoliateurs des richesses, et toute cette race d'hommes oisifs, et plus ou moins pervers, qui se concentrent en

eux-mêmes, et contents de tirer des avantages de la société, ne contribuent en rien à son utilité. Pour moi, je voudrais, si je puis y réussir, aller au-delà de mes devoirs. Une noble émulation m'excite à imiter les grands exemples. Pourquoi jugez-vous assez mal de moi, pour me croire incapable des efforts de vertu dont d'autres hommes nous ont fourni les modèles? Ne suis-je pas doué des mêmes organes qu'eux? N'ai-je pas un cœur capable des mêmes sentiments? Ferai-je rougir mon siècle, et, par une conduite lâche, donnerai-je lieu de soupçonner que je partage la honte de ceux qui ont mérité de faire penser que notre âge a dégénéré des vertus de nos aïeux? Après tout, ne suis-je pas mortel? Sais-je quand ma course sera bornée et quand elle finira? Ne suis-je pas sûr que tout mon être ne sera pas anéanti? Mais, mourir pour mourir à ce monde, ne vaut-il pas mieux que mon dernier moment m'y couvre de gloire et perpétue mon nom, que d'expirer après avoir mené une vie libertine, fainéante et obscure, en proie à des maladies plus cruelles que les traits de l'ennemi, et d'ensevelir avec moi le souvenir de ma personne, de mes actions et de mon nom, ou n'en laisser qu'une mémoire méprisable. Je veux mériter le bonheur pour lequel je suis né; je veux être vertueux; et je veux occuper une place dans le temple de la gloire.

D. En pensant ainsi, vous l'occuperez sans doute. Platon a dit que la dernière passion, c'était l'amour de la gloire. Je suis ravi de vous voir dans d'aussi bonnes dispositions. Vous savez que le véritable bonheur des hommes consiste dans la vertu. Persévérez dans ces nobles sentiments, vous ne manquerez ni d'amis pendant votre vie, ni de réputation après votre mort; et en épurant les principes de votre conduite par les motifs de la religion, vous jouirez de plus, un jour, du bonheur promis par l'Être suprême à son image vivante.

ÉPITRE

D'UN PÈRE A SON FILS.

Nul n'a vu tous ses jours filés d'or et de soie;
Aux dégoûts, aux chagrins l'univers est en proie:
On passe en un moment de la joie aux douleurs,
Le matin dans les ris, et le soir dans les pleurs.
Tu connais le destin des jumeaux de la fable :
Ce couple, tour à tour heureux et misérable,
Après avoir foulé l'Olympe radieux,
Et goûté le nectar à la table des dieux;
Victime d'une loi rigoureuse et fatale,
Descendait tristement sur la rive infernale.
Emblême ingénieux dont le sens est fort clair,
Le ciel, c'est le plaisir, la peine, c'est l'enfer.
Crains d'un lâche repos la fatigue accablante,
Préfère à la mollesse une vie agissante;
A trente ans tu diras, des plaisirs détrompé,
L'homme le plus heureux, c'est le plus occupé.
Tout travaille et se meut dans la nature entière,
Le plus petit insecte agit dans la poussière.
Vois cette eau qui croupit, l'air en est empesté;
Admire la fraîcheur et la limpidité
De cette onde qui court, par des routes fleuries,
Féconder nos vergers, embaumer nos prairies.
Le temps est un éclair pour le mortel actif;
Le temps avec lourdeur pèse sur l'homme oisif.

Mais quelque soit l'état où ton penchant t'appelle,
Que la probité soit ta compagne fidèle,

La réputation est aisée à flétrir,
C'est un cristal poli qu'un souffle peut ternir.
Le désir de l'honneur à tel point nous anime,
Qu'on veut être estimé de ceux qu'on mésestime;
On peut tout immoler, tout souffrir à ce prix:
On pardonne à la haine, et jamais au mépris.
Le monde est une mer qu'agitent mille orages.
J'ai connu les écueils par mes propres naufrages;
Pilote mal-adroit, mais par ma faute instruit,
Je veux te voir au moins en recueillir le fruit.
Tout mon cœur sur les flots suit ta nacelle errante,
Un souffle du zéphyr me glace d'épouvante;
Je crois ouïr gronder l'Aquilon furieux,
J'implore en ta faveur et les vents et les dieux.

Va, j'empêcherai bien qu'un calcul parricide,
Que souvent forme un fils barbarement avide,
Te fasse supputer le terme de mes jours;
J'en sais un sûr moyen, c'est de t'aimer toujours;
Ton père, à ton amour, à ta reconnaissance,
A des droits plus sacrés que ceux de ta naissance;
Et prévenant sans cesse ou comblant tes souhaits,
Il veut régner sur toi par le droit des bienfaits.
Sans être misanthrope, aime la solitude,
Fais-y du cœur humain la difficile étude:
Que la Rochefoucault, la Bruyère, Adisson,
T'apprennent à sonder cet abîme profond;
Qu'ils soient dans tous les temps tes oracles, tes guides;
Ces amis-là, mon fils, ne sont jamais perfides.
L'homme bien rarement se montre tel qu'il est:
En public il est vu sous le jour qui lui plaît;
Il donne à ses défauts d'élégantes surfaces,
A la difformité l'apparence des grâces.
Dans ces déguisements, l'amour-propre est subtil;

Celui qui n'a qu'un œil se montre de profil.
Au choix de tes amis sois donc lent et sévère,
Examine long-temps, la méprise est amère.
Fuis les excès; l'avare est le bourreau de soi,
Le prodigue est esclave, et l'économe est roi;
Sans souci, sans terreur, il voit le jour renaître;
Lui seul est bienfaisant, et lui seul il peut l'être.
Sous un vil intérêt ne sois point abattu;
L'argent le cède à l'or, et l'or à la vertu.
Souvent de l'équité la borne est un peu juste;
Qui n'est pas généreux est tout près d'être injuste.
D'homme adroit et rusé méprise le renom;
Tout honnête homme est franc, qui dit fin, dit fripon.
Que le destin te soit ou propice ou sévère,
De quelque infortuné soulage la misère;
Tu le pourras, mon fils: si tu naquis sans bien,
Apprends l'art d'être utile avec peu de moyen:
Hélas! ce malheureux qu'on fuit, qu'on appréhende,
Plaignons-le, c'est souvent tout ce qu'il nous demande.
D'une oreille attentive écoute ses revers;
Il aime à raconter les maux qu'il a soufferts:
Si ton cœur ne palpite au récit de ses peines,
Puisse ton sang bientôt se tarir dans tes veines.
Ce souhait est celui d'une ardente amitié,
Il vaut mieux n'être pas, que d'être sans pitié.
Rien ne doit l'étouffer dans une âme sensible,
C'est une vérité peut-être, et bien horrible,
Que l'homme en général naquit fourbe et pervers.
L'intérêt est le dieu qui régit l'univers;
Je le sais, mais le tien te prescrit l'indulgence,
L'humanité, l'oubli, le pardon de l'offense.
Qu'un orgueil dangereux n'aille point t'abuser,
Il n'est point d'ennemi qu'on doive mépriser.
Le plus faible souvent suffit pour nous détruire,

Un sot même a toujours assez d'esprit pour nuire.
En consacrant tes jours à de nobles travaux,
Tu peux, sans les heurter, dépasser tes rivaux.
Sois hardi dans tes vœux; ce n'est point au vulgaire,
C'est aux esprits bien faits qu'il faut tâcher de plaire.
De ceux qui ne sont plus on vante les talents;
On n'aime point les morts, mais on hait les vivants.
Si le ciel t'a doué d'un rayon de génie,
Un jour tu sentiras l'aiguillon de l'envie:
Au mérite, au succès toujours son fiel se joint;
Travaille à l'exciter, mais ne l'irrite point:
Si tu veux désarmer sa vengeance funeste,
Oppose à sa furie un air humble et modeste.
Ainsi que la pudeur, de son doux incarnat,
Colorant une belle augmente son éclat,
La modestie ajoute aux talents qu'on renomme,
Le pare, l'embellit; c'est la pudeur de l'homme.
La modestie enchante, et l'amour-propre aigrit;
C'est par le cœur qu'on plaît, bien plus que par l'esprit.

(*Par M. Royou*)

VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

CRAINDRE, adorer les Dieux c'est la première loi.
Révère du serment l'irrévocable foi.
Bienfaiteurs des humains, les héros et les sages,
Des cœurs reconnaissants exigent les hommages.
Sois parent serviable et fils respectueux.
Que ton meilleur ami soit le plus vertueux.
Défère à des conseils modérés, salutaires;
Ne romps point l'amitié pour des fautes légères:
Autant que tu le peux observe ce devoir,
Et tu le peux toujours, si tu le sais vouloir.

Aux sens, aux passions commande avec empire.
Dompte les mouvements que la colère inspire.

Surmonte le sommeil, et la table, et l'amour.
Ne fais rien qui ne puisse éclater au grand jour,
Rien qui blesse en secret ton respect pour toi-même.
Que l'exacte équité soit ta règle suprême,
Que la raison t'apprenne en tout temps, en tous lieux,
A juger par ses lois, comme à voir par ses yeux;
A n'oublier jamais, dans tes jours peu durables,
Que les plaisirs sont courts, les grandeurs périssables;
Que nos biens sont en butte au caprice du sort,
Et qu'il n'est rien pour nous de certain que la mort.
Accepte sans murmure, et souffre avec courage,
La portion de maux qui t'échoit en partage;
Cherche à les adoucir, et crois que le destin,
Ne livre point le juste à des malheurs sans fin.

Distingue les discours qui sont faits pour instruire,
De ceux dont l'art brillant n'est propre qu'à séduire.
Garde-toi d'admirer leurs dangereux défauts,
Mais profite du vrai, sans t'irriter du faux.
Dans le meilleur parti, malgré l'effort contraire,
Que ton choix décidé, constamment persévère.
Délibère long-temps, consulte avant d'agir,
Si de tes actions tu ne veux pas rougir.
Malheureux qui trop tard connaît son imprudence!
Préviens les repentirs de l'inexpérience,
Et laissant les objets que tu ne saurais voir,
N'apprends, pour être heureux, que ce qu'on peut savoir.

De ton corps avec soin ménage les services,
Sois sobre en tes repas comme en tes exercices;
Tu préviendras ainsi les maux et la douleur.
Dans tes foyers sans luxe, habités par l'honneur,

Que la propreté règne avec la modestie;
Trop de faste révolte, il excite l'envie.
La sordide avarice engendre le mépris;
Évite en tout l'excès, nul bonhenr qu'à ce prix.

Avant que le sommeil te ferme la paupière,
Sur tes œuvres du jour porte un regard sévère.
Ce jour que je finis, comment l'ai-je employé?
Quel devoir ai-je enfreint, quel autre ai-je oublié?
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Sonde ainsi tes pensées;
Les actions ainsi devant toi retracées,
Répandront dans ton cœur la joie ou les regrets,
Et tu seras jugé par tes propres arrêts.
Cette heureuse habitude affermira ton âme.
Dans les saintes vertus dont le désir t'enflamme.

Ne faits, n'entreprends rien sans invoquer les dieux,
Tu sauras, éclairé d'un rayon précieux,
Que les êtres divins et la race mortelle,
Sont distincts, mais liés par la chaîne éternelle;
Et qu'enfin la nature, en ce vaste univers,
Est la même partout sous des aspects divers.
Apprends par cette étude, et jamais ne l'oublie,
Qu'espérer l'impossible est orgueil ou folie.
Ce ses propres revers l'homme est souvent l'auteur,
Les dieux à ses côtés ont placé le bonheur;
Il le voit, il le sait, court après des chimères,
Et s'obstine à serrer le nœud de ses misères.
Peu savent le briser. Infortunés mortels,
Vous roulez au hasard parmi des maux cruels:
La révolte du cœur avec nous pris naissance,
Il faut, sans l'irriter, la réduire au silence.

Grand Dieu, que de malheurs épargnés aux humains,

S'ils connaissaient leur être et tes sages desseins!
Mais pour toi, prends courage, et, dans ton origine,
Distingue mieux les traits de l'essence divine.
Écoute la nature, elle parle, et sa voix
Par des signes sacrés fait connaître ses lois;
Instruit par elle, exempt de nos divers caprices,
Tu fouleras aux pieds les erreurs et les vices;
Et lorsqu'un jour la mort dissoudra ce limon.
Qui formait pour ton âme une obscure prison,
Sur un char éclatant, conduit par la sagesse,
Loin du triste séjour de l'humaine faiblesse,
Tu rejoindras ta sphère, et monteras aux cieux,
Impassible, immortel, et pur comme les Dieux.

(*Par M. le Franc.*)

ÉPITRE

AUX LIVRES QUE J'AIME LE PLUS.

O mes livres, ô vous, qui, charmant mon loisir,
Savez donner au temps les aîles du plaisir;
Mon cœur, formé par vous aux leçons de Minerve,
Vous offre ce tribut qu'elle inspire à ma verve.
Grâce à vous, mes hivers en printemps sont changés:
Autour de mon foyer, avec ordre rangés,
Quand vous me composez un docile cortége,
Je crains peu que l'ennui s'y confonde et m'assiége.
Que sont auprès de vous nos cercles imposteurs,
Nos festins entourés d'insipides railleurs,
Ces conteurs dont l'esprit n'est que de la mémoire,
Tous ces pédants enfin bouffis de leur histoire,
Toujours, toujours citant, et ne pensant jamais?

J'ai besoin de sentir: que m'importent des faits?
Qui sent avec chaleur, me console et m'enflamme.
O mes amis, vous seuls vous parlez à mon âme;
Vous seuls me pénétrez, dans vos chers entretiens,
Des plus purs sentiments et du goût des vrais biens.
Jamais, dans mon asyle, une troupe frivole,
Implorant du hasard l'inexorable idole,
Ne livra ces combats où la main des lutteurs
S'arme de cartons peints de bizarres couleurs:
Cartons fastidieux, amusement futile,
Inventé pour distraire un Monarque imbécile;
L'avarice t'adopte, et déguise en plaisir
L'avilissant trafic d'un ennuyeux loisir.
Moins prodigue d'un temps que réclame l'étude,
Dans un repos actif, fruit de ma solitude,
Je vous médite en paix, sensible Fénélon,
Attendrissant Racine, et toi, doux Massillon,
Pathétique orateur, gloire de ma patrie!
Grands hommes qu'enfanta le siècle du génie,
En lisant vos écrits, dont le charme ravit,
Je pleure de plaisir, je pleure de dépit....
Viens, viens me consoler, tendre et bon La Fontaine.
Tes sons, en me charmant, féconderont ma veine.
Cet éloge t'étonne, et tu souris; apprends,
Bon-homme, que tu plais à tout âge, en tout temps.
Le monde vit d'erreurs: les Fables mensongères,
De notre double enfance, hélas! sont les lisières.
Compère le Renard amusait mon printemps;
Combien tes deux pigeons me touchaient à vingt ans!
L'huître en proie à Dandin donne à penser aux pères,
Et Joconde est, dit-on, du goût de bien des mères. . . .
Tu le dis, je l'ignore, et n'en crois pas ce bruit.
Un seul livre immortel est celui qui m'instruit.
Tes vers, d'où disparaît l'empreinte de la lime,

Nous rendent le beau simple, et le simple sublime,
J'admire et ta finesse et ta naïveté,
Et ta grâce plus belle encor que la beauté.
Toujours ta bonne foi devient ton éloquence;
Tout l'art de nos conteurs vaut-il ta négligence?
Le triomphe du tien est d'être méconnu;
Ils sont ingénieux, toi seul es ingénu.
Mentor doux et riant, auteur que je dévore,
Que je sais, que je lis, que je relis encore,
Ton buste est devant moi, de roses couronné.
Vois à tes deux côtés Genlis et Sévigné;
La sensible Genlis, Sévigné qui t'égale.
En naturel piquant, en grâce originale.
Ainsi, de Praxitèle un élève enchanté,
O Vénus! à Florence admire ta beauté;
Sur l'Hercule Farnèse il attache sa vue;
Ou du bel Apollon modelant la statue,
Il contemple, il imite, il saisit ce vrai beau
Que n'atteignit jamais un vulgaire ciseau.
Pour offrir des objets la fidèle peinture,
Étudions l'antique, observons la nature;
Pleurons sur le bûcher où se perce Didon;
Pleurons en relisant la chûte d'Ilion,
D'Ilion que dévore et le fer et la flamme;
Si le feu de Virgile électrise votre âme,
Si sa touche enflammée échauffe nos pinceaux,
Nos pinceaux rediront les faits de nos héros,
Avec cette éloquence et cette poésie
Que le Brun fait sentir quand Aubran le copie,
De trois chantres fameux, noble et sage rival,
Virgile les imite et marche leur égal.
Unissons comme lui la force avec la grâce;
C'est un art qu'on apprend à l'école d'Horace,
Soit qu'émule d'Alcée il élève la voix,

Pour louer d'un César les bienfaits et les lois,
Ou qu'exerçant sa verve et sa gaîté caustique,
Il crayonne d'un sot le portrait satirique,
Soit que du goût en vers il dicte les leçons,
Il sait, sans les confondre, accorder tous les tons.
Que ses tableaux sont frais quand il peint son asyle!
Que ses vers sont touchants quand il chante Virgile!
D'esprit, d'âme, et de goût quel mélange charmant!
Dieux, écoutez sa lyre; avec quel sentiment
Elle vous recommande un tendre ami qu'il aime!
Hélas! il voit partir la moitié de lui-même;
Il abhorre le cœur armé d'un triple acier,
Qui sur l'onde infidèle a couru le premier...
Tu recevras aussi mon tribut de louange,
Poëte ingénieux qui revis dans Saint Ange;
Dorat et Colardeau, sous leurs pinceaux brillants,
Souvent ont reproduit tes défauts séduisants.
Ton traducteur les voile, il a ton art facile;
Et l'amant de Corinne a trouvé son Delille.
Marnésia, Roucher, le chantre des saisons
Surpassent les Rapins, balancent les Thompsons;
Leur Muse intéressante embellit la nature,
Elle ajoute aux honneurs dus à l'Agriculture.
Depuis l'heureuse époque où leurs charmants écrits,
De leçons en tableaux promènent nos esprits,
Le goût de la campagne a reprit son empire;
On aime à pratiquer ce qu'on aime à relire.
O *Modernes chéris*, qui devez être un jour
Proclamés par l'envie *Anciens* à votre tour,
Aux maîtres de mon art ma voix vous associe;
Je vous dois les plaisirs les plus doux de ma vie.
Et pourquoi dans ces vers craindre de vous nommer,
Quand Zoïle tout seul osera m'en blâmer?
Simple, élégant, sans faste et presque sans parure,

Austère sans raideur, élevé sans enflure,
Fort d'une raison saine et d'un goût épuré,
L'auteur de Mélanie est mon guide éclairé;
Fénélon qu'il loua, Fénélon, notre Homère,
Apprend l'art de régner aux maîtres de la terre;
Pontife citoyen, vertueux à la Cour,
Ta gloire est un dépôt conservé par l'amour.
O ! puisqu'un Télémaque, espoir de la patrie,
A comblé tous les vœux de la France attendrie,
Sur les marches du trône accours, et que Louis,
Pour le bonheur public revive dans son fils.
J'adore dans Gresset sa paresse sentie,
Sa grâce abandonnée et brillante et fleurie.
De myrte couronné par la main des trois sœurs,
Qui règlent de son luth les accords enchanteurs,
B........ plus séduisant, plein d'art et de mollesse,
Caresse tour à tour les ris et la sagesse.
Noms charmants! noms chéris! douce société,
De grâces, de talents, de goût, de vérité!
O pères immortels des voluptés solides,
Vers le temple des arts daignez être mes guides.
Mais vous, profanateurs du langage des dieux,
Vous qui de la vertu faites baisser les yeux,
Quand cédant aux accès d'un cinique délire,
Vous enfantez des sons qui font rougir la lyre:
Fuyez, cœurs dégradés, fuyez, vils corrupteurs;
Vos infâmes tableaux n'expriment que vos mœurs.
Périsse de vos noms l'odieuse mémoire;
Qu'ils meurent avec vous déshérités de gloire !. . .
C'est le sort qui t'attend, philosophe orgueilleux,
Qui prétends sur la nue, où le maître des cieux
Se plaît à renfermer sa foudre et ses mystères,
Fixer de ta raison les regards téméraires.
Modernes Arétins, affreux Machiavels,

Vous tous sapant les mœurs, le trône, les autels,
Voyez monstres, voyez, par l'époux infidèle,
Par le tyran farouche et le sujet rebelle,
Par des enfants ingrats, par de traîtres amis,
Vos codes infernaux invoqués et suivis !
Contemplez l'avenir; voyez dans tous les âges,
La foule des pervers puiser dans vos ouvrages
L'oubli de la pudeur, le mépris des devoirs,
L'apologie enfin des forfaits les plus noirs. . . .
Hélas! avec les dons que sur vous sans mesure,
Versa pour d'autres fins, la prodigue nature,
Ingrats! il vous était si facile et si doux
De voir le genre humain tomber à vos genoux!
Avez vous dédaigné notre reconnaissance?
Avez-vous dédaigné la noble récompense
De voir chaque lycée adopter vos écrits?
Le père en eût prescrit la lecture à son fils.
Au lieu de ce triomphe, ah! voyez tous les pères,
Les maîtres vigilants, les vertueuses mères,
Des mains de leurs enfants arrachant ces poisons,
Maudire vos talents, vos succès, et vos noms.
Que j'aime l'écrivain dont les sages peintures
Ne m'offrirent jamais que des voluptés pures,
Et qui joint au grand art de nous intéresser,
Le bonheur de sentir, le talent de penser:
L'imagination, qu'il a vive et flexible,
Anime, embellit tout, rend son âme visible.
A peindre ce qu'il aime occupant ses loisirs,
Il arrive à la gloire en chantant ses plaisirs;
L'amour de la vertu produit son éloquence;
S'il raconte les jeux de son heureuse enfance,
J'en jouis avec lui, son bonheur est le mien.
Comme il parle à mon cœur, lorsqu'il répand le sien,
Ses chants, pleins des douceurs de sa vie innocente,

Ses chants dont il charmait l'amitié confidente,
Sans prétendre à l'éclat de la célébrité,
Seront tous entendus de la postérité.
Voilà l'auteur chéri, le sage, l'honnête homme;
Tu le cherches, Reyrac, et ma muse te nomme,
Elle aime à te relire, elle aime à te nommer;
L'amant de Fénélon peut-il ne pas t'aimer?

Au déclin de ta gloire, ô France! ô ma patrie!
Oppose de tels noms aux clameurs de l'envie;
Un beau jour t'éclairait un beau soir va briller,
De grands talents encor peuvent te consoler.
Fontanes, sur les pas d'Homère et de Virgile,
S'avance accompagné du jeune Bonneville;
Horace, Ossian, Pope, ont reconnu leurs voix,
Et la lyre de Job s'attendrit sous leurs doigts.
Nos Chaulieu ne sont plus.... P...., tu les remplaces.
Bourdic de Deshoulière a le luth et les grâces;
Imbert chante Pâris, et de son moindre écrit
Le vers facile et vif est pétillant d'esprit.
Cubières et Bertin, émules de Properce,
Font sourire l'Amour à cet heureux commerce.
Léonard et Berquin, sur leurs pipeaux légers,
Chantent mieux que Ségrais les champs et les bergers.
Les traits intéressants d'une utile morale
Dans ces nouveaux Gessners brillent par intervalle,
Et leurs tableaux naïfs, qu'enferme un cadre heureux,
Font aimer la vertu, la nature et les dieux.
Livré quelques moments à ces Muses légères,
Je recherche bientôt des Mentors plus sévères:
La Bruyère, Adisson, pénétrant dans les cœurs,
En sondent avec moi les tristes profondeurs.

Par le doute guidé, fort et libre génie,
Montaigne, si naïf en sa mâle énergie,

Me dévoile mon cœur en accusant le sien.
Massillon! ta douceur fait ta plus grande force:
Tant d'un style enchanteur la séduisante amorce
Exerce son pouvoir sur nos esprits charmés,
Tant vous devez m'offrir des tableaux animés
Où semblent respirer d'éloquentes peintures,
Et non l'art du rhéteur et le jeu des figures!
Vainement Bourdaloue accable de ses traits;
En fondant mes devoirs sur mes seuls intérêts,
Il ne m'a point ému, je demeure insensible;
La sensiblité, par un charme invincible,
Eût échauffé mon cœur, que glace un argument,
Et qu'endort à coup sûr un long raisonnement.
Je lis, pour m'éveiller, ces scènes qu'on oublie,
Ces lettres que la haine arrachait au génie,
Où le feu du sublime et la grâce et le sel
Se trouvent réunis dans un style immortel.
O mort! pourquoi faut-il qu'un génie aussi rare,
Si jeune, ait succombé sous ton acier barbare!
Paye, ô d'Angiviller, la dette des Français!
Que le marbre s'anime et consacre ses traits;
Que l'on voye à ses pieds les traits du ridicule,
Le compas d'Uranie et les armes d'Hercule;
Et qu'enfin l'éloquence, au ciel levant les yeux,
En veuve désolée arrache ses cheveux.
Ces posthumes honneurs, ce monument auguste
Annonceront du moins qu'un temps vient d'être juste....
Mais heureux le génie utile et respecté
Qui voit, comme Buffon, son immortalité!
Interprête éloquent de la nature entière,
Buffon, d'une main sûre et d'une touche fière,
Dans ses riches tableaux la peint comme elle plaît;
Son œil observateur *la surprend sur le fait.*
Thomas, agrandissant la carrière oratoire,

Évoque nos héros, et partage leur gloire;
Imposant et précis, plein de nerf, de chaleur,
Il pense en philosophe, il parle en orateur,
Et son sublime feu, pénétrant dans mon âme,
Des vertus qu'il adore y rallume la flamme....

Les voilà, ces amis dont mon cœur a fait choix;
Le charme utile et doux de leur féconde voix
Sème mes jours heureux de fleurs toujours nouvelles;
Leur élève aujourd'hui couronne ses modèles.
Cet hommage pour eux n'a rien de bien flatteur,
Je le sais; mais qu'importe? il satisfait mon cœur.
Qu'un autre au bois du Pinde exerce la satire,
Ma plume aime à louer quand mon esprit admire.
Malheur au siècle ingrat, qui, jaloux des vivants,
Ne prodigue qu'aux morts un glorieux encens!
En chantant les héros on nous excite à l'être;
Encourageons les arts, et les arts vont renaître.

(Par M. Bérenger.)

LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides;
Je viens jouir, je viens charmer le temps.
Ce temps si court a des longueurs mortelles,
Quand l'âme oisive en compte les instants;
C'est le travail qui lui donne des aîles.

L'homme veut être et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée.
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter;

La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'entend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croirait, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? l'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule, à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris, ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous:
Vous élevez, vous enchantez mon âme,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrents mêlés de fumée et de flamme:
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime.
Du char brûlant du Dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaëton;
Et votre chûte annonce un vol sublime.
De l'art naissant, l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osait franchir la barrière des cieux;
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenait point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Élever l'homme, embellir l'univers;
Telle est la loi que vous avez dictée.

Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe, et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse,
Du Censeur même étonne les esprits.

Le seul Lucain, cher chant une autre gloire
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'Histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve:
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César, et Pompée, et Caton;
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton:
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, Poète ingénieux,
Sage Virgile, et pourquoi de tes aîles
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers;
Et sur ses pas j'y vois descendre Énée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers. . .
Didon, que dis-je? Est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
Ah! si du moins tu l'avais imité
Dans ses dessins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes,

Art dont le Tasse a lui seul hérité. . . .
J'entends Boileau qui s'écrie : O blasphême!
Louer le Tasse?. . . Oui, le Tasse lui-même.
Laissons Boileau tâcher d'être amusant;
Et pour raison donner un mot plaisant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle,
Que ce poème, objet de ses mépris!
Je sais, Virgile, admirer tes écrits:
Troie, et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Évandre et la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix:
Didon surtout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple et la sagesse austère,
Et la valeur qui connaît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager.

Mais toi, Virgile aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en Héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome;
Ce grand dessein demandait un grand homme.
Compare Énée à ce Héros brillant,
A ce Renaud si tendre et si vaillant.
Un faible amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force, il est beau, généreux,
Touchant, surtout, quand il est malheureux.

Si la colère a fait une Iliade,
L'Amour est-il moins fier, moins dangereux?
Phèdre brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher sont de faibles ressorts.
En vain Clairon, cette Actrice sublime,
Rend plus frappants ces tableaux qu'elle anime;
Vous demandez des spectacles plus forts:
Voyez Phocas cherchant d'un œil avide
Quel est le cœur que sa main doit percer:
Réduit au choix, frémir d'un parricide
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme, ô Corneille,
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'Aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina!
Quel feu divin s'anima dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les tristes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athènes!
Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta Melopée et ton masque tragique;
Ne vante plus ses Oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure
Où l'innocence est mise à la torture,
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature:
L'action naît de l'âme des acteurs;
Les passions sont les dieux du théâtre.

O Rodogune, éternel monument
Qu'avec effort j'admire et j'idolâtre,
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? Au sein de Cléopâtre.

Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple et vaste machine,
Quel Dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? L'âme de Léontine.

Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges,
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmants, quel fut donc votre asyle?
Lully monta son luth harmonieux;
A ses accents s'éleva le beau temple,
Brillant théâtre où préside l'Amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault!
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs;
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendresse
T'ont couronné de lauriers et de fleurs:
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie:
En vain ta gloire en naissant fut ternie,
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux, quelle noble magie!
Dans tes beaux vers, quelle douce énergie!

Si le Français, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse.

Que n'avait-il, ton injuste Censeur,
Que n'avait-il un rayon de ta flamme?
Son fiel amer valait-il la douceur
D'un sentiment émané de ton âme?

Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile;
Aux lents efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu simple et facile,
Ressemble aux traits d'un or pur et ductile,
Par la filière en glissant façonné.

Que ne peut point une étude constante?
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie; on dirait qu'il invente:
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme:
Le sentiment est le seul don de l'âme
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons: ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger, dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible,
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poète ingénu,

Ce La Fontaine à lui seul inconnu,
Ce peintre né dont l'instinct nous enchante:
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente;
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs:
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs;
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphir fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage:
Mais laissons-lui sa noble liberté;
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il pert son feu, sa grâce, et sa fierté.
La poésie a le sort de Pandore;
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent,
Elle reçut des mains de la peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature.
De l'éloquence elle eut ces traits vainqueurs
Ces traits brûlants qui pénètrent les cœurs;
A l'harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accents qui ravissent les dieux.
La raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois invisible témoin,
Elle la suit et l'observe de loin.

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'Ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est la seule méthode:
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son âme s'empare;
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi
A la raison si lui-même il insulte,
Pour la combattre il faut qu'il la consulte,
Et de ses lois il n'est plus affranchi.
Que dis-je? Est-il d'essor qu'elle ne règle?
Pour s'élever et planer dans les cieux,
L'enthousiasme a les aîles de l'aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?

Voyez Horace, et si dans son délire
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue et sage en son ivresse,
La raison même approuve ses transports.
D'un ton moins haut si l'ami de Mécène
Des mœurs de Rome, ingénieux censeur,
A mes regards en expose la scène,
Quelle morale et plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant, avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les grâces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, l'étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime?
Lui dit Boileau, sans doute en badinant;
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain,
Quel Dieu remit ses crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands!
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble,
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble
D'avoir payé pour entendre Harpagon;
Le seul Tartufe a peu ri, ce me semble.

Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie

Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité:
Tous ces travers qui m'excitaient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant;
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, heureux présent des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux;
Seul avec vous je me plais en moi-même:
Par vous guéri de cette vanité,
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante et fluide
Je suis le cours avec tranquillité,
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

FIN.

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

